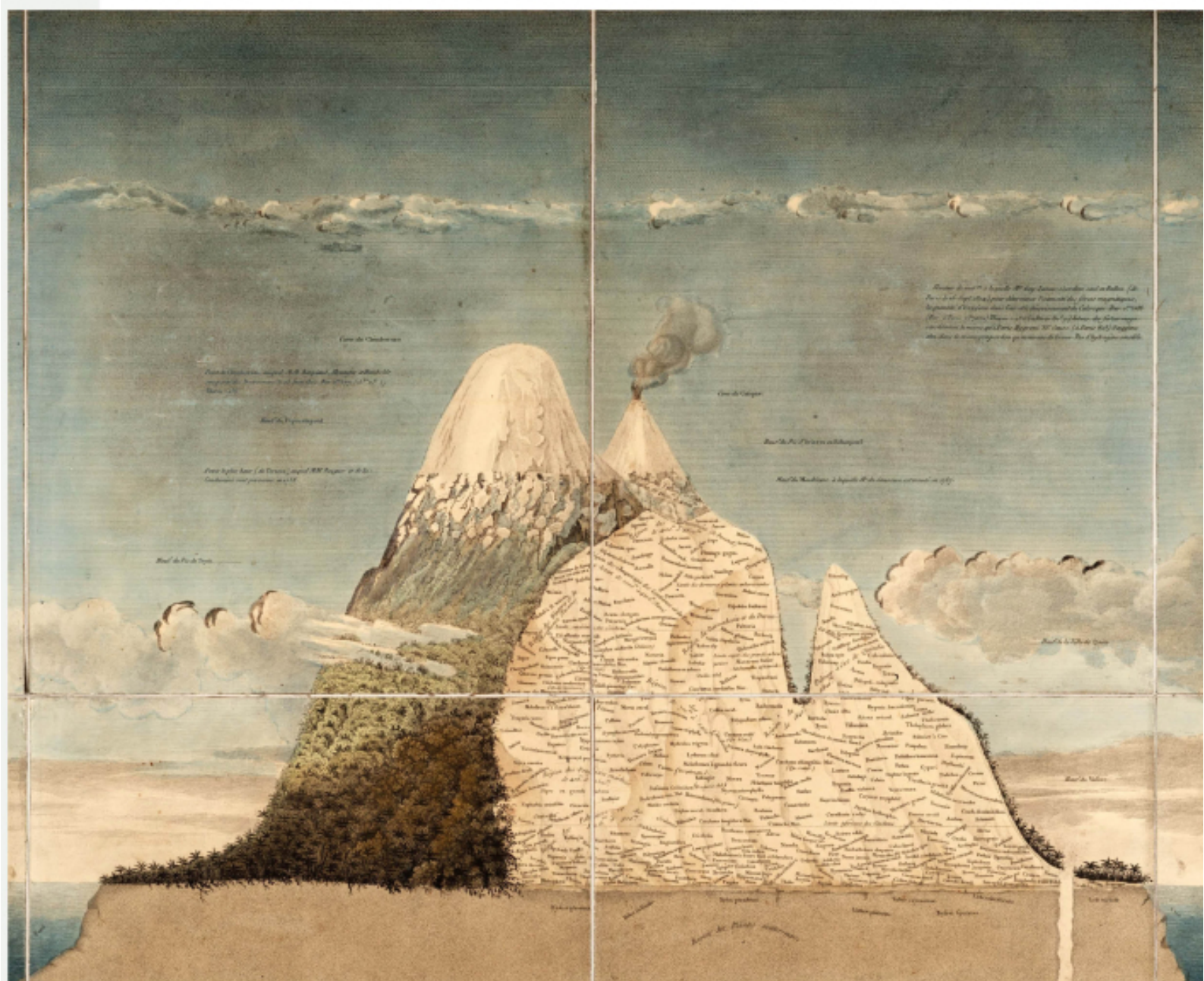


TEXTURES



Nature – Environnement – Écocritique

Hommage à Ralf Zschachlitz

sous la direction

d'Emmanuelle Aurenche-Beau et Wolfgang Fink

Textures

ISSN : 2971-4109

Éditeur : Université Lumière Lyon 2

29 | 2025

Nature – Environnement – Écocritique

Hommage à Ralf Zschachlitz

Nature – Environment – Ecocriticism. Tribute to Ralf Zschachlitz

Natur – Umwelt – Ökokritik. Festschrift für Ralf Zschachlitz

Directeur de publication Emmanuelle Aurenche-Beau et Wolfgang Fink

🔗 <https://publications-prairial.fr/textures/index.php?id=1093>

Référence électronique

« Nature – Environnement – Écocritique », *Textures* [En ligne], mis en ligne le 02 décembre 2025, consulté le 01 janvier 2026. URL : <https://publications-prairial.fr/textures/index.php?id=1093>

Droits d'auteur

CC BY 4.0

DOI : 10.35562/textures.1093



SOMMAIRE

Emmanuelle Aurenche-Beau et Wolfgang Fink

Nature – environnement – écocritique

Dewi Trebaul

Alexander von Humboldts Begriff der Natur: zwischen Wissenschaft und politischer Warnung

Wolfgang Fink

Mahlzeiten „nach englischer Manier“

Marcel Boldorf

Vom Heimatschutz zur Vernichtungspolitik: Umwelt- und Naturschutz in nationalsozialistischer Lesart

Philippe Wahl

Modernité d'Apollinaire : devenir *Arbre* ?

Anne Lemonnier-Lemieux

Reinhard Jirgl, renégat de la mondialisation. La critique de la mondialisation dans *Land und Beute* et *Renégat*, roman du temps nerveux de Reinhard Jirgl, à la lumière de Carl Schmitt et d'Oswald Spengler

Emmanuelle Aurenche-Beau

Mein Hiddensee de Ulrike Draesner. Un exemple allemand de « Nature Writing »?

Jacques Poumet

Retours à la nature en Allemagne de l'Est. Fantômes et réalités

Ingeborg Rabenstein-Michel

„Zurück zur Natur?“: Zur De(kon)struktion des Mythos Stadtfluchtromantik im neuen deutschen Dorfroman

Odile Schneider-Mizony

Modalverben in der Umweltkrise

Nature – environnement – écocritique

En guise d'introduction

Natur – Umwelt – Ökokritik. Als Einleitung

Nature – Environment – Ecocriticism. By Way of Introduction

Emmanuelle Aurenche-Beau et Wolfgang Fink

DOI : 10.35562/textures.1094

Droits d'auteur

CC BY 4.0

TEXTE

- 1 Le but poursuivi par les auteurs du présent numéro de *Textures* est double : célébrer le 70^e anniversaire de Ralf Zschachlitz, professeur émérite au département d'études allemandes et scandinaves de l'université Lumière Lyon 2, et le remercier pour son engagement d'enseignant, de chercheur et de directeur du laboratoire LCE d'une part. Il s'agit d'autre part de démontrer, à travers les contributions réunies par ses collègues, quelles impulsions l'écocritique, son principal champ de recherches¹ depuis une dizaine d'années, est susceptible d'offrir à la germanistique.
- 2 En effet, après des études aux universités de Göttingen, Paderborn et Aix-la-Chapelle, un doctorat obtenu auprès du regretté Bernd Witte² et une habilitation à diriger des recherches³ dont le garant fut Jean-Marie Valentin, Ralf Zschachlitz s'est largement investi dans l'enseignement, la recherche et l'administration de la recherche⁴ au sein du département d'études allemandes et scandinaves de Lyon 2.
- 3 La liste des publications de Ralf Zschachlitz est immense et fragmentaire à la fois puisque l'auteur est trop modeste pour la tenir régulièrement à jour. Mais il est évident qu'elle s'articule, en dehors des travaux sur Paul Celan⁵, autour de deux axes : la préparation aux concours de recrutement dans les domaines de la littérature et de l'histoire des idées d'une part, et, d'autre part, à partir de cette dernière, l'interrogation sur l'actualité de la pensée critique de Walter Benjamin⁶ et, plus généralement, de l'école de Francfort. Et c'est là que réside le fil conducteur qui relie la pensée critique à

l'écocritique, un fil conducteur que l'on trouve également dans les travaux de Ralf Zschachlitz : des ouvrages comme *La Dialectique de la Raison*⁷ et *Éclipse de la Raison*⁸ ne doivent-ils pas être lus comme des précurseurs de la pensée écocritique⁹ ? La réponse ne peut qu'être affirmative, surtout si l'on considère l'anthropocentrisme, l'objet majeur de l'écocritique, comme la matrice de la modernisation des sociétés occidentales¹⁰.

- 4 La généalogie de la séparation néfaste entre nature et culture doit donc remonter, comme l'ont démontré Adorno et Horkheimer, jusqu'à Ulysse. Mais le propos des auteurs du présent volume est évidemment autrement plus modeste et consiste à démontrer, entre autres, les changements intervenus dans la perception de la nature au cours de l'entrée progressive dans la modernité industrielle. Les études présentées ici ouvrent ainsi également des perspectives métacritiques : se pose en effet la question de savoir quel est le rapport entre l'écocritique universitaire et la conjoncture littéraire, telle qu'elle se manifeste chez des auteurs comme Draesner, Zeh et Zander ou à travers le renouveau d'un genre abandonné pendant bien des décennies comme la *Dorfgeschichte* ? N'y aurait-il pas là deux champs intellectuels qui se nourrissent mutuellement pour former en fait un microcosme plus fermé qu'il n'y paraît ? Une question à laquelle répondront peut-être les futurs travaux de Ralf Zschachlitz.

BIBLIOGRAPHIE

DÜRBECK Gabriele et ZSCHACHLITZ Ralf, « Ökologie und Umweltwandel in der deutschsprachigen Gegenwartsliteratur, betreut und bearbeitet von Gabriele Dürbeck und Ralf Zschachlitz », dans ZHU Jianhua, SZURAWITZKY Michael et ZHAO Jin (dir.), *Akten des XIII. Internationalen Germanistenkongresses Shanghai 2015. Germanistik zwischen Tradition und Innovation. Band 10*, Berlin, Peter Lang, 2018, 323 p.

DÜRBECK Gabriele, KANZ Christine et ZSCHACHLITZ Ralf, *Ökologischer Wandel in der deutschsprachigen Literatur des 20. und 21. Jahrhunderts. Neue Perspektiven und Ansätze*, Berlin, Peter Lang, 2018.

HORKHEIMER Max et ADORNO Theodor W., *La dialectique de la Raison : fragments philosophiques*, trad. Éliane KAUFHOLZ-MESSMER, Paris, Gallimard, 1974 [1944].

HORKHEIMER Max, « Zur Kritik der instrumentellen Vernunft », dans SCHMIDT Alfred (éd.), *Gesammelte Schriften. Band 6. „Zur Kritik der instrumentellen Vernunft“ und Notizen 1949-1969*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1991 [1947], p. 19-186.

HORKHEIMER Max, *Éclipse de la raison, suivi de Raison et conservation de soi*, trad. Jacques DEBOUZY et Jacques LAIZÉ, Paris, Payot, 1974.

MEEKER Joseph W., *The Comedy of Survival. Studies in Literary Ecology*, New York, Scribner, 1974.

VUILLEROD Jean-Baptiste, *Theodor W. Adorno. La domination de la nature*, Paris, Éditions Amsterdam, 2021.

ZSCHACHLITZ Ralf, *Vermittelte Unmittelbarkeit im Gegenwart. Paul Celans kritische Poetik*, Francfort-sur-le-Main, Berne, New York, Paris, Peter Lang, 1990.

ZSCHACHLITZ Ralf, « Le langage de la domination et les mythes modernes. La critique du langage chez Paul Celan et l'école de Francfort », *Cahiers d'études germaniques*, n° 30, 1996, p. 131-144, DOI : <https://doi.org/10.3406/cetge.1996.1365>.

ZSCHACHLITZ Ralf, « Épiphanie » ou « Illumination profane » ? *L'œuvre de Peter Handke et la théorie esthétique de Walter Benjamin*, Berne, Berlin, Bruxelles, Francfort-sur-le-Main, New York, Oxford, Vienne, Peter Lang, 2000.

ZSCHACHLITZ Ralf (dir.), *Paul Celan, « Die Niemandrose ». Lectures et interprétations*, Nancy, Centre de recherches germaniques et scandinaves de l'université de Nancy II, 2003.

ZSCHACHLITZ Ralf, « „Es kann die Spur von meinen Erdetagen nicht in Äonen untergehn“? Der Mythos von Philemon und Baucis im letzten Akt von Goethes Faust II als Topos der Ökokritik avant la lettre », *Études germaniques*, vol. 299, 2020, p. 533-560, DOI : <https://doi.org/10.3917/eger.299.0533> [accès restreint].

ZSCHACHLITZ Ralf, « “Catastrophisme pronostique” – L'Ange de l'Histoire change de perspective, *Revue d'Allemagne*, vol. 52, n° 1, *Le catastrophisme environnemental*, dir. Olivier HANSE et Marc LACHÉNY, 2020, p. 17-31, DOI : <https://doi.org/10.4000/allemande.2191>.

NOTES

1 Gabriele Dürbeck et Ralf Zschachlitz, « Ökologie und Umweltwandel in der deutschsprachigen Gegenwartsliteratur, betreut und bearbeitet von Gabriele Dürbeck und Ralf Zschachlitz », dans Jianhua Zhu, Michael Szurawitzky et Jin Zhao (dir.), *Akten des XIII. Internationalen Germanistenkongresses Shanghai 2015. Germanistik zwischen Tradition und Innovation. Band 10*, Berlin, Peter Lang, 2018.

- 2 Ralf Zschachlitz, *Vermittelte Unmittelbarkeit im Gegenwart. Paul Celans kritische Poetik*, Francfort-sur-le-Main, Berne, New York, Paris, Peter Lang, 1990.
- 3 Ralf Zschachlitz, « Épiphanie » ou « Illumination profane » ? *L'œuvre de Peter Handke et la théorie esthétique de Walter Benjamin*, Berne, Berlin, Bruxelles, Francfort-sur-le-Main, New York, Oxford, Vienne, Peter Lang, 2000.
- 4 De 2007 à 2010, Ralf Zschachlitz dirigea, parallèlement à ses travaux de recherche prolifiques, le département d'études allemandes et scandinaves. De 2012 à 2018, il fut directeur du centre de recherche LCE et à partir de 2013, il poussa le sens du sacrifice jusqu'à siéger, en tant que membre élu, dans le conseil d'administration de l'ESPE de l'académie de Lyon.
- 5 Ralf Zschachlitz, *Paul Celan, « Die Niemandrose ». Lectures et interprétations*, Nancy, Centre de recherches germaniques et scandinaves de l'université de Nancy II, 2003. Force est cependant de constater que même le travail sur Celan ne s'éloigne jamais de la pensée critique. Voir Ralf Zschachlitz « Le langage de la domination et les mythes modernes. La critique du langage chez Paul Celan et l'école de Francfort », *Cahiers d'études germaniques*, n° 30, 1996, p. 131-144.
- 6 Ralf Zschachlitz « "Catastrophisme pronostique" – L'Ange de l'Histoire change de perspective, *Revue d'Allemagne*, vol. 52, n° 1, *Le catastrophisme environnemental*, dir. Olivier Hanse et Marc Lachény, 2020, p. 17-31.
- 7 Max Horkheimer et Theodor W. Adorno *La dialectique de la Raison : fragments philosophiques*, trad. Éliane Kaufholz-Messmer, Paris, Gallimard, 1974 [1944].
- 8 Max Horkheimer « Zur Kritik der instrumentellen Vernunft », dans Schmidt Alfred (éd.), *Gesammelte Schriften. Band 6. „Zur Kritik der instrumentellen Vernunft“ und Notizen 1949-1969*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1991 [1947], p. 19-186 ; traduction française : *Éclipse de la raison, suivi de Raison et conservation de soi*, trad. Jacques Debouzy et Jacques Laizé, Paris, Payot, 1974.
- 9 Sur un plan littéraire, on peut évidemment remonter plus loin encore et songer au second *Faust* comme l'a démontré Ralf Zschachlitz, « „Es kann die Spur von meinen Erdetagen nicht in Äonen untergehn“? Der Mythos von Philemon und Baucis im letzten Akt von Goethes Faust II als Topos der Ökokritik avant la lettre », *Études germaniques*, vol. 299, 2020, p. 533-560.

¹⁰ Joseph W. Meeker, *The Comedy of Survival. Studies in Literary Ecology*, New York, Scribner, 1974. Pour la pensée de Theodor W. Adorno dans ce contexte, voir Jean-Baptiste Vuillerod, *Theodor W. Adorno. La domination de la nature*, Paris, Éditions Amsterdam, 2021.

AUTEURS

Emmanuelle Aurenche-Beau

Université Lumière Lyon 2, LCE (Lettres et civilisations étrangères), F-69007
Lyon, France

Wolfgang Fink

Université Lumière Lyon 2, LCE (Lettres et civilisations étrangères), F-69007
Lyon, France

Alexander von Humboldts Begriff der Natur: zwischen Wissenschaft und politischer Warnung

Alexander von Humboldt's concept of nature: between science and political warning

Le concept de nature chez Alexander von Humboldt : entre science et mise en garde politique

Dewi Trebaul

DOI : 10.35562/textures.1096

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

Einführung

Humboldts wissenschaftliche Praxis

Fallstudie einer prä-ökologischen Beschreibung: der Valencia-See in Neu-Spanien

Schluss

TEXTE

Einführung

„Alles ist Wechselwirkung“¹

- 1 Alexander von Humboldt (1769-1859), durch seine unablässige Tätigkeit als Naturforscher und Schriftsteller, leistete einen enormen Beitrag zu dem Naturverständnis und zu der Popularisierung der Naturforschung seiner Zeit. Seine vielfältige Tätigkeit erstreckt sich von der Botanik und Zoologie, bis hin zur Chemie, Geologie und Klimatologie. Außerdem hat er sich mit demographischen und ethnologischen Fragen beschäftigt. Er war bemüht, seine wissenschaftlichen Schriften literarisch kunstvoll zu gestalten, was ihnen eine große Anziehungskraft verlieh.

- 2 Sein Werk bietet eine reiche Vielfalt von Textsorten – Aufsätze, wissenschaftliche Studien, Reiseberichten. In *Reise in die Äquinoctial-Gegenden der Erde* zeigt sich am besten die Breite seiner Interessen und seine Fähigkeit, konkrete Situationen genau zu untersuchen und anschaulich darzustellen.
- 3 In diesem Artikel nehmen wir vor allem Bezug auf drei Schriften, die für diese Vielfalt bezeichnend sind: die *Ideen zu einer Geographie der Pflanzen*, die erste umfangreiche Botanik-Studie Humboldts, die *Reise in die Äquinoctial-Gegenden der Erde* (Reisebericht seiner Reisen in Amerika zwischen 1799 und 1804), die auf Französisch verfasst wurde, und *Kosmos*, eine monumentale Synthese des Wissens seiner Zeit über die physikalische Welt, deren fünf Bände zwischen 1845 und 1862 veröffentlicht wurden.
- 4 Humboldt beschrieb in seinem Werk *Kosmos* die Natur als ein „netzartig verschlungenes Gewebe“². Damit wollte er die ständigen Wechselwirkungen zwischen den Lebewesen, sowie ihre Interaktionen mit dem Klima und den verschiedenen Gesteinsschichten betonen. Seine Naturbetrachtungen, die er in zahlreichen Schriften darlegte, behandeln die verschiedenen Komponenten von dem, was wir heute „Ökosystem“ nennen, und weisen den Weg zu den Arbeiten von Darwin, Haeckel und nicht zuletzt Jakob von Uexküll. Gleichzeitig warnte Humboldt als erster Wissenschaftler vor dem Schaden, den der Mensch der Umwelt zufügen kann: in seinem Reisebericht *Reise in die Äquinoctial-Gegenden der Erde*³ beschrieb er, wie die Plantagen am Valencia-See, im heutigen Venezuela, die Umwelt zerstören. Diesen Aspekt seines Werks möchten wir in unserem Beitrag besprechen. Wir werden untersuchen, wie wissenschaftliche Erklärung und politische Warnung sich hier verbinden.

Humboldts wissenschaftliche Praxis

- 5 Humboldts Praxis beruht auf drei Pfeilern: Daten sammeln, sich mit anderen Wissenschaftlern austauschen, aus den Tatsachen Verallgemeinerungen ableiten. Das Sammeln von Informationen aller Arten spielt in seinem Unternehmen eine sehr wichtige Rolle. Mit den

modernsten Messinstrumenten seiner Zeit wird er sehr viele Daten sammeln und sie der Öffentlichkeit zugänglich machen. Nach seiner Rückkehr aus Amerika im Jahr 1804 baut er ein Netz von Wissenschaftlern auf, durch welches er über neue, aktualisierte, und vielfältige Daten verfügen kann, die er dann in sein allumfassendes Werk *Kosmos* aufnehmen wird.

- 6 Humboldt entwirft im Laufe seiner Schriften ein neues Naturbild. Nach diesem Bild befinden sich alle lebenden Organismen in gegenseitiger Abhängigkeit und sind durch Wechselwirkungen miteinander verbunden. Es geht für ihn darum, „Beziehungen, welche alle Phänomene und alle Kräfte der Natur verketteten“⁴, zu untersuchen. Humboldts unablässiges Bemühen ist darauf gerichtet, Kausalitäten und Zusammenhänge zu erschließen.
- 7 Um ein Naturphänomen zu erklären, bedient er sich mehrerer Wissenschaften: Geologie, Botanik, Meteorologie, Zoologie, Chemie. Diese entwickeln sich aus der Naturkunde des 17. und 18. Jahrhunderts und erlangen dann im 19. Jahrhundert ihre Autonomie. Es kommt häufig vor, dass ein Naturwissenschaftler mehrere dieser Disziplinen betreibt.
- 8 Wegen seiner Beiträge zu neuen Verknüpfungen zwischen bisher noch getrennten Naturwissenschaften, gilt Humboldt als einer der Geburtshelfer des ökologischen Denkens. Diese Verknüpfungen legt er in verschiedenen Schriften dar, die einzelne Fragen behandeln, wie in *Ideen zu einer Geographie der Pflanzen* (1807) oder *Fragmente einer Geologie und Klimatologie Asiens* (1832). In *Kosmos*, seiner letzten Buchveröffentlichung, die zugleich sein Schlüsselwerk darstellt, unternimmt er eine Zusammenfassung aller Erkenntnisse über natürliche Begebenheiten und erfasst diese unter dem Namen einer „physischen Beschreibung der Welt“⁵.
- 9 Als wichtigen Beitrag Humboldts kann man die Gründung einer Geographie der Pflanzen nennen, und zwar mit seiner Schrift *Ideen zu einer Geographie der Pflanzen*, die 1807, ein paar Jahre nach seiner Rückkehr aus Amerika, erschien. Es handelt sich dabei für Humboldt darum, die Umwelt dieser Pflanzen und ihre Verteilung auf der Erde zu bestimmen, und nicht mehr, wie noch bei dem Botaniker Linné, die verschiedenen Pflanzen nach ihren Formen und Befruchtungsorganen zu klassifizieren. Zu diesem Zweck werden

zahlreiche Faktoren in Betracht gezogen: Höhe, Feuchtigkeit der Luft, Beleuchtung im Verlauf eines Jahres, Temperatur, Beschaffenheit des Bodens. Durch diese Aufzählung erkennt man, dass hier Botanik mit Meteorologie und mit Geologie in Verbindung gebracht wird. Wenn Humboldt nicht der allererste Wissenschaftler ist, der die Wechselbeziehungen zwischen den Pflanzen und ihrer Umwelt beschreibt, so ist er doch der erste, der eine systematische Untersuchung aller einander bestimmenden Faktoren fordert und gleichzeitig durchführt.

- 10 Aus diesen Betrachtungen über die Verteilung der Pflanzen beruht seine These von einer Einheit der Natur: In einer kleinen Schrift des Jahres 1816 schreibt er: „Die Formen der organisierten Wesen stehen in einer gegenseitiger Abhängigkeit, und die Einheit der Natur enthält, dass ihre Formen sich einander durch stetige und leicht zu bestimmenden Gesetze begrenzt haben⁶.“
- 11 Wie sind aber die Wechselbeziehungen zwischen den Pflanzen und ihrer Umwelt dem Publikum zu vermitteln? Humboldt schlägt zu diesem Zweck ein neues Darstellungsmodell vor: ein „Naturgemälde“ soll die gesammelten Daten anschaulich machen und einen Überblick der neuen Disziplin erlauben. In diesem Gemälde wird das südamerikanische Kontinent im Querschnitt dargestellt; auf den verschiedenen Höhen werden die Pflanzenarten gezeichnet, die typisch für diese Höhen sind. Verschiedene Zonen werden unterschieden, von unterhalb der Erde bis zu den ewigen Schneefeldern in Höhenlagen. Mit dem *Naturgemälde* – zugleich Tabelle, Bild und Text – schafft Humboldt für diesen jungen Zweig der Naturwissenschaft eine neue Darstellungsform, die dem Leser einen Überblick verschaffen soll. Dieser Überblick, der die Verteilung der Pflanzen auf dem südamerikanischen Kontinent – um den Äquator – zeigt, enthält auch zahlreiche Faktoren, die diese Verteilung erklären: Temperatur, Höhe, Luftdruck, chemische Zusammensetzung der Atmosphäre.

Eine anschauliche Darstellung der Naturwissenschaft: Humboldts „Naturgemälde“ des südamerikanischen Kontinents



Alexander von Humboldt und Aimé Bonpland, *Essai sur la géographie des plantes*, Paris, Levrault, Schoell et compagnie, 1805, p. 156; Biodiversity Heritage Library, Missouri Botanical Garden, Peter H. Raven Library, CC BY-NC-SA 4.0

- 12 Mit der Geographie der Pflanzen wird eine neue Haltung der Natur gegenüber deutlich. Humboldt fordert eine Wendung des Blicks auf das Ganze und behauptet den Zusammenhang aller Teile der Wirklichkeit:

In der großen Verkettung von Ursachen und Wirkungen darf kein Stoff, keine Tätigkeit isoliert betrachtet werden. Das Gleichgewicht, welches mitten unter den Perturbationen scheinbar streitender Elemente herrscht, dies Gleichgewicht geht aus dem freien Spiel dynamischer Kräfte hervor ; und ein vollständiger Überblick der Natur, der letzte Zweck alles physikalischen Studiums, kann nur dadurch erreicht werden, dass keine Kraft, keine Formbildung vernachlässigt [...] wird⁷.

- 13 Humboldt betont die Unzulänglichkeit der Betrachtung einzelner Tatsachen. Die Begriffe *Verkettung*, *Gleichgewicht* und *Überblick*

spielen in dieser Charakterisierung eine wichtige Rolle. Der Begriff der Verkettung wird bis zu seinem Lebenswerk *Kosmos* eine Schlüsselrolle spielen.

- 14 Als Summe des um die Mitte des 19. Jahrhunderts herrschenden Wissens gilt das Werk *Kosmos*, das Humboldt als *physische Beschreibung der Welt* einführt. Diese soll keine Aufzählung von Tatsachen enthalten, sondern Verknüpfungen auf eine klare und allgemeine Weise darstellen. Die Natur wird als ein Ganzes betrachtet, in dem alle Phänomene miteinander verkettet sind. Er beschreibt die geplante Wissenschaft mit folgenden Worten: „[...] die Betrachtung der körperlichen Dinge unter der Gestalt eines durch innere Kräfte bewegten und belebten Naturganzen hat als abgesonderte Wissenschaft einen ganz eigentümlichen Charakter⁸.“
- 15 40 Jahre nach der Veröffentlichung der *Ideen zu einer Geographie der Pflanzen* wirft er einen Rückblick auf die Entwicklung der Wissenschaften und betont

den glänzenden Zustand der Naturwissenschaften selbst, deren Reichtum nicht mehr die Fülle, sondern die Verkettung des Beobachteten ist. Die allgemeinen Resultate, die jedem gebildeten Verstande Interesse einflößen, haben sich seit dem Ende des 18. Jahrhunderts wundervoll vermehrt. Die Tatsachen stehen minder vereinzelt da; die Klüfte zwischen den Wesen werden ausgefüllt⁹.

- 16 Diese Entwicklung macht nun die Betrachtung der Natur als ein Ganzes möglich: „Je tiefer man eindringt in das Wesen der Naturkräfte, desto mehr erkennt man den Zusammenhang von Phänomenen, die lange, vereinzelt und oberflächlich betrachtet, jeglicher Anreihung zu widerstreben schienen; desto mehr werden Einfachheit und Gedrängtheit der Darstellung möglich¹⁰.“
- 17 Wenn die Begriffe der Verkettung und des Zusammenhangs im Zentrum von Humboldts neuen Naturverständnis stehen, so ist zu betonen, dass sie aus der Beschreibung konkreter Situationen resultieren. Genau dies wollen wir jetzt anhand eines Beispiels aus dem Werk *Reise in die Äquinocial-Gegenden der Erde* untersuchen.

Fallstudie einer prä-ökologischen Beschreibung: der Valencia-See in Neu-Spanien

- 18 Humboldt hat sich lange gesträubt, eine Erzählung seiner fünfjährigen Reise mit Aimé Bonpland in Amerika niederzuschreiben. Ihm war vor allem wichtig, präzise Studien und Dokumente dem breiten Publikum zugänglich zu machen (Atlanten, Zeichnungen von Pflanzen, ...)
- 19 Wir möchten Humboldts Praxis anhand der Beschreibung einer bestimmten Umwelt erläutern. Diese Beschreibung befindet sich im 16. Kapitel der *Reise in die Äquinoctial-Gegenden der Erde*. Dieses Werk nimmt eine besondere Stellung in Humboldts Schaffen ein. Trotz zahlreichen Bitten hatte er sich zunächst geweigert, einen Reisebericht über seine Amerikareise zu schreiben. Er verfasste schließlich das Werk *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau continent*, das zwischen 1804 und 1835 veröffentlicht wurde. In diesem Werk beschreibt er jedes Phänomen ausführlich und versucht eine Erklärung zu geben, auch wenn er sie zur Zeit seiner Reise nicht gekannt hatte. Das Werk enthält eine Fülle von Darstellungen, die verschiedenen Zweigen der Wissenschaft angehören.
- 20 Humboldt berichtet über seine Erforschung der Landschaft der Täler der Aragua, zwischen Caracas und Valencia, in der spanischen Kolonie von Neu-Granada, im heutigen Venezuela gelegen. Diese Täler waren unter den ersten Gebieten, die seit der Kolonisierung durch die Spanier bevölkert wurden. Humboldt fängt mit einer Beschreibung der Region an, bevor er sich einem bestimmten Naturphänomen widmet, nämlich der Senkung des Wasserstands im See. Er erwähnt verschiedene Erklärungen des Phänomens, bevor er seine eigene darlegt und rechtfertigt: In den Tälern von Aragua befindet sich der Valencia-See, von der Größe her mit dem Genfer See vergleichbar. Am nördlichen Ufer dieses Sees wird Ackerbau betrieben (Zucker, Bananen, Kaffee, Baumwolle), am südlichen Ufer wird Tabak angebaut. Als Humboldt dort ankommt, erfährt er von dem seit Jahrzehnten beobachteten Rückgang des Wasserstands. Er

interessiert sich für dieses Phänomen und macht sich auf die Suche nach dessen Ursachen. Der See weist für ihn ein doppeltes Interesse auf: für die Naturforschung einerseits, für den Wohlstand der Bevölkerung andererseits, der stark an den See gebunden ist.

- 21 Zuerst beobachtet und erkundet Humboldt die Ufer des Sees, so wie die Inseln, die sich auf dem See befinden. Er stellt unbestreitbare Spuren einer allmählichen Abnahme des Wasserstands fest. Das Gleichgewicht zwischen Verdunstung und Zufluss scheint gestört zu sein. Er stellt auch fest, dass durch diese Abnahme des Wassers die Urbarmachung des Bodens fortschreitet: „Im Maß, als der See sich zurückzieht, rückt der Landbau gegen das neue Ufer vor¹¹.“ Es gilt also, die Ursachen und die Dauer dieser Störung zu ermitteln, so wie einen möglichen Zusammenhang mit dem Ackerbau herauszuarbeiten.
- 22 Humboldt verwirft zuerst die Hypothese einer ständigen Abnahme seit Jahrhunderten, die von einigen ansässigen Bewohnern geäußert wird. Dies scheint ihm unwahrscheinlich, denn der Valencia-See bildet den Mittelpunkt eines Systems von kleinen Flüssen, und innerhalb eines solchen Systems „setzen sich Flüssigkeiten, die seitlich miteinander in Verbindung stehen, in das gleiche Niveau¹².“ Die Erklärung der Abnahme kann also nicht in dem Flusssystem selbst liegen.
- 23 Humboldt liefert dann zwei Reihen von Erklärungen, die das Sinken des Wasserspiegels erklären können. Die ersten Erklärungen stützen sich ausschließlich auf natürliche Prozesse, die zweiten schließen den Eingriff des Menschen als Faktor ein.
- 24 Die Verdunstung des Bodens ist ein natürliches Phänomen, das von der Trockenheit der Luft beeinflusst wird. Sie wird von drei Faktoren bedingt: die Temperatur, die Dichte der Dämpfe und der Widerstand der Luft (je feuchter sie ist, desto weniger Wasserdampf kann sie annehmen) spielen jeweils eine wichtige Rolle. Die Verdunstung macht den Ackerbau möglich, da sie die Boden fruchtbar macht: „wie kann man aber nur einen Augenblick bezweifeln, dass nur der See das Land so fruchtbar macht? Ohne die ungeheure Dunstmasse, welche Tag für Tag von der Wasserfläche in die Luft aufsteigt, wären die Täler von Aragua so trocken und dürr, wie die Berge umher¹³.“

- 25 Den Ursachen menschlichen Ursprungs spricht Humboldt jedoch ein größeres Gewicht zu. Damit der Ackerbau sich ausbreiten kann, hat man Wälder ausgerodet. Die Zerstörung des Waldes hat ihrerseits unmittelbare Konsequenzen auf den Kreislauf des Wassers: „Zerstört man die Wälder, wie die europäischen Ansiedler aller Orten in Amerika mit unvorsichtiger Hast tun, so versiegen die Quellen oder nehmen doch stark ab.“¹⁴ Inwiefern ist der Wald so wichtig? Durch ihn wird der Boden weniger den Sonnenstrahlen ausgesetzt, und die Verdunstung verringert. Außerdem wurden kleine Flüsse für die Bewässerung der Pflanzungen abgeleitet. In der trockenen Zeit sind diese Flüsse dann völlig ausgetrocknet.
- 26 Bei dieser zweiten Reihe von Humboldts Erklärungen wird eine scharfe Kritik an den europäischen Siedlern von Neu-Spanien und von Nord-Amerika deutlich. Denn vor allem die menschlichen Eingriffe in das Ökosystem des Sees – die Ausrodung der Bäume und die Ableitung der Flüsse – haben einen großen Einfluss auf die Umwelt geübt und sie aus ihrem Gleichgewicht gebracht. Humboldt sieht menschliche Eingriffe als verantwortlich sowohl für die größere Verdunstung als für den geringeren Zufluss in den See. Da das Ökosystem ein komplexes System darstellt, bestimmen sich diese Faktoren gegenseitig: „das Verheeren der Wälder, der Mangel an fortwährend fließenden Quellen und die Wildwasser sind drei Erscheinungen, die in ursächlichem Zusammenhang stehen“¹⁵.“ Drei Jahrzehnte später, während seiner Reise durch Russland wird Humboldt eine ähnliche Feststellung machen: durch Abholzung, unmäßige Bewässerung und einsetzende Industrialisierung verändert der Mensch langfristig seine Umwelt.
- 27 Heutzutage sind Feststellungen über den menschlichen Einfluss auf das Klima alltäglich und banal. Doch sie waren es zur Humboldt-Zeit keineswegs. Bei ihm knüpfen sie auf ein äußerst detailliertes Wissen über die beschriebenen Situationen an, wobei die Analyse viele verschiedene Faktoren berücksichtigt. Das Naturphänomen wird umschrieben, auf mehreren Ebenen wahrgenommen, von dem kleinsten Detail bis zum größten Zusammenhang. Das Zusammenspiel mit der menschlichen Tätigkeit kommt außerdem in Betracht.

- 28 Inwiefern äußert hier Humboldt eine politische Warnung? Sein Streben gilt ganz und gar der Erkenntnis. Seine unersättliche Neugier bringt ihn auch dazu, Tatsachen menschlicher Organisation zu beobachten, die eine positive oder schädliche Wirkung auf die Natur haben. Eine schädliche Wirkung auf die Natur ist oft, wie wir es am Beispiel des Valencia-Sees gesehen haben, mit einem Nachteil für die Gesellschaft verbunden. Natur und menschliches Dasein werden also von Humboldt als zusammengehörend gedacht. Die Abnahme des Wassers im Valencia-See deutet auf eine zu große Verwendung der verfügbaren Ressourcen hin und beruht auf einer falschen Auffassung von den natürlichen Mechanismen. Erst mit der Erschließung der kausalen Zusammenhänge werden die Bedingungen für einen adäquateren Umgang in Richtung einer dauerhaften Nutzung der natürlichen Ressourcen deutlich.
- 29 Humboldts Sammeln beschränkt sich also nicht auf außermenschliche Begebenheiten. Die Verteilung der Menschen auf dem Erdboden, ihre sozialen Lebensformen, stehen auch im Zentrum von Humboldts Interesse. Dadurch beschreibt er auch die Züge der kolonialen Gesellschaft Neuspaniens, die ihm als problematisch erscheinen: die Sklaverei, die Unterernährung, die Krankheiten. Er sieht außerdem einen Zusammenhang zwischen dem kolonialen gesellschaftlichen System und der Bedrohung der natürlichen Umwelt. In seinem Aufsatz über die Insel Kuba schreibt er unmissverständlich:
- „Ohne Zweifel ist die Sklaverei das größte aller Übel, welche die Menschheit gepeinigt haben, sei es, dass man den Sklaven betrachtet, wie er seiner Familie in der Heimat entrissen und in die Schiffsräume eines für den Negerhandel zugerechneten Fahrzeugs geworfen wird, oder dass man ihn als einen Teil der Herde schwarzer Menschen, die auf dem Boden der Antillen zusammengepfercht wird, betrachtet¹⁶.“
- 30 Trotzdem sollte man Humboldts Haltung dem Fortschritt gegenüber differenziert betrachten. Als Sohn der Aufklärung betont er die Bedeutung der Gewinnung von Agrarflächen für die Ernährung der Bevölkerung. In diesem Sinne lobt er die Veränderungen der Menschen an ihrer Umwelt. Manchmal kann das Ausroden von Wäldern nützlich sein, um Sümpfe abzutrocknen und Pflanzen

anzubauen. Allerdings besteht in Humboldts Augen eine Gefahr in einer unüberlegten und übertriebenen Nutzbarmachung der Natur.

Schluss

- 31 In diesem Artikel haben wir festgestellt, dass Humboldts Werk nicht nur eine wissenschaftliche, sondern auch eine politische Dimension besitzt. Sein Forschungsprogramm ist mit einer Sorge für die Umwelt und die menschliche Gesellschaft eng verknüpft. Durch ein allseitiges Beobachtungsprogramm sollen die Erde und alle auf ihr lebenden Wesen genauen Messungen und Beschreibungen unterworfen werden. Diese Daten liefern die Basis für eine allumfassende Beschreibung, die Humboldt Kosmos nennt und in dem gleichnamigen Werk vollendet. Die Naturwissenschaft entwickelt, von Beobachtung und Erfahrung ausgehend, durch Verallgemeinerungen Gesetze, deren Umfang regelmäßig wachsen muss.
- 32 Dennoch wäre es sicherlich übertrieben, Humboldt als einen Whistleblower des 19. Jahrhunderts zu bezeichnen. Der historische Kontext und Humboldts Tätigkeit selbst erlauben es uns nicht. Sowohl die Lage der Wissenschaft wie die Struktur der öffentlichen Diskussion sind von unserer heutigen Lage weit entfernt. Trotzdem können einzelne Teile seiner Schriften als Mahnungen an die Regierenden und als Warnberichte für die Öffentlichkeit gelten. Damit ist Humboldt nicht nur ein Vorläufer der Ökologie, sondern auch der erste Wissenschaftler, der die mit diesem Wissen verknüpfte Botschaft und ihre konkreten Anwendungsmöglichkeiten zu vermitteln wusste.

BIBLIOGRAPHIE

HUMBOLDT Alexander von und BONPLAND Aimé, *Essai sur la géographie des plantes*, Paris, Levrault, Schoell et compagnie, 1805, verfügbar auf: <https://www.biodiversitylibrary.org/bibliography/9309> [abgerufen im Februar 2025].

HUMBOLDT Alexander von, *Ideen zu einer Geographie der Pflanzen. Nebst einem Naturgemälde der Tropenländer, auf Beobachtungen u. Messungen gegründet*, Tübingen, Cotta, 1807.

HUMBOLDT Alexander von, *Reise in die Aequinoctial-Gegenden des neuen Continents*, Stuttgart, Cotta, 1859.

HUMBOLDT Alexander von, *Kosmos. Entwurf einer physischen Weltbeschreibung*, Stuttgart, Cotta, 1889.

HUMBOLDT Alexander von, *Cuba-Werk*, Hg. Hanno BECK, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1992.

HUMBOLDT, Alexander von, *Zentral-Asien. Untersuchungen zu den Gebirgsketten und zur vergleichenden Klimatologie*, Frankfurt am Main, Fischer, 2009 [1844].

HUMBOLDT Alexander von, *Écrits*, Hrsg. Olivier LUBRICH, Paris, Classiques Garnier, 2019.

LUBRICH Oliver, „Von der ersten bis zur letzten Veröffentlichung. Alexander von Humboldts, Sämtliche Schriften' in der, Berner Ausgabe“, *Zeitschrift für Germanistik*, Bd. 28, Nr. 1, 2018, p.119-130.

WULF Andrea, *The Invention of Nature. Alexander von Humboldt's New World*, New York, Alfred A. Knopf, 2016.

NOTES

1 Alexander von Humboldt, Reisetagebuch 1.-5. August 1803, Tal von Mexiko.

2 Alexander von Humboldt, *Kosmos. Entwurf einer physischen Weltbeschreibung*, Stuttgart, Cotta, 1889, S. 23.

3 Alexander von Humboldt, *Reise in die Aequinoctial-Gegenden des neuen Continents*, Stuttgart, Cotta, 1859.

4 Alexander von Humboldt, *Central-Asien. Untersuchungen über die Gebirgsketten und vergleichende Klimatologie*, Hg. Wilhelm MAHLMANN, Berlin, Klemann, 1844, S.132

5 Alexander von Humboldt, *Kosmos*, *op. cit.*, S. 3.

6 Alexander von Humboldt, *Écrits*, Hg. Olivier Lubrich, Paris, Classiques Garnier, 2019, S. 158.

7 Alexander von Humboldt, *Ideen zu einer Geographie der Pflanzen. Nebst einem Naturgemälde der Tropenländer, auf Beobachtungen u. Messungen gegründet*, Tübingen, Cotta, 1807, S. 39-40.

8 Alexander von Humboldt, *Kosmos*, *op. cit.*, S. 36.

9 *Ibid.*, S. 23.

- 10 *Ibid.*, S. 21-22.
- 11 Alexander von Humboldt, *Reise in die Aequinoctial-Gegenden des neuen Continents*, Stuttgart, Cotta, 1859, S. 288.
- 12 Alexander von Humboldt, *Reise*, op. cit., S. 281.
- 13 *Ibid.*, S. 289.
- 14 *Ibid.*, S. 282.
- 15 *Ibid.*
- 16 Alexander von Humboldt, *Cuba-Werk*, Hg. Hanno Beck, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1992, S. 156.

RÉSUMÉS

Deutsch

In diesem Beitrag erläutern wir Alexander von Humboldts wissenschaftliche Praxis anhand eines konkreten Beispiels. Während seiner Reisen stellt Humboldt genaue Messungen und Beobachtungen an, um sie dann in einer übersichtlichen Darstellung zusammenzuführen. Es geht für ihn darum, einen Überblick über die verschiedenen natürlichen Kräfte und ihre Wechselbeziehungen zu geben. Sein prä-ökologisches Verständnis der Natur fordert ein neues Darstellungsmodell, das Humboldt 1807 mit dem *Naturgemälde* liefert.

Um diese Praxis anschaulich zu machen, berichten wir über ein konkretes Beispiel, das Humboldt zu Beginn seiner Amerika-Reise beschäftigt hat: die Abnahme des Wassers im Valencia-See im heutigen Venezuela. Aufgrund von zahlreichen Beobachtungen kommt Humboldt zu dem Schluss, dass die Plantagen an den Ufern des Sees dafür verantwortlich sind. Eine Kritik der menschlichen Handlungsweisen verknüpft sich dann mit der wissenschaftlichen Neutralität. Wir untersuchen, wie wissenschaftliche Erklärung und politische Warnung sich hier verbinden.

English

In this contribution, we try to throw light on Alexander von Humboldt's scientific practice, with the help of a concrete example. During his journeys, Humboldt conducts precise measurements and observations of natural phenomena. He then strived to bring them in a synoptic presentation. What matters for him is to give an overview of the different natural forces and of their interactions. His pre-ecological understanding of nature demands a new device of representation that Humboldt produces in 1807 with the *Naturgemälde*.

In order to show more clearly Humboldt's scientific practice, we report on a concrete situation, with which he dealt with at the beginning of his journey

through the American continent: the decrease of the amount of water in the lake of Valencia, in the actual Venezuela. Relying on many observations, Humboldt comes to the conclusion that the phenomenon is due to human activity: the plantations on the borders of the lake. To the scientific neutrality comes then a critic of the human activities. We inquire then how scientific explanation and political warning are here combined.

Français

Nous proposons dans cette contribution d'éclairer la pratique scientifique d'Alexandre von Humboldt (1769-1859) à l'aide d'un exemple concret tiré d'un de ses récits de voyage. Pendant ses voyages, Humboldt procède à des mesures précises des phénomènes naturels qu'il observe, avant de chercher à les rassembler en une présentation synoptique. Il s'agit pour lui de livrer une vue d'ensemble des différentes forces naturelles et de leurs interactions. Sa compréhension pré-écologique de la nature réclame un nouveau mode de représentation, qu'il livre en 1807 avec sa *Naturgemälde*. Afin de donner un exemple concret de cette pratique, nous nous penchons sur un phénomène qui a occupé Humboldt au début de son voyage en Amérique : la diminution du niveau des eaux dans le lac de Valencia, dans l'actuel Venezuela. À partir de nombreuses observations, il en vient à la conclusion que l'activité humaine est responsable de ce phénomène : les plantations sur les rives du lac perturbent le cycle de l'eau et amenuisent cette ressource. À la neutralité scientifique se joint alors une prise de position critique à l'égard des activités humaines. Nous examinons ainsi comment l'explication scientifique et la mise en garde politique s'associent.

INDEX

Mots-clés

Alexander von Humboldt, écologie, nature, sciences de la nature

Keywords

Alexander von Humboldt, ecology, nature, natural science

Schlagwortindex

Alexander von Humboldt, Ökologie, Naturbegriff, Naturwissenschaft

AUTEUR

Dewi Trebaul

Unité de Recherche Plurielles, Université Bordeaux Montaigne

Mahlzeiten „nach englischer Manier“

Industrie und Natur in Karl Immermanns Roman *Die Epigonen*

Des repas pris « à la manière anglaise ». Industrie et nature dans Les Épigones de Karl Immermann
Meals “in the English way”. Industry and nature in Immermann’s novel The Epigones

Wolfgang Fink

DOI : 10.35562/textures.1111

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

Einleitung

Das diskursive Umfeld von Immermanns *Epigonen*

Die soziale Kritik in den *Epigonen*

Von der Sozialkritik zur Kulturkritik

Das zeitgenössische Echo

TEXTE

Einleitung

- 1 Die Industrialisierung hat in den Staaten des Deutschen Bundes bekanntlich weitaus später als in England und Frankreich eingesetzt, so dass diese eine mittlere Position zwischen westeuropäischer Dynamik und osteuropäischer Stagnation einnahmen.¹ Ganz anders steht es jedoch um den Versuch, die insbesondere in England zu beobachtenden sozialen und wirtschaftlichen Veränderungen intellektuell und politisch zu erfassen. Die ersten Überlegungen in diese Richtung erfolgten schon kurz nach dem Wiener Kongress, also weit vor der Krise des traditionellen Handwerks der dreißiger Jahre und dem Weberaufstand von 1844. Zu verdanken sind sie einer genialen Intuition des Ministers Hardenberg², der in einem Runderlass an die Oberpräsidenten jene Fragen aufwarf, die, in

anderen epistemologischen Konstellationen und unterschiedlichen politischen Zusammenhängen, das ganze 19. Jahrhundert beschäftigen sollten:

Die große Verlegenheit, in welche fast alle Fabrikländer gegenwärtig geraten sind, erfordert außer den augenblicklichen Unterstützungen, welche die Menschlichkeit gebeut, sehr ernstliche Untersuchungen über die Mittel, wodurch es überhaupt zu verhindern ist, daß die Fabrikation, von welcher die Kultur und der Wohlstand der blühendsten Länder ausgeht, nicht eine zahlreiche Menschenklasse erzeuge, die in den besten Jahren dürftig und bei jeder Missernte oder jeder Stockung des Absatzes dem tiefsten Elende preisgegeben ist³.

- 2 Hardenberg antizipiert eindeutig die durch die in seinen Augen unaufhaltsame industrielle Dynamik⁴ ausgelöste Entstehung der Arbeiterklasse, die sich durch spezifische Lebens- und Arbeitsbedingungen von allen anderen Schichten der sich anbahnenden bürgerlichen Gesellschaft unterscheidet. Zu ihnen gehört zunächst die Prekarität, welche zum qualitativen und quantitativen Wandel der gesellschaftlichen Armut beiträgt, sowie der Verlust der moralischen Autonomie, der bis zur sozialen Kriminalität gehen kann⁵. Noch wichtiger sind jedoch die mentalen und kognitiven Dispositionen der in der modernen Industrie arbeitenden Menschen. Hardenberg geht es darum,

zu verhindern, daß die frühe Gewöhnung zur Fabrikation in eine Verwöhnung ausarte, daß die Erziehung zum Fabrikarbeiter auf Kosten der Erziehung zum Menschen und Staatsbürger betrieben werde und daß der Mensch genötigt werde, die höchste mechanische Fertigkeit in einem einzelnen Handgriff mit dem Verlust seiner moralischen Freiheit zu erkaufen, selbst ehe er erkennen kann, wieviel dieser Kauf ihn kostet⁶.

- 3 Industrielle Arbeitswelt, Humanismus und allgemeines Staatsbürgertum miteinander zu verbinden, dies war in Hardenbergs Augen die Schicksalsfrage des 19. Jahrhunderts. Sein Runderlass stand damit auf einsamer Höhe und überforderte zwangsläufig seine Adressaten, die sich mit Allgemeinplätzen und Plattitüden begnügten⁷. Nennenswerte – indirekte – Antworten

kamen erst im Laufe der Debatten der dreißiger Jahre, in denen auch erstmals konkrete politische „Lösungen“ für die von Hardenberg angesprochenen Probleme vorgeschlagen wurden, während das geforderte empirische Material – insbesondere über die Wohnverhältnisse in den Arbeitervierteln – erst in den vierziger Jahren gesammelt wurde.

- 4 Auch die deutsche Literatur blieb in dieser Hinsicht lange stumm; allein Karl Immermanns⁸ veröffentlichter Roman *Die Epigonen* greift in diese Debatten ein⁹ und beantwortet auf literarische Weise Hardenbergs Frage: ja, mit der Industrialisierung entsteht eine neue Klasse von Menschen, deren Integrierbarkeit in die Gesellschaft nicht gesichert ist, wodurch die „soziale Frage“ eine dezidiert politische Dimension erhält. Immermanns soziale Sensibilität bricht mit der Indifferenz des allein auf politische Fragen konzentrierten Jungen Deutschland und betritt trotz der Anleihen an die Struktur des Bildungsromans literarisches Neuland. Diese innovativen Elemente werden jedoch durch die Tendenz des Autors zu kulturkritischen Wertungen verwässert. Sie lassen die Industrialisierung zu einer existentiellen Bedrohung für die Menschheit werden, so dass nur ein Ausstieg aus der Geschichte als Rettungsmöglichkeit übrigbleibt – eine Scheinlösung, die Immermann als solche deutlich macht, während sie von namhaften deutschen Politikern aufgenommen wird.
- 5 Um diese Widersprüchlichkeit der *Epigonen* deutlich zu machen, werden wir zunächst das diskursive Umfeld des Romans kurz skizzieren (I), die soziale Kritik des Autors analysieren (II) und dann die Wendung zur Kulturkritik herausarbeiten (III). Abschließend geht es um die im Roman anvisierte „Lösung“ (die Selbstbeschränkung auf die landwirtschaftliche Produktion), die vom Autor als aporetisch deutlich gemacht wird, aber in den zeitgenössischen Debatten ein positives Echo findet (IV).

Das diskursive Umfeld von Immermanns *Epigonen*

- 6 Die Veröffentlichung des Romans fällt zusammen nicht nur mit der Eröffnung der ersten Eisenbahnlinie im Deutschen Bund (Nürnberg –

Fürth), sondern folgt unmittelbar auf die spektakulären Abhandlungen von Franz von Baader und Robert Mohl, die die für die Debatten der dreißiger Jahre spezifischen Grenzen des politischen Horizonts abstecken: einerseits der christliche Paternalismus von Baaders, der die (katholische) Kirche als Sprachrohr und Interessensvertreter der arbeitenden Klassen gewinnen will, wodurch diese indirekt in den politischen Institutionen vertreten wären und zugleich dem „verderblichen Einflusse der Demagogen“¹⁰ entzogen würden. Auf der anderen Seite Robert Mohl, der wie von Baader die Prekarität der Lebensbedingungen der Arbeiter im Sinne von Hardenberg bedauert und betont, „der Gegensatz zwischen Lohnherr und Arbeiter“ müsse „ausgeglichen“ werden¹¹. Die neue Armut beruhe eindeutig auf der „großen Fabrikation“, könne aber langfristig beseitigt werden und zwar durch eine nachdrückliche Förderung der kulturellen Bildung der Arbeiter und deren Beteiligung an den Gewinnen der Betriebe, damit sie sich ein erstes eigenes Kapital schaffen und so aktiv am Industrialisierungsprozess teilnehmen können¹². Mohl versucht also, den Liberalismus des 18. Jahrhunderts zu modernisieren und den sich abzeichnenden neuen sozialen Realitäten anzupassen. Damit sprengt er den beschränkten und anachronistischen intellektuellen Horizont der Mehrheit seiner Zeitgenossen, wie er, ebenfalls im Jahr 1835, exemplarisch in der Preisfrage der Akademie der Wissenschaften zu Erfurt deutlich wird¹³. In ihr geht es nicht allein um das Problem der Arbeitsbedingungen in den modernen Fabriken und ihre Auswirkung auf die entstehende Arbeiterkultur, sondern um die Natur der Armut, die sowohl diejenigen betrifft, die eine Arbeit besitzen, wie auch jene, die arbeitslos sind. Untertönig also auch hier die Frage nach dem Ursprung der sich ausbreitenden Armut: ist sie konjunkturell oder strukturell? Und wenn sie eindeutig durch die modernen Produktionsmittel generiert wird, welche Möglichkeiten bestehen dann, sie zumindest einzudämmen? Die vorgeschlagenen Erklärungsversuche lassen nun selbst den Paternalismus eines Franz von Baader als innovativ erscheinen, denn die Reflexionen gehen kaum über das Niveau der von Hardenberg erhaltenen Antworten hinaus: exzessiver Alkoholkonsum, Irreligiosität¹⁴, fehlende intellektuelle und/oder moralische Fähigkeit zu einer rationalen Haushaltsführung¹⁵ der Arbeiter, dies sind die Reaktionen der Mehrheit der Beiträger, die allein die betroffenen Personen, also

den „Pöbel“ im Auge haben. Und schauen die Autoren einmal über ihren Schreibtischrand hinaus und versuchen sich in einer makroökonomischen Analyse, dann sind es der Verlust von Edelmetallen¹⁶ oder allgemein die zunehmende Verwendung von Maschinen¹⁷, die verantwortlich gemacht werden, wodurch zumindest ansatzweise eine Beziehung zwischen Industrialisierung und Armut hergestellt wird¹⁸. Die Korrelation von Massenarmut und industrieller Produktion bleibt allerdings bei den Stellungnahmen in der Minderheit; die vom 18. Jahrhundert übernommenen moralischen Erklärungsmuster bzw. Stereotypen dominieren weiterhin und verhindern einen differenzierteren Blick auf die eigene Gegenwart. Der Bezug auf die Edelmetalle belegt zudem eindeutig, dass der Kameralismus weiterhin stark verbreitet ist und immer noch die Blicke und Einschätzungen der Beobachter determiniert¹⁹. Gleiches gilt für die Mehrheit der Lösungsvorschläge, denn auch sie bleiben eindeutig auf dem Boden des kameralistischen Wissens: sei es die geforderte Wiedereinführung der Zünfte²⁰, der Ruf nach Einfuhrbegrenzung durch Protektionismus²¹ oder die empfohlene Gründung von Großbetrieben in staatlicher Leitung, was nichts anderes als einen Rückschritt zu den Manufakturen des 17. und 18. Jahrhunderts bedeuten würde²².

- 7 In diesem Wirrwarr von Stellungnahmen, in denen, mit Ausnahme von Hardenberg und Mohl, allein die Desorientierung und die intellektuelle Hilfslosigkeit dominieren, ergreift nun Immermann das Wort und bringt sein Bewusstsein um den durch die Industrialisierung in Europa ausgelösten historischen Einschnitt zum Ausdruck. Damit nehmen *Die Epigonen* sowohl diachronisch wie synchronisch gesehen eine Sonderstellung in der Geschichte des deutschen Romans ein²³. Denn in den *Wanderjahren*, dem emblematischen Roman der zwanziger Jahre, stellte die Industrialisierung noch das ominöse Damoklesschwert dar, das über dem traditionellen Handwerk schwebte. In Immermanns *Epigonen* verhält es sich jedoch genau umgekehrt: der Autor lässt in seinem Roman einen ganzen Wirtschaftsraum von heute auf morgen von der landwirtschaftlichen Produktion ins Zeitalter der Industrie übergehen, um so die negativen Konsequenzen der modernen Arbeitstechniken deutlich zu machen²⁴, während das traditionelle Handwerk verschwunden ist, nur noch von einigen wenigen Figuren

heraufbeschworen wird. Damit unterscheidet sich Immermanns Roman gleichermaßen von den Werken der engagiertesten seiner unmittelbaren Zeitgenossen, denn die Romane eines Gutzkow, Laube oder Mundt verteidigen zwar die Prinzipien der Presse- und Meinungsfreiheit gegen die Kräfte der Restauration, bleiben aber in sozialer Hinsicht vollkommen blind und verstummen Ende der dreißiger Jahre, kommen also zu ihrem verdienten Ende²⁵.

- 8 Kurz und gut: allein mit Karl Immermanns *Epigonen* beginnt im Deutschen Bund, kurz vor der 1843 einsetzenden Flut von sozialen Romanen, die literarische Diskussion über die gesellschaftlichen Konsequenzen der Industrialisierung.

Die soziale Kritik in den *Epigonen*

- 9 Immermanns Befund ist eindeutig: ja, die industrielle Arbeit droht, die Arbeiter in einen materiellen und moralischen Abgrund zu stürzen. Dabei geht der Autor schrittweise vor und es gelingt ihm punktuell, die verschiedenen gesellschaftlichen Kräfte und damit auch die sozial-politische Dynamik seiner Gegenwart in einem einzigen Bild zu erfassen:

Abermals sah Hermann das tiefe gewundene Tal vor sich liegen, aus welchem die weißen Fabrikgebäude des Oheims hervorleuchteten. Die Maschinen klapperten, der Dampf der Steinkohlen stieg aus engen Schloten und verfinsterte die Luft, Lastwagen und Packenträger begegneten ihm, und verkündigten durch ihre Menge die Nähe des rührigsten Gewerbes. Ein Teil des Grüns war durch bleicherne Garne und Zeuche dem Auge entzogen, das Fließchen, welches mehrere Werke trieb, mußte sich zwischen einer Bretter- und Pfofeneinfassung fortzugleiten bequemen. Zwischen diesen Zeichen bürgerlichen Fleißes erhoben sich auf dem höchsten Hügel der Gegend die Zinnen des Grafenschlosses, in der Tiefe die Türme des Klosters²⁶.

- 10 Der „bürgerliche Fleiß“, dessen Ursprung und Konsequenzen noch näher zu bestimmen sein werden, dominiert die gesamte Gegend, während sich die – traditionelle – politische Herrschaft zwar in einer symbolisch erhöhten Position befindet, aber, wie auch die Institution Kirche, nur noch am Rande des Geschehens erscheint. Dieses wird

ausschließlich durch die modernen Arbeitstechniken beherrscht, welche sowohl auf dem Einsatz neuer Maschinen und Energiequellen, wie auf der Umwandlung der Natur beruhen. Letztere wird auf den ersten Blick nur beiläufig erwähnt, tatsächlich kommt ihr jedoch eine zentrale Bedeutung für Immermanns Einschätzung der Industrialisierung zu:

Die mannigfaltigen Gewerbeeinrichtungen, welche er nun im einzelnen musterte, berührten sein Auge noch unangenehmer, als Tages zuvor. Diese anmutige Hügel- und Waldnatur schien ihm durch sie entstellt und zerfetzt zu sein. Das freie Erdreich mit Bäumen und Wasser, welches die Seele sonst von jedem Drucke zu erlösen pflegte, lastete auf der seinigen mit stumpfem Gewichte, weil es auch nur als Sklave im Dienste eines künstlich gesuchten Vorteils sich zeigte. Um alle Sinne aus der Fassung zu bringen, lagerte sich über der ganzen Gegend ein mit widerlichen Gerüchen geschwängelter Dunst, welcher von den vielen Färbereien und Bleichen herrührte²⁷.

- 11 Die angeführte „Entstellung“ der Natur nimmt sogar, so der Erzähler, eine für den Menschen existentielle Dimension an. Denn, weit davon entfernt, das Phänomen der Industrialisierung nach ästhetischen Kriterien zu beurteilen²⁸, geht es Immermann in der Beziehung zwischen Mensch und Natur um die Möglichkeit einer punktuellen innerweltlichen Erlösung (Weber), welche allein eine unberührte Natur vermitteln kann. Gerade das ist mit dem „Druck“ gemeint, den eine so erfahrene Natur vom Menschen zu nehmen vermag. Dies ist jedoch nach den Eingriffen des Industriellen nicht mehr möglich, was zu einer Desorientierung des Betrachters führt, der hier stellvertretend für den Autor, vor allem aber für die betroffenen sozialen Gruppen steht, die sich immer mehr vergrößern:

In den folgenden Tagen durchstreifte er mit einem erfahrenen Führer [...] die Gegend, und besah die Fabriken. Fast alle Zweige dieser Art menschlicher Tätigkeiten hatten sich hier im Umkreise weniger Stunden abgelagert. Man mußte wirklich über den Geist des Mannes erstaunen, der in verhältnismäßig kurzer Zeit eine ganze Gegend umzuformen verstanden hatte. Aus einfachen Landbauern waren Garnspinner, Weber, Bleicher, Messer- und Sägenschniede,

Glasbläser, Töpfer, Vergolder, ja sogar Zeichner und Maler gemacht worden²⁹.

- 12 Immermanns Inszenierung des sozialen Wandels ist in mehrerlei Hinsicht bemerkenswert. Zunächst ist festzuhalten, dass der Autor hier genauso indirekt wie eindeutig eines der zentralen Elemente der zeitgenössischen Diskussionen aufgreift, nämlich die immer wieder ins Spiel gebrachte Opposition von traditionellem Handwerk und moderner Industrie. Er macht deutlich, dass auch die maschinelle Produktion nicht auf gewisse Formen der Handarbeit verzichten kann. Diese werden also nicht zerstört, sondern in eine gänzlich neue Dynamik integriert, was zugleich eine erhöhte und direkte Abhängigkeit von den Arbeitgebern mit sich führt. Auf der Handlungsebene bedeutet diese Tatsache, dass die von Figuren wie Wilhelmi³⁰ ins Spiel gebrachte Alternative – Handwerk oder Industrie – zurückgewiesen wird. Es ist unmöglich, sich auf das Handwerk beschränken zu wollen oder in ihm eine Zuflucht vor der Industrie zu suchen³¹. Die Vergangenheit kann nicht wieder ins Leben gerufen werden³², der Blick muss in die Zukunft gerichtet sein. Wenn die handwerklichen Tätigkeiten aber in die Industrie eingebunden werden, dann bedeutet es zudem, dass auch diese spezialisierten Tätigkeiten einer, so Immermann, neuen Rationalität des Wirtschaftens unterworfen werden. Dies macht der Erzähler deutlich, wenn er notiert:

Lange Gebäude, mit einförmigen Trockenfenstern, unterbrachen die Linien der gotischen Architektur auf der Höhe und in der Tiefe; der Wald, welcher die Hügel bedeckte, war fleißig gelichtet³³.

- 13 Es handelt sich immer noch um die modernen Fabriken von Hermanns Onkel, wobei die rationale Gestaltung der Produktionsstätten auf die Monotonie der Arbeit verweist, die in ihnen geleistet wird und sich gleich doppelt von dem barocken Ornament abhebt. Diese fast beiläufige Bemerkung – die trotzdem an die Eröffnung des *Faust* erinnert und die Tieck wenig später in *Der junge Tischlermeister* aufgreifen wird – resümiert dennoch Immermanns Kritik an der wirtschaftlichen Organisation seiner Gegenwart. Denn es geht ihm gerade um die Allgegenwart der Ordnung und der ihr zugrundeliegenden ökonomischen Rationalität.

Es geht ihm um die Entwurzelung der Menschen und der Dinge, um die Art und Weise, in der die wirtschaftliche *ratio* über die Menschen verfügt und keinerlei Unterschied mehr zwischen ihnen und den Gegenständen macht, wodurch zugleich die moderne Fabrik zu einem Ort der Disziplinierung wird:

Die Stunde regierte und die Glocke; nach deren Schlage füllten und leerten sich die Arbeitsplätze, traten die Träger ihre alltäglichen Wege immer in der nämlichen Richtung an, versammelten sich die Hausgenossen zu den gemeinschaftlichen Mahlzeiten³⁴.

- 14 Und diese Tendenz beschränkt sich nicht auf die Sphäre der Arbeit, sondern ergreift sämtliche Bereiche des individuellen und kollektiven Lebens: man isst bereits „auf englische Art“³⁵, organisiert also auch das Alltagsleben allein in Bezug auf die Bedürfnisse der modernen Industrie, während diejenigen der Arbeiter ignoriert werden.

- 15 Immermann belässt es jedoch nicht bei seiner Kritik an der ökonomischen Rationalität, die gänzlich neue Arbeitstechniken entstehen lässt, bei denen die Steigerung der Kenntnisse und Fertigkeiten – der Grad an Spezialisierung – mit einer zunehmenden Monotonie der Tätigkeit identisch ist. Es geht ihm gleichermaßen um die dezidiert physischen und damit sozialen Konsequenzen dieser neuen Arbeitsweisen. Dies wird deutlich, wenn er in einem Satz die ländlichen und industriellen Lebens – und Arbeitsweisen miteinander konfrontiert:

Während er hinter den Pflügen Gesichter erblickte, die von Wohlsein strotzten, nahm er bei den Maschinen andre mit eingefallenen Wangen und hohlen Augen wahr, deren Ähnlichkeit die Brüder oder Vettern jener Gesunden erkennen ließ³⁶.

- 16 Zu vergleichen sind in Immermanns Augen die Lebens- und Arbeitsbedingungen in Landwirtschaft und Industrie, nicht jedoch diejenigen von Handwerk und Industrie, da, wie gesehen, diese einander näher stehen, als es der Durchschnittsbeobachter wahrhaben will. Und der Befund ist eindeutig: die Bauern „strotzen“ vor Gesundheit, während die Gesichtsfarbe der Arbeiter „kränklich“ ist; sie tragen schon die „Keime des Todes“ in sich und haben diese an ihre Kinder weitergegeben³⁷. Das bedeutet aber für uns: Immermann

gibt in seinem Roman eine dramatische Antwort auf die 1817 und 1835 aufgeworfenen Fragen. Auf Grund der modernen Fabriken ist eine neue Klasse von Menschen im Entstehen begriffen, eine Klasse von Menschen, deren Leben allein aus Leiden besteht und deren nicht nur körperlicher Verfall eindeutig ist. Ihr Lebensrhythmus vollzieht sich außerhalb des organischen Zyklus der Natur, seien es die Arbeitsstunden oder die wenigen Augenblicke privaten Lebens, die ihnen bleiben. Und da die neue Generation bereits von diesem Verfall gezeichnet ist, muss eingegriffen werden. Die Lösung muss jetzt gefunden werden, will man nicht die Menschheit einer tödlichen Spirale aussetzen.

- 17 Dennoch darf die in Immermanns Augen existentielle Dimension des Verhältnisses von Mensch und Natur im Zeitalter der Industrialisierung nicht vergessen werden, selbst wenn sich die Frage stellt, ob die Sensibilität des Autors für die Natur nicht erst im Nachhinein ausgelöst worden ist, ob die Arbeitsbedingungen der Industriearbeiter nicht erst die zugleich bescheidenen und vitalen Privilegien derjenigen erkennbar gemacht haben, die durch ihre landwirtschaftliche Tätigkeit weiterhin in die Natur integriert sind. Wie dem auch sei: für unseren Zusammenhang wichtiger ist die Tatsache, dass Immermanns Kritik an der ökonomischen Rationalität weit über das durchschnittliche Niveau der zeitgenössischen Debatten hinausgeht. Sie vermeidet jede moralische Anfechtung des „Pöbels“ wie auch der Unternehmer: weder „Irreligiosität“ noch „Egoismus“ oder „Materialismus“ werden vom Autor ins Spiel gebracht. Zugleich erweist sich diese Lektüre der geschichtlichen Entwicklung jedoch als eine Gradwanderung zwischen den Extremen der Sozialkritik und der Kulturkritik. Dies wird schon an folgenden unscheinbaren Assoziationsketten deutlich:

Vielmehr empfand er einen tiefen Widerwillen gegen die mathematische Berechnung menschlicher Kraft und menschlichen Fleißes, gegen die Verdrängung lebendiger Mittel durch tote, und er konnte dieses Gefühls nicht Herr werden, so bedeutende Resultate er auch vor Augen sah, so große Achtung er vor dem Oheim und seinen Helfern haben mußte³⁸.

- 18 Auf den ersten Blick ist der Leser geneigt, dem Erzähler zuzustimmen: spätestens mit der Industrialisierung sind der Mensch

– und insbesondere die Arbeiter – zu einfachen Recheneinheiten geworden; es zählen allein ihre Arbeitskraft und ihre Arbeitsleistung, die permanent gemessen werden und in einen wirtschaftlichen Mechanismus integriert sind, dessen Effizienz zwar unleugbar ist, der sich aber zunehmend als ein Selbstzweck erweist. Und genau hier ist der Wendepunkt in Immermanns Argumentation erreicht, denn die „Verdrängung lebendiger Mittel durch tote“ verbindet sich mit dem schon zitierten Verständnis des modernen Industriearbeiters als eines „Sklave[n] im Dienste eines künstlich gesuchten Vorteils“ und der modernen wirtschaftlichen Aktivität als einer Suche nach „künstliche[n] Vorteile[n]“³⁹, wodurch die analysierten physischen und sozialen Konsequenzen der modernen Industriearbeit sekundär werden im Vergleich zur generalisierten „künstlichen Tätigkeit“ des Menschen⁴⁰. Dessen natürliche Umwelt ist im Begriff zu verschwinden, denn sie wird systematisch durch die neuen Maschinen und Fabriken ersetzt, die ihrerseits über den Raum und die Menschen verfügen, wodurch letztere ihre Existenzgrundlage verlieren. Diese Existenzgrundlage wird jedoch zunehmend nicht mehr materiell definiert, sondern als „Verwurzelung“, also als die dauerhafte Integration in ein „natürliches“, von der modernen Technik weitgehend unberührtes Umfeld verstanden. Gerade das macht Immermanns spektakuläre Inszenierung der modernen Arbeitstechniken deutlich, die in den *Epigonen* zugleich den endgültigen Übergang von der Sozialkritik zur Kulturkritik vollzieht.

Von der Sozialkritik zur Kulturkritik

- 19 Bei dieser Inszenierung verbindet Immermann mythologische Elemente mit literarischen Anspielungen, die nur scheinbar rückwärtsgewandt sind, da sie allein ein Ziel verfolgen: die Warnung vor der kommenden radikalen Veränderung des Verhältnisses von Mensch und Natur so suggestiv wie möglich zu gestalten:

Große Züge von Pferden schleppten auf notdürftig gebahnten Wegen eine gewaltige Dampfmaschine den Berg hinan, rüstige Maurer arbeiteten Tag und Nacht, den Ofen zu errichten, dessen Gluten die ungeheuren Kräfte der Dämpfe entwickeln sollten ; sobald

er stand, stand auch binnen kurzem die Maschine, ein kräftig wirkendes Pumpen- Saug- und Schöpfwerk, welches in jeder Sekunde mehrere Tonnen Wassers zu entheben vermochte, wurde an den Spiegel des Weihers geführt und mit den Armen der Dampfmaschine in Verbindung gesetzt. Nun glühten die Kohlen des Ofens, nun hoben sich die langen eisernen Arme der Maschine, griffen in die Öhre der Pumpenstengel, trieben die Schöpfräder um. Die abgezogenen Fluten bildeten den Berg hinunter einen Gießbach, und über den wirkenden Kräften ruhte die dichte, schwarze Wolke, welche dergleichen Stätte zyklischer Feuertätigkeit bezeichnet⁴¹.

- 20 Anders als Odysseus gelingt es Immermanns Romanfiguren nicht, den Zyklopen zu überlisten und siegreich aus der Auseinandersetzung mit dessen dämonischen Kräften hervorzugehen. Bemerkenswert ist zudem, dass der Autor gar nicht erst zu erklären versucht, mit welchem präzisen Produktionsprozess diese Kräfte verbunden sind. Der Leser versteht jedoch, dass die evozierte Maschine Wasser in einem Weiher schöpfen soll und er weiß spätestens seit den *Wahlverwandtschaften*, dass solche Eingriffe in die Ordnung der Natur für den Menschen gefährlich sind. Unter Immermanns Feder nimmt diese Konstellation nun eine besondere Qualität an, denn die Energie der Maschine wird von Dampfmaschinen bereitgestellt. Anders gesagt modernisiert Immermann den 1809 von Goethe konzipierten Vorgang, um die der Industrialisierung innewohnenden Gefahren deutlich zu machen.
- 21 In diesem Katastrophenszenario sind durch die Maurer zwar noch Handarbeiter präsent, aber eben nicht mehr als ihre Tätigkeit selber bestimmende konstruierende Handwerker, sondern als Hilfskräfte, die für den Arbeitsprozess sicherlich unabdinglich sind, diesem aber untergeordnet sind und so ungewollt an einer destruktiven Tätigkeit teilhaben. Gleiches gilt für die Pferde, die die Dampfmaschine „schleppten“: sie sind die zunehmend anachronistisch anmutenden Hilfsmittel in dieser neuen Arbeitswelt, weshalb die verwendete Semantik auch nicht auf einem Anthropomorphismus beruht, denn die zitierten „Arme“ der „kräftigen“ Dampfmaschine evozieren für den Leser noch einmal den Menschen und dessen traditionelle Energiequelle und Bewegungsmittel, eben das Pferd, das hier aber nur noch eine im Vergleich mit der Maschine zweitrangige Rolle spielt und zugleich als implizite Kontrastfolie fungiert. Festzuhalten

ist weiterhin, dass bei Immermann die sich immer mehr verbreitende Verwendung der Dampfmaschine zwar den Schritt in eine neue, die traditionellen Bedürfnisse und Arbeitsweisen des Menschen zerstörende Periode des Wirtschaftslebens repräsentiert. Für den Autor geht es dennoch nicht um die pauschale Verdammung *der* modernen, mit der Dampfkraft verbundenen Maschinen als solchen, wie man sie bei den Reaktionen auf die Erfurter Preisfrage finden konnte. Und die Tragik seines Ansatzes liegt gerade in der Präzision seiner Beobachtungen, denn je mehr er seine Kritik präzisiert, um so mehr vertieft sich die kulturkritische Dimension seiner Argumentation. Denn es wird deutlich, dass die modernen Maschinen für ihn vor allem Maschinen aus Eisen sind, aus jenem künstlichen und unorganischen Material, das droht, den Menschen in ein neues, ebenso künstliches wie unkontrollierbares Universum zu drängen. Wird die Dampfmaschine auf Schienen montiert, so zerstört sie die traditionelle Wahrnehmung des Raums und damit auch die Erfahrung der Zeit. „Die Maschine gleicht einem mächtigen Ungetüm, mit kurzen stämmigen Beinen und einem unverhältnismäßigen Oberkörper, einem Rhinoceros, das über die Erde hinwegfliegt.“

⁴²Gerade die aus dem schweren, scheinbar unbeweglichen Eisen bestehenden Maschinen sind zu einer Beschleunigung aller Bewegungs- und Arbeitsabläufe in der Lage und tragen dadurch zur „Entwurzelung“ des Menschen bei.

Erstmals in der Geschichte der Architektur tritt mit dem Eisen ein künstlicher Baustoff auf. Er unterliegt einer Entwicklung, deren Tempo sich im Laufe des Jahrhunderts beschleunigt. Sie erhält den entscheidenden Anstoß als sich herausstellt, dass die Lokomotive, mit der man seit Ende der zwanziger Jahre Versuche anstellt, nur auf eisernen Schienen verwendbar ist. Die Schiene wird der erste montierte Eisenteil, der Vorgänger des Trägers. Man vermeidet das Eisen bei Wohnbauten und verwendet es bei Passagen, Ausstellungshallen, Bahnhöfen – Bauten, die transitorischen Zwecken dienen ⁴³.

- 22 Die systematische Verwendung des Eisens beendet einen jahrhundertealten am Rhythmus der Natur orientierten Lebensmodus und versetzt den Menschen in permanente Aktivität und Bewegung. Verfolgung transitorischer Zwecke statt Stabilität und Integration. Und das bedeutet für Immermann nichts anderes als die absolute

Entwurzelung des modernen Menschen. Sie beruht in erster Linie auf der Materie, aus der die Maschinen hergestellt wurden, eben dem Eisen, das nun die Arbeitswelt dominiert. Die Verwendung des Eisens im Maschinenbau betont also nicht nur das Ende des traditionellen Handwerks und den Eintritt in eine neue Ära, die sich durch die industrielle Massenproduktion kennzeichnet. Was Immermann am meisten beunruhigt, ist nicht das sich abzeichnende Ende der traditionellen Herstellungsweise zu Gunsten einer anderen, anonymen, desindividualisierten, sondern die Entstehung einer damit verbundenen neuen Umwelt des Menschen. Der moderne Mensch lebt in einer künstlichen und desinkarnierten Welt, in der die Dampfmaschine nur eine Quelle des Leidens unter anderen darstellt. Weder die durch die moderne Technik geschaffenen neuen Bedürfnisse des Menschen noch deren Herstellungsweise entsprechen dem „Wesen“ des Menschen. Und so enthüllt sich die Tragweite der schon zitierten Kritik an der „Künstlichkeit“ der mit der Industrialisierung verbundenen menschlichen Tätigkeiten, Handlungsziele und Bewertungskriterien. Sie sind „künstlich“, entsprechen nicht den „natürlichen“ Wünschen und Bedürfnissen des Menschen, sie sind unnatürlich, tot, tödlich.

- 23 Die Industrialisierung bedeutet für Immermann also nichts anderes als die „Verdrängung lebendiger Mittel durch tote“⁴⁴ Damit wird die industrielle Arbeit zu einer Tätigkeit am Rande des Todes und steht in diametralem Gegensatz weniger zum Handwerk als zur landwirtschaftlichen Tätigkeit, deren Rationalisierung und Modernisierung durch Maschinen seit den Reformen von Stein und Hardenberg⁴⁵ der Autor konsequent ausblendet. Gerade das macht die Ankunft der Dampfmaschine am Weiher deutlich; diese eigentlich banale Szene wird unter Immermanns Feder zum Höhepunkt seiner Beweisführung. Er hat schon die neue Armut der Bewohner des Tals betont: sie sind Bauern und Handwerker gewesen, nun aber Fabrikarbeiter, wodurch sich ihre Beziehung zur Natur dramatisch verändert hat. Denn die Eingriffe in die Natur nehmen nun eine neue Dimension und eine neue Qualität an: sie beruhen nicht mehr auf der organischen Energie, sondern vollziehen sich mittels fremder und künstlicher Materialien, wodurch zugleich eine neue Dichotomie entsteht: der Mensch wie überhaupt die Natur sind der destruktiven Kraft der modernen Technik ausgesetzt. Gerade das

muss der Sohn des Unternehmers erfahren, der die Maschine unvorsichtig bedient und in einem spektakulären Unfall stirbt:

Das taube Eisen faßte ihn, seine Kleider mußten sich in das Gestänge verwickelt haben, denn dreimal wurde er im fürchterlichen Umschwunge gegen die Balken, und von diesen wieder in die Lüfte geschleudert. Augenblicklich ließ ich hemmen, aber es war schon geschehen, und wir hatten, als die Maschine stillstand, nur die zerbrochenen Gebeine aus ihren Klammern und Fugen zu nehmen⁴⁶.

- 24 Die Maschine aus Eisen schleudert den menschlichen Körper gegen die Holzbalken, wodurch die zu Beginn des Eisenbaus omnipräsente Gegenüberstellung von Holz und Eisen⁴⁷, des Organischen und des Unorganischen, für den Leser fassbar wird. Das Eisen ist „taub“, also den Wünschen und Bedürfnissen der Menschheit entgegengesetzt, mit denen es in keinerlei Beziehung steht. „Im Stein spüren wir den natürlichen Geist der Masse. Das Eisen ist uns nur künstlich komprimierte Festigkeit und Zähigkeit⁴⁸.“ So der deutsche Kunsthistoriker Alfred Gotthold Meyer noch zu Beginn des 20. Jahrhunderts, der beweist, wie wirkungsmächtig die u.a. von Immermann initiierte kulturkritische Verdammung der modernen Industrie gewesen ist.
- 25 Die aus diesem für den Menschen tödlichen Material geschaffene und mit der Dampfmaschine verbundene Schöpfmaschine besitzt zudem eine gewisse Autonomie, kann sich also der Kontrolle durch den Menschen entziehen und sie mindert ihre entfesselte Gewalt erst mit dem Tod ihres Opfers: „Die Maschine stand. Zu ihren Füßen lagen die blutenden Gebeine eines, der ein Mensch gewesen war. Ein unseliger Anblick! ⁴⁹“ Die Verwendung des Plusquamperfekts legt die Idee nahe, dass der Sohn des Unternehmers zweimal gestorben ist: ein erstes Mal mit dem Menschengeschlecht bei dessen Eintritt in das industrielle Zeitalter, ein zweites Mal als Individuum, das das Schicksal seiner Gattung teilt. Die symbolische Tragweite der Szene ist (nur allzu) eindeutig und die Anwesenheit eines Priesters erlaubt es Immermann, aus dem Arbeitsunfall ein doppeltes Begräbnis zu machen, bei dem die eigentliche, die soziale Dimension der Szene endgültig sekundär wird. Sie wird in dieser Szene wie im ganzen Roman verdrängt zunächst durch die Kritik an der angeblich neuen wirtschaftlichen Rationalität und dann durch die Verdammung des

modernen industriellen Universums als Emanation eben dieser Rationalität, die sich in der Verwendung von Eisen exemplarisch konkretisiert.

- 26 Dennoch ist festzuhalten, dass Immermanns Inszenierung in einen ganz anderen epistemologischen Kontext gehört als scheinbar analoge Szenen etwa in E.T.A. Hoffmanns *Automate*. Denn die Romantiker reagierten noch auf das Paradigma der Aufklärung und dessen Bild des *homme-machine*. Immermann jedoch fragt zunächst nach den sozialen Konsequenzen der der Industrialisierung zugrundeliegenden Rationalität, um dann aus dem Bruch mit der Tradition und der massiven Verwendung neuer Materialien auf die „Künstlichkeit“ der gesamten entstehenden modernen Welt zu schließen, wodurch er zugleich sehr früh der europäischen Kulturkritik eine neue Dimension verleiht. Denn diese Vertiefung der von Rousseaus erstem *Discours* ausgelöste Diskussion über die angeblichen „natürlichen Bedürfnisse“ des Menschen bei Flögel, Sonnenfels und insbesondere bei Schiller⁵⁰ wird zwar schon 1839 von Ludwig Tieck in *Des Lebens Überfluß* aufgenommen. Ein nachhaltiges Echo wird sie jedoch erst in den Debatten um den „Pauperismus“ der vierziger Jahre und in den Reaktionen auf die Thesen der *Deutsche Ideologie* erhalten, in denen dann allerdings die soziale Dimension wieder den ihr angemessenen Platz erhalten wird.

Das zeitgenössische Echo

- 27 Dennoch muss Immermann das Verdienst zugesprochen werden, die Lethargie des deutschen Romans in Hinblick auf die sich anbahnende und von Hardenberg schon 1817 erkannte „soziale Frage“ beendet zu haben. Es kann also nicht darum gehen, die Ambivalenzen des Romans einseitig zu lesen und allein seine kulturkritische Dimension in den Vordergrund zu stellen. Gleiches gilt für die vom Protagonisten anvisierte „Rettung“ vor der industriellen Revolution:

Vor allen Dingen sollen die Fabriken eingehen und die Ländereien dem Ackerbau zurückgegeben werden. Jene Anstalten, künstliche Bedürfnisse künstlich zu befriedigen, erscheinen mir geradezu verderblich und schlecht. Die Erde gehört dem Pflug, dem Sonnenscheine und Regen [...], der fleißigen, einfach- arbeitenden Hand. Mit Sturmesschnelligkeit eilt die Gegenwart einem trocknen

Mechanismus zu, wir können ihren Lauf nicht hemmen, sind aber nicht zu schelten, wenn wir für uns und die Unsrigen ein grünes Plätzchen abzäunen, und diese Insel so lange als möglich gegen den Sturz der vorbeirauschenden industriellen Wogen befestigen⁵¹.

- 28 Hier – und ganz im Gegensatz zu seiner kategorischen Verdammung der industriellen Moderne – erweist sich Immermann als luzide und nuanciert zugleich. Denn diese Forderung nach einem Ausstieg aus der Geschichte wird einer Romanfigur zugesprochen, die sich des aporetischen Charakters einer solchen Perspektive bewusst ist. Die modernen Fabriken „sollen“ verschwinden, das ist jedoch nichts anderes als ein frommer Wunsch angesichts der Machtlosigkeit gegenüber der geschichtlichen Dynamik – ein frommer Wunsch jedoch, den namhafte deutsche Politiker teilten:

Unsere deutschen Staaten entwickelten sich aus der Grundherrschaft; daher ist eine Grundbedingung ihres Bestandes die Bewahrung der Natur eines ackerbauenden Staates. Das Grundeigentum ist die materielle Grundlage der höchsten Einrichtungen und Äußerungen unseres Staatslebens, die Grundlage der Selbstständigkeit der Herrschergewalt, die Grundlage der höchsten Institutionen, der Kirche und der Schule, der Maßstab der Teilnahme am Genuss der politischen Rechte⁵².

- 29 Diesen fatalen Schritt vom Gedankenspiel zur politischen Forderung, von der Kritik an der modernen Industrie zur Fixierung der „deutschen Identität“ im *Ancien Régime* ist Karl Immermann nicht gegangen.

BIBLIOGRAPHIE

BAADER Franz von, „Über das dermalige Missverhältnis der Vermögenslosen oder Proletaires [sic] zu den Vermögen besitzenden Klassen“ [1835], in Ernst SCHRAEPLER (Hg.), *Quellen zur Geschichte der sozialen Frage in Deutschland I. 1800–1870*, Göttingen, Musterschmidt, 1955, S. 60–66.

BENJAMIN Walter, *Das Passagen-Werk*, Hg. Rolf TIEDEMANN, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1983.

BEURMANN Eduard, *Brüssel und Paris*, Leipzig, Fischer, 1837.

BOLLENBECK Georg, *Eine Geschichte der Kulturkritik. Von J.J. Rousseau bis G. Anders*, München, Beck, 2007.

BULLIVANT Keith und RIDLEY Hugh, *Industrie und deutsche Literatur 1830-1914*, München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1976.

BUSS Franz Josef, „Auszug aus der Rede über das soziale Problem in der Badischen Zweiten Kammer“ [1837], in Ernst SCHRAEPLER (Hg.), *Quellen zur Geschichte der sozialen Frage in Deutschland I. 1800-1870*, Göttingen, Musterschmidt, 1955, S. 66-70.

DROZ Jacques, *Histoire générale du socialisme 1. Des origines à 1875*, Paris, Presses universitaires de France, 1997.

EDLER Erich, *Die Anfänge des sozialen Romans und der sozialen Novelle in Deutschland*, Frankfurt am Main, Klostermann, 1977.

FINK Wolfgang, *Le peuple, la populace et le prolétariat. L'émergence du personnage de l'ouvrier dans le roman allemand, 1780-1848*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2002.

FINK Wolfgang, „Le Prince et les prolétaires. Continuités et ruptures dans le roman social allemand“, in Thomas BREMER, Wolfgang FINK, Françoise KNOPPER und Thomas NICKLAS (Hg.), *La question sociale du « Vormärz » 1830-1848*, Éditions et presses universitaires de Reims, 2018, S. 139-164.

GARNIER Guillaume, *État, Économie, Territoire en Allemagne. L'espace dans le caméralisme et l'économie politique 1740-1820*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005.

HAHN Hans-Werner, *Die industrielle Revolution in Deutschland*, München, Oldenbourg, Enzyklopädie deutscher Geschichte, Bd. 49, 2011.

HALTER Martin, *Sklaven der Arbeit, Ritter vom Geist. Arbeit und Arbeiter im deutschen Sozialroman zwischen 1840 und 1880*, Frankfurt am Main, Lang, 1983.

IMMERMANN Karl Leberecht, *Die Epigonen*, München, Saur, 1836.

IMMERMANN Karl Leberecht, *Die Epigonen. Familienmemoiren in neun Büchern 1823-1835*, Hg. Peter Hasubek, München, Winkler 1981.

KOOPMANN Helmut, *Das junge Deutschland*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1993.

KUCZYNSKI Jürgen, *Die Geschichte der Lage der Arbeiter in Deutschland von 1789 bis zur Gegenwart. Band 8. Hardenbergs Umfrage über die Lage der Kinder in den Fabriken und andere Dokumente aus der Frühgeschichte der Lage der Arbeiter: Dokumente und Studien A zu Band 1*, Berlin, Akademie-Verlag, 1960.

MEYER Alfred Gotthold, *Eisenbauten. Ihre Geschichte und Ästhetik*, Esslingen, Neff, 1907.

MOHL Robert, „Über die Nachteile, welche sowohl den Arbeitern selbst, als dem Wohlstande und der Sicherheit der gesamten bürgerlichen Gesellschaft von dem fabrikmässigen Betrieben der Industrie zugehen“ [1835], in Ernst SCHRAEPLER (Hg.),

Quellen zur Geschichte der sozialen Frage in Deutschland I. 1800–1870, Göttingen, Musterschmidt, 1955, S. 84–87.

NIPPERDEY Thomas, *Deutsche Geschichte 1800–1866. Bürgerwelt und starker Staat*, München, Beck, 1983.

STIERLE Karlheinz, „Imaginäre Räume, Eisenarchitektur in der Literatur des 19. Jahrhunderts“, in Helmut PFEIFFER, Hans Robert JAUß und Françoise GAILLARD (Hg.): *Art social und art industriel. Funktionen der Kunst im Zeitalter des Industrialismus*, München, Fink, 1987, S. 281–308.

WEHLER Hans-Ulrich, *Deutsche Gesellschaftsgeschichte. Zweiter Band. Von der Reformära bis zur industriellen und politischen „Deutschen Doppelrevolution“: 1815–1845/49*, München, Beck, 1989.

NOTES

1 Hans-Werner Hahn, *Die industrielle Revolution in Deutschland*, München, Oldenbourg, Enzyklopädie deutscher Geschichte, Bd. 49, 2011.

2 Ausgelöst hatten diesen Runderlass Beobachtungen eines Schulrats in der rheinischen Textilindustrie unmittelbar nach den „Befreiungskriegen“. Hans-Ulrich *Deutsche Gesellschaftsgeschichte. Zweiter Band. Von der Reformära bis zur industriellen und politischen „Deutschen Doppelrevolution“: 1815–1845/49*, München, Beck, S. 255.

3 Runderlaß des Staatskanzlers v. Hardenberg an die Oberpräsidenten, [5. September 1817], in *Die Geschichte der Lage der Arbeiter in Deutschland von 1789 bis zur Gegenwart. Band 8. Hardenbergs Umfrage über die Lage der Kinder in den Fabriken und andere Dokumente aus der Frühgeschichte der Lage der Arbeiter: Dokumente und Studien A zu Band 1*, Berlin, Akademie-Verlag, 1960, S. 23.

4 „Indem nun hierdurch die Anzahl der Arbeiter schnell wächst, geht andererseits die Erfindung von Maschinen und Erleichterungen des Verfahrens immer weiter, wodurch mit gleicher Anzahl von Menschen immer mehr und mehr geleistet werden kann [...]“. *Ibid.*, S. 23–24.

5 Hardenberg notiert, der moderne Fabrikarbeiter sei so „abhängig von gewissen Verhältnissen und Umgebungen, daß er einen großen Teil seiner moralischen Freiheit verliert, lieber in das tiefste Elend versinkt und endlich in der äußersten Not zu Verbrechen seine Zuflucht nimmt, als eine Lage ändert, die ihm durch Erziehung von der frühesten Kindheit an zur anderen Natur geworden ist.“ *Ibid.*, S. 24.

6 *Ibid.*, S. 25.

7 Vgl. die Berichte und Gutachten in Kuczynski, *Die Geschichte der Lage der Arbeiter*, op. cit., S. 27-108. Zu betonen ist weiterhin, dass manche Stellungnahmen erst 1820 eintrafen, so dass sich diese indirekte Debatte immerhin über drei Jahre hinzog.

8 Karl Leberecht Immermann, *Die Epigonen*, München, Saur, 1836.

9 Karl Leberecht Immermann, *Die Epigonen. Familienmemoiren in neun Büchern 1823-1835*, Hg. Peter Hasubek, München, Winkler 1981.

10 Franz von Baader, „Über das dermalige Missverhältnis der Vermögenslosen oder Proletaires [sic] zu den Vermögen besitzenden Klassen“ [1835], in Ernst SCHRAEPLER (Hg.), *Quellen zur Geschichte der sozialen Frage in Deutschland I. 1800-1870*, Göttingen, Musterschmidt, 1955, S. 65.

11 Robert Mohl, „Über die Nachteile, welche sowohl den Arbeitern selbst, als dem Wohlstande und der Sicherheit der gesamten bürgerlichen Gesellschaft von dem fabrikmässigen Betriebe der Industrie zugehen“ [1835], in Ernst SCHRAEPLER (Hg.), *Quellen zur Geschichte der sozialen Frage in Deutschland I. 1800-1870*, Göttingen, Musterschmidt, 1955, S. 84.

12 *Ibid.*, S. 87.

13 „Ist die Klage über zunehmende Verarmung und Nahrungslosigkeit in Deutschland gegründet [sic]? Ursache und Anhilfe des Übels.“ Eine Preisfrage der Königlichen Akademie gemeinnütziger Wissenschaften zu Erfurt im Jahre 1835, zitiert nach Kuczynski, *Die Geschichte der Lage der Arbeiter*, op. cit., S. 114.

14 Abhandlung Nr. II, 126.

15 Abhandlung Nr. V, 131.

16 Abhandlung Nr. X, 139.

17 Abhandlung Nr. VI, 137.

18 Allein die Abhandlung Nr. XIV erfasst, allerdings eher intuitiv als begrifflich – analytisch, die moderne Fabrik als einen Ort der Sozialdisziplinierung. Abhandlung Nr. XIV, 147. Immermann wird, wie wir sehen werden, diesen Aspekt mit aller Schärfe deutlich machen.

19 Zum Verhältnis von Kameralismus und Liberalismus vgl. Guillaume Garnier (2005) : *État, Économie, Territoire en Allemagne. L'espace dans le caméralisme et l'économie politique 1740-1820*, Paris, éd. de l'ÉHESS. Zur

Präsens des kameralistischen Wissens in der Romanliteratur des Vormärz vgl. Wolfgang Fink „Le Prince et les prolétaires. Continuités et ruptures dans le roman social allemand“, in Thomas BREMER, Wolfgang FINK, Françoise KNOPPER und Thomas NICKLAS (Hg.), *La question sociale du « Vormärz » 1830-1848*, Éditions et presses universitaires de Reims, 2018, S. 139-164.

20 Abhandlung Nr. II, 127

21 Abhandlung Nr. IV, 129

22 Diese Fabriken würden eine modernisierte Form der Manufakturen darstellen. Der Autor denkt also an eine „Lösung“, die sich immer noch in der kameralistischen Tradition befindet. Zu betonen ist weiterhin, dass sich die Idee einer staatlichen Organisation der wirtschaftlichen Produktion schon vor Louis Blanc und dessen *ateliers sociaux* in frühsozialistischer Perspektive 1834 bei Theodor Schuster findet. Vgl. Jacques Droz, *Histoire générale du socialisme 1. Des origines à 1875*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, S. 420

23 Vgl. Fink, „Le Prince et les prolétaires“, *op. cit.*

24 Inwiefern hier Mechanismen des von Immermann am Beispiel der Figur des Wilhelmi kritisierten Historismus am Werk sind, sei dahingestellt.

25 Vgl. Helmut Koopmann, *Das junge Deutschland*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1993, S. 127. Die völlige Indifferenz der Romanautoren des Jungen Deutschland in sozialen Fragen verbietet es aber auch, eine Kontinuität zwischen diesen Werken und den sozialen Romanen der vierziger Jahre herzustellen, wie Koopmann es an gleicher Stelle tut. Vgl. Wolfgang Fink, *Le peuple, la populace et le prolétariat. L'émergence du personnage de l'ouvrier dans le roman allemand, 1780-1848*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2002.

26 Karl Leberecht Immermann, *Die Epigonen*, München, Saur, S. 399.

27 Karl Leberecht Immermann, *Die Epigonen*, *op. cit.*, S. 405.

28 So Martin Halter, *Sklaven der Arbeit, Ritter vom Geist. Arbeit und Arbeiter im deutschen Sozialroman zwischen 1840 und 1880*, Frankfurt am Main, Lang, 1983, S. 189; Erich Edler, *Die Anfänge des sozialen Romans und der sozialen Novelle in Deutschland*, Frankfurt am Main, Klostermann, 1977, S. 208.

29 Karl Leberecht Immermann, *Die Epigonen*, *op. cit.*, S. 411.

30 „Dieser war ein erklärter Liebhaber alles Alten und Veralteten, er besaß die ältesten Sachen und Pergamente. In einer solchen Zusammenkunft holte er eine Urkunde herbei, woraus sich das schönste Licht über die großen Bauverbrüderungen des Mittelalters verbreitete. Alles war darin bestimmt: wie der Gesell dienen sollte, wie jeder verpflichtet sei, sein Zeichen zu führen, wie Hader, Schimpf und Unzucht in der Hütte zu meiden seien [...] und was dergleichen Vorschriften mehr waren, welche alle auf die strengste, sittlichste Geschlossenheit des Handwerks Bezug hatten.“ (Karl Leberecht Immermann, *Die Epigonen*, op. cit., S. 138). Die nostalgisch idealisierende Perspektive der Romanfigur wird besonders deutlich, wenn man sie mit Mohls Forderung nach einem Interessensausgleich vergleicht: „Die Herstellung eines freundlicheren Verhältnisses zwischen Fabrikherrn und Arbeitern ist nur unter der doppelten Voraussetzung möglich, einmal, daß alle Mißhandlung und Unterdrückung der letzteren unbedingt aufhört; zweitens, daß denselben die feste Überzeugung gegeben wird, es sei ihr wahres Interesse mit dem des Herrn ein und dasselbe.“ Mohl, „Über die Nachteile“, op. cit., S. 65.

31 Ganz abgesehen von der Tatsache, auf die Immermann mehrmals anspielt, nämlich dass sich spätestens seit der Einführung der Manufakturen, also gegen 1670, die Handwerker aus dem Rhythmus der Natur gelöst und sich demjenigen, den die wirtschaftliche Effizienz erfordert, unterworfen haben. Vgl. Walter Benjamin, *Das Passagen-Werk*, Hg. Rolf Tiedemann, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1983, S. 966.

32 In den *Epigonen* wird jeder Versuch, die Vergangenheit wiederzubeleben, ins Lächerliche gezogen. Dies wird an der burlesken theatralischen Mittelalterfeier exemplarisch deutlich: „Sogleich verlangten die Trunkenen etwas Lustiges aufgespielt, worauf die Musikanten, welche nichts Besseres hatten, die Marseillaise zum Besten gaben. Niemand fand an dieser Wahl Anstoß, denn es war eine völlige Vergessenheit der Zeiten eingetreten, die ganze gerüstete Schar hüpfte, waltzte, oder marschierte nach diesen neusten aufrührerischen Tönen munter im Saale umher, daß die Fenster klirrten.“ (Karl Leberecht Immermann, *Die Epigonen*, op. cit., S. 225).

33 Karl Leberecht Immermann, *Die Epigonen*, op. cit., S. 399.

34 Karl Leberecht Immermann, *Die Epigonen*, op. cit., S. 413.

35 *Ibid.*

36 *Ibid.*

- 37 *Ibid.*, S. 412.
- 38 *Ibid.*
- 39 *Ibid.*, S. 405.
- 40 *Ibid.*, S. 413.
- 41 *Ibid.*, S. 577.
- 42 Eduard Beurmann *Brüssel und Paris*, Leipzig, Fischer, 1837, S. III.
- 43 Walter Benjamin, „Paris, Hauptstadt des XIX. Jahrhunderts“, in Walter Benjamin, *Das Passagenwerk*, op. cit., S. 46.
- 44 Karl Leberecht Immermann, *Die Epigonen*, op. cit., S. 412.
- 45 Thomas Nipperdey *Deutsche Geschichte 1800–1866. Bürgerwelt und starker Staat*, München, Beck, 1983, S. 33–68.
- 46 Karl Leberecht Immermann, *Die Epigonen*, op. cit., S. 594.
- 47 Walter Benjamin, *Das Passagenwerk*, op. cit., S. 220. Musterbeispiel für die literarische Kritik am Eisen ist natürlich Mörikes 1846 veröffentlichtes Gedicht *An eine Lampe*, das durchgehend durch die Opposition zwischen Eisen und Bronze strukturiert ist. Vgl. Karlheinz Stierle, „Imaginäre Räume, Eisenarchitektur in der Literatur des 19. Jahrhunderts“, in Helmut Pfeiffer, Hans Robert Jauß und Françoise Gaillard (Hg.): *Art social und art industriel. Funktionen der Kunst im Zeitalter des Industrialismus*, München, Fink, 1987, S. 281.
- 48 Alfred Gotthold Meyer *Eisenbauten. Ihre Geschichte und Ästhetik*, Esslingen, Neff, 1907, S. 9, zitiert nach Walter Benjamin, *Das Passagenwerk*, op. cit., S. 219.
- 49 Karl Leberecht Immermann, *Die Epigonen*, op. cit., S. 594.
- 50 Georg Bollenbeck, *Eine Geschichte der Kulturkritik. Von J.J. Rousseau bis G. Anders*, München, Beck, 2007. Gerade diese europäische Dimension der Kulturkritik verbietet es auch, von einem bei Immermann deutlich werdenden angeblich spezifisch deutschen Widerstand gegen jede Form der Modernisierung zu sprechen. Keith Bullivant und Hugh Ridley, *Industrie und deutsche Literatur 1830–1914*, München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1976, S. 48.
- 51 Karl Leberecht Immermann, *Die Epigonen*, op. cit., S. 637.
- 52 Franz Josef Buß, „Auszug aus der Rede über das soziale Problem in der Badischen Zweiten Kammer“ [1837], in Ernst SCHRAEPLER (Hg.), *Quellen zur*

Geschichte der sozialen Frage in Deutschland I. 1800–1870, Göttingen, Musterschmidt, 1955, S. 67–68.

RÉSUMÉS

Deutsch

Karl Immermanns 1836 veröffentlichter Roman *Die Epigonen* greift in die Debatten um die entstehende „soziale Frage“ ein und betont die Entstehung einer neuen Klasse von Menschen, deren Integrierbarkeit in die Gesellschaft nicht gesichert ist, wodurch die „soziale Frage“ eine dezidiert politische Dimension erhält. Immermanns soziale Sensibilität wird jedoch durch die Tendenz des Autors zu kulturkritischen Wertungen verwässert. Sie lassen die Industrialisierung zu einer existentiellen Bedrohung für die Menschheit werden, so dass nur ein Ausstieg aus der Geschichte als Rettungsmöglichkeit übrigbleibt, was der Autor allerdings als eine Aporie deutlich macht.

Français

Les Épigones, le roman publié par Karl Immermann en 1836, intervient dans les débats autour de la « question sociale » en gestation et souligne l'émergence d'une nouvelle classe d'hommes qui ne sont pas forcément intégrables dans la société ce qui confère à la « question sociale » une dimension éminemment politique. Or, la sensibilité sociale de l'auteur est relativisée par sa tendance à s'adonner à une critique de la culture qui considère l'industrialisation comme une menace existentielle pour l'humanité si bien que seul un arrêt de l'histoire peut sauver le genre humain. Or, Immermann souligne le caractère aporétique de cette idée et se distingue ainsi de nombre d'hommes politiques de son époque.

English

Karl Immermann's novel *The Epigones*, published in 1836 intervenes in the debates about the emerging “social question” and emphasizes the emergence of a new class of people whose ability to integrate into society is not guaranteed, which gives the “social question” a decidedly political dimension. However, the author's social sensitivity is relativized by the author's tendency to repeat culturally critical assessments which make industrialization an existential threat to humanity, so that the only way to save it is to exit history. However, Immermann emphasizes the aporetic character of this idea and thus differs from many contemporary politicians.

INDEX

Mots-clés

industrialisation, question sociale, roman allemand, roman social, critique de la culture

Keywords

industrialisation, social question, German novel, social novel, cultural criticism

Schlagwortindex

Industrialisierung, soziale Frage, deutscher Roman, sozialer Roman, Kulturkrik

AUTEUR

Wolfgang Fink

Université Lumière Lyon 2, LCE (Lettres et civilisations étrangères), F-69007
Lyon, France

Vom Heimatschutz zur Vernichtungspolitik: Umwelt- und Naturschutz in nationalsozialistischer Lesart

De la protection du patrimoine à la politique d'extermination : la protection de l'environnement et de la nature selon la lecture nationale-socialiste
From homeland protection to extermination policy: environmental and nature conservation in a National Socialist interpretation

Marcel Boldorf

DOI : 10.35562/textures.1127

Droits d'auteur
CC BY 4.0

PLAN

Einleitung
Heimat und Natur in Löns Roman *Der Wehrwolf*
Naturschutzrecht unter dem Nationalsozialismus
Schorfheide als Naturschutzgebiet
Naturdenkmäler
Naturschutz und Kriegswirtschaft
Naturschutz in der Expansions- und Vernichtungspolitik
Fazit

TEXTE

Einleitung

- 1 Umweltschutz und Naturschutz sind bis heute positiv konnotierte Begriffe, die im Laufe des 20. Jahrhunderts immer neue Konjunkturen erlebten. Unter dem Eindruck fortschreitender Industrialisierung und Urbanisierung lässt sich um 1900 eine „umwelthistorische Sattelzeit“¹ feststellen, in der Umweltthemen an öffentlicher Bedeutung gewannen. Auch in dem hier behandelten Zeitabschnitt des Nationalsozialismus herrschte eine positive Bewertung der Begriffe vor, wobei „Naturschutz“ zeitgenössisch der dominierende Begriff war.

- 2 1935 wurde das Reichsnaturschutzgesetz (RNG) erlassen, „das mit weitreichenden Bestimmungen nahezu alle Wünsche der zeitgenössischen Naturschützer erfüllte².“ Die Naturzerstörung wurde gebrandmarkt, und der Schutz galt der belebten Natur, vor allem der Tier- und Pflanzenwelt, aber auch einer flächendeckenden Gestaltung, indem die „Landschaftspflege“ einbezogen wurde. Das Gesetz sah sogar eine Beteiligung des Naturschutzes an landschaftsverändernden Planungen, etwa dem Autobahnbau, vor. Dieser Aufsatz möchte den Niederschlag des RNG im Nationalsozialismus erforschen, darüber hinaus seine Verwurzelung in der deutschen Ideengeschichte – auch in literarischer Hinsicht – aufzeigen. Wie schlug sich die gesellschaftliche Haltung zum Naturschutz in der politischen Praxis des NS-Regimes nieder?
- 3 Landschaftspfleger und -architekten, die im Nationalsozialismus auch als Landschaftsanwälte bezeichnet wurden, waren zwar nicht immer Parteimitglieder, sympathisierten aber meist offen mit der nationalsozialistischen Bewegung. Manche von ihnen wie Walther Schoenichen, Hans Klose, Heinrich Wiepking-Jürgensmann oder Alwin Seifert leisteten wesentliche Beiträge zur ideologischen Erweiterung des Nationalsozialismus auf Themen des Natur- und Landschaftsschutzes. Deshalb erfolgt neben der ideengeschichtlichen Annäherung im Folgenden auch eine historisch-empirische, die die Implementierung der natur- und umweltrechtlichen Vorschriften und Vorstellungen in der politischen Praxis untersucht. Es ist bekannt, dass unter dem Nationalsozialismus die gesamte deutsche Volkswirtschaft auf die Kriegsführung umgestellt wurde: Wie passten sich Naturschutz und Landschaftsgestaltung darin ein?
- 4 Das Thema „Naturschutz und Nationalsozialismus“ wurde in der Fachliteratur schon von verschiedenen Werten angenähert, vor allem mit einem allgemeinhistorischen Zugriff³, aber auch unter einem rechtshistorischen⁴ und einem wirtschaftshistorischen Blickwinkel⁵. Die hier folgenden Überlegungen bieten eine Synthese dieser Ansätze und ergänzen sie um eine literaturwissenschaftliche Betrachtung, die Hinweise auf die mentalitätsgeschichtliche Disposition der deutschen Bevölkerung in dem hier behandelten Zeitabschnitt der 1930er und 1940er Jahre gibt.

Heimat und Natur in Löns Roman *Der Wehrwolf*⁶

- 5 Der ideologisch begründete Heimatbegriff hatte in Deutschland eine lange Tradition. Über die Jahrhunderte kam dies in dem Mythos „Deutscher Wald“ zum Ausdruck, der mit Fug und Recht in die Sammlung deutscher Gedächtnisorte, als *lieu de mémoire*, hätte aufgenommen werden können⁷. Es handelte sich dabei um kulturelle Bezugspunkte, Orte, Praktiken und Ausdrucksformen, die aus einer Vergangenheit hervorgingen, die für eine Nation konstitutiv war.
- 6 Im 19. Jahrhundert entdeckten die Romantiker den Wald für sich: Er wurde zur Seelenlandschaft ihrer Empfindsamkeit, die in Verbindung mit der deutschen Nation stand. Bis heute herrscht die Vorstellung vor, dass kaum eine Nation „eine derart intensive Beziehung zum Wald wie die Deutschen“ habe, wie 2012 ein Radiobeitrag der Deutschen Welle hervorhob⁸. Ein ideologisch verbrämter Wald- und Naturbegriff wurde auch im Nationalsozialismus aufgenommen, wie etwa der Propagandafilm *Ewiger Wald* von 1936 zeigte.⁹ Darin wurde „des ewigen Waldes neue Gemeinschaft“ als deutsche Eigenart stilisiert; im Wald liege der Ursprung des deutschen Volksempfindens. Die 1930er Jahre waren von dieser Perzeption von Natur und Wald geprägt. Ein erfolgreicher Roman, der Natur und Wald als Verwurzelungspunkte für die deutsche Geschichte postulierte, war Hermann Löns' „Der Wehrwolf“, der 1910 publiziert wurde. Schon bis 1923 wurde er in einer Auflage von 460.000 Exemplaren gedruckt und avancierte bis 1939 zu einem der meistgelesenen Romane Deutschlands¹⁰.
- 7 Einige Elemente dieses Romans bildeten den geistesgeschichtlichen Hintergrund für die vorherrschende Mentalität der 1930er Jahre, die von einer übersteigerten Heimatliebe in eine aggressive Kriegsstimmung umschlug. Löns verlegt den Kampf seines blonden Helden Harm Wulf in die Zeit des Dreißigjährigen Krieges. Er durchlebt verschiedene Situationen, in denen er seinen eigenen Rechtsbegriff mit Gewalt durchsetzt, wobei er die „lästigen Fesseln der religiösen und kulturellen Gebote“ abschüttelt. Die Feinde sollen nicht nur vertrieben, sondern gleich getötet werden. Das Buch verkündet „reine Gewalt zu strahlendem Heldentum“¹¹. Der Beginn der

Handlung wird in die Lüneburger Heide verlegt, für deren Deklarierung als Naturschutzgebiet sich Löns seit 1911 einsetzte. Die Heide wurde als Wiege der Germanen bezeichnet, die sich aus dem Norden kommend dort niederließen¹². Wulf ist der Held, eingebettet in die Natur, die es zu schützen gilt: Die Heide war anfangs wüst und leer, bis sie von den Menschen nordischer Abstammung besiedelt wurde: Da ihnen die Kulturtechniken des Ackerbaus und der Nutztierhaltung bekannt waren, machten sie aus der Heide eine naturbelassene Kulturlandschaft, mit der sie eng verbunden waren¹³. Die Vorstellung der Eroberung eines Gebietes wohnt diesem Schöpfungsmythos ebenfalls inne, ihre Umwandlung zu einem neuen Lebensraum – im Kampf gegen die minderwertigere Kultur, die sie bei der Landnahme angetroffen hatten. Gleichzeitig erfolgte eine Überhöhung der Natur, die in engem Einklang mit den Siedlern, die sich in der Heide niederließen, gedacht wurde. Und schließlich zog der leidenschaftliche Held in die Fremde aus, zum Kampf um seine deutsche Heimat.

- 8 Die Verlegung der Handlung ins Historische trug dazu bei, ein germanisches Heldentum aufleben zu lassen¹⁴. Die Schaffung solcher Mythen brachte Löns den Ruf als „Heidedichter“ ein, denn das Landschaftsideal dieses „Heimatschriftstellers“ war die Heide. Ähnlich wie beim deutschen Wald wurde eine Verbindung zum deutschen Boden und zur deutschen „Wesensart“ geschaffen. Diesem Denken folgend wurde die deutsche Nation weit in die Geschichte zurückprojiziert. Als Anknüpfungspunkt diente oft der Sieg Hermann des Cheruskers in der Schlacht am Teutoburger Wald gegen die Römer.
- 9 Löns Roman sei „weiteren Kreisen unseres zivilisationsüberfütterten Zeitalters“ ein „Sang nach dem Herzen“, ein „Wehrgesang“ in dem von Feinden umstellten Deutschland¹⁵. Solcherlei Mythen waren unter der auf Deutsch lesenden Bevölkerung unter der Herrschaft des Nationalsozialismus sehr verbreitet. Sie prägten das Denken der Zeit, abgesehen davon, dass sich die hier skizzierte Heldengeschichte von Harm Wulf als Vorwegnahme des vom nationalsozialistischen Regime propagierten Überlebenskampf des deutschen Volkes lesen lässt.

Naturschutzrecht unter dem Nationalsozialismus

- 10 Wechselt man die Ebene und begeben uns auf das Feld der Gesetzgebung der 1930er Jahre. Um die Rechtslage zum Naturschutz zu vergegenwärtigen, ist zunächst einmal ein Blick auf die Gesetze nötig, die die Nationalsozialisten nach ihrem Machtantritt erließen. Die nationalsozialistische Naturschutzpolitik setzte beim Tierschutz an. Die erste gesetzliche Maßnahme war das Schlachtgesetz vom 4. April 1933. Sicherlich gehörte Schlachten sicherlich nicht im eigentlichen Sinne zum Tierschutz, doch wird die eigenartige Gedankenmischung dieser Zeit damit auf den Punkt gebracht. Das Gesetz zielte darauf, dem Nutzvieh und den Wildtieren unnötiges Leiden und Schmerzen zu ersparen¹⁶. Nebenbei richtete es sich auch gegen das Schächten, das heißt die Schlachtvorschriften gemäß den Regeln des jüdischen Glaubens. In der Folge wurde auf Druck der Tierschutzverbände ein erweitertes Tierschutzgesetz ausgearbeitet. Dessen Ziel war es, die Tiere nicht nur um ihrer selbst willen zu schützen, sondern ihr Schutz wurde als „Gradmesser für die Kulturstufe des Volkes“ angesehen¹⁷. Die damit angesprochene Beziehung zwischen Mensch und Tier sollte gestaltet werden: Das Tierschutzgesetz wollte der Rohheit und „Pflichtvergessenheit“ des Menschen gegenüber dem Tier Einheit gebieten¹⁸. Die Verrechtlichung enthielt ausführliche Verwaltungsvorschriften zur „Tierquälerei“, d. h. dem Schutz vor Schmerzen und Leiden, insbesondere unnötigem Quälen und roher Misshandlung. Die Schutzrechte wurde um die artgerechte Haltung, die Eindämmung der Geflügelmast, die Einschränkung der Pelztierhaltung in Farmen bis hin zum Kupierverbot bei Hunden und Pferden erweitert. Auch wurden Versuche an lebenden Tieren umfassend eingeschränkt. Die jagdbaren Tiere wurden Teil eines eigenen Gesetzeswerkes, des Reichsjagdgesetzes vom 3. Juli 1934¹⁹. Eine weitere, auf die Natur bezogene nationalsozialistische Gesetzesmaßnahme richtete sich auf den Erhalt des Waldes. Er sollte vor Zerstörung bewahrt werden, vor allem durch unkontrollierte Abholzungen. Allerdings bezogen sich die Vorschriften allein auf nichtstaatliche Wälder, d. h. die privatrechtliche Nutzung von Waldgebieten²⁰.

- 11 Schließlich wurde 1935 das umfassende RNG verabschiedet, das als Kernstück der nationalsozialistischen Bemühungen um den Naturschutz anzusehen ist. Die Reichseinheitlichkeit war das eigentlich Neue an seinen Definitionen und Bestimmungen, denn im Wesentlichen trug es nur landesrechtlich bestehende Regelungen sowie ältere Gesetze zusammen. Erstmals existierten aber nun reichsweit geltende Vorschriften, die sowohl Pflanzen als auch Tiere einbezogen und den Geltungskreis auf „nichtjagdbare“ Tiere erweiterten. Daneben standen Naturdenkmäler und ihre Umgebung, Naturschutzgebiete (sog. Urlandschaften) und Teile der Kulturlandschaft im Zentrum des Naturschutzes. Das Naturschutzgesetz war ein Rahmengesetz, wie das Tierschutzgesetz wurde es durch mehrere Verordnungen konkretisiert. Da der Reichstag als gesetzgebende Instanz durch das Ermächtigungsgesetz ausgeschaltet worden war, kam es als „Regierungsgesetz“ ohne parlamentarische Mitwirkung zustande. Die Initiative zum RNG und seine Durchsetzung werden Hermann Göring zugeschrieben, der den Naturschutz in seinen eigenen Machtbereich einverleibte. Nachdem er am 3. Juli 1934 an die Spitze des neugeschaffenen Reichsforstamtes gerückt war, bündelte er die verwaltungsinternen Debatten um das Reichsnaturschutzgesetz ab. Schließlich brachte er das Gesetz in einem Eilverfahren durch das Kabinett²¹.
- 12 Damit hatte der Naturschutz im Nationalsozialismus etwas historisch-akzidentelles, er war ein „Zufallsprodukt“. Den Naturschützern sei das Gesetz, der „größte Erfolg der NS-Zeit“, in den Schoß gefallen²². International seien die Gesetze „gefeiert“ worden, „da sie zu dieser Zeit als ‚modern‘ galten“²³. Angesichts dieser Umstände kommt dem historischen Kontext des Gesetzeswerkes umso größere Bedeutung zu, denn das RNG wurde in einer Zeit verabschiedet, als das Autarkie- und Rüstungsprogramm der Nationalsozialisten schon voll im Gang war. Nachdem Hitler schon wenige Tage nach der Machtübernahme ein Bekenntnis zur Aufrüstung abgegeben hatte, setzte eine Lenkung der verfügbaren Ressourcen in die kriegswichtigen Bereiche ein. Die enorme Erhöhung der Staatsverschuldung wurde nicht als Konjunkturstimulus oder als Instrument für eine Wohlstandsverbesserung eingesetzt, denn die Kriegsvorbereitung hatte bei allen Finanzierungsentscheidungen Priorität²⁴. Die Frage

ist, welche Spielräume für den Umweltschutz angesichts dieser Prioritätensetzung verblieben.

- 13 Auf diese Konfliktfelder wies bereits Hans Klose hin, der als Leiter des zentralen Referats für Naturschutz im Reichsforstamt das RNG federführend gestaltet hatte: Er brandmarkte die Naturzerstörung vor 1933 grundsätzlich, bemerkte aber zugleich, dass nach der Machtübernahme keine Änderung eingetreten sei. Dies betrachtete er wiederum als Notwendigkeit und bewertete es angesichts eines „großen Zieles“ als positiv. Als solches sah der Autor die „eiserne Notwendigkeit“ an, „in schnellstem Zeitmaße Arbeitsgelegenheiten zu schaffen“. Außerdem würden

Kulturwerke größten Ausmaßes [...] begonnen und durchgeführt: Fruchtlandgewinnung aus Heide, Moor und Gewässer, Aufforstung ungenutzter Kahlflächen, Siedlung, Schaffung neuer Verkehrswege unter planmäßigem Einsatz der Arbeitslosen und des Arbeitsdienstes²⁵.

- 14 Zwar habe das NS-Regime mit dem RNG eine feste Grundlage für den Naturschutz geschaffen, doch war das nun verbriefte „Recht der Natur“ ein Bestandteil des „totalen Staates“²⁶.

Schorfheide als Naturschutzgebiet

- 15 Hermann Göring, die treibende Kraft hinter dem RNG, akkumulierte viele Funktionen innerhalb des NS-Staates. Als er zum Reichsforst- und Reichsjägermeister ernannt wurde, bekleidete er bereits die Ämter des preußischen Ministerpräsidenten und des Reichsluftfahrtministers. 1936 stieg er dann zum Leiter der neu errichteten Vierjahresplanbehörde auf, die ihn zum Lenker der Kriegswirtschaft werden ließ. Diese Führungsfunktion ließ im Grunde gar keine Parteinahme für den Naturschutz zu. Dennoch spielt er die Rolle als Naturschützer weiter. Diese Ambivalenz ist umso verständlicher, als er auf diese Art seine Pläne für einen Naturpark und ein staatliches Jagdrevier in der Schorfheide nördlich von Berlin vorantreiben konnte – nicht zuletzt für seinen eigenen Gebrauch²⁷. Bereits in das RNG war der § 18 über

Reichsnaturschutzgebiete aufgenommen worden, der auf die Schorfheide wie zugeschnitten war. Görings Begeisterung mündete in dem Projekt, ein im Grenzbereich der Landkreise Niederbarnim, Angermünde und Templin gelegenes 550 Quadratkilometer (qkm) großes Gebiet unter Naturschutz zu stellen²⁸. Damit war das Gebiet um ein Drittel größer als das alte königliche Jagdrevier im Jahr 1919 (rund 400 qkm), aber deutlich kleiner als das 1990 entstandene Biosphärenreservat Schorfheide-Chorin (1.291 qkm).

- 16 Görings Förderung der Schorfheide und ihre Ausweisung als Naturschutzgebiet entsprangen seiner persönlichen Begeisterung für diesen Landstrich²⁹. Seine Vorstellungen orientierten sich an den existierenden Nationalparks in der Vereinigten Staaten von Amerika. Unweit von Berlin gelegen, handelte es sich bei der Schorfheide um ein seit dem Mittelalter beliebtes Jagdgebiet. Zu diesem Zweck wurde es seit Jahrhunderten von den preußischen Monarchen gepflegt und genutzt. Autoren wie Theodor Fontane hatten sie als einzigartiges Stück Erde gelobt, das seit langer Zeit bei königlichen Jagden mit Stolz vorgeführt worden war. Zur Bewahrung dieser Funktion hatte Kaiser Wilhelm II. ein Jagdverbot für Großwild erlassen, das bis 1945 in Kraft blieb. Auch die Reichspräsidenten Friedrich Ebert und Paul von Hindenburg setzten die Tradition der königlichen Jagden fort. Der Ruf dieses traditionsreichen Jagdgebietes erregte auch Görings Interesse. Seit den späten 1920er Jahren bemühte er sich um die Teilnahme an Jagdausflügen in der Gegend. Als er 1930 preußischer Ministerpräsident wurde, ließ er die reglementierenden Jagdschutzbestimmungen für die Schorfheide erneuern und sicherte sich zugleich ein eigenes Jagdrevier.
- 17 Außerdem ließ Göring in der Schorfheide ein repräsentatives Landgut bauen, das er nach seiner verstorbenen Ehefrau Carinhall benannte. Die sterblichen Überreste Carins wurden in ein Mausoleum überführt, das unweit der Landresidenz im Juli 1934 eingeweiht wurde. Einer Schätzung zufolge kostete der Bau von Carinshall rund 7,5 Millionen Reichsmark³⁰. Im Stile der historischen Persönlichkeiten frönte Göring in der Schorfheide seiner Jagdleidenschaft und empfing dort hochrangige, auch ausländische Gäste. Über die gesamte Dauer der nationalsozialistischen Herrschaft hinweg nutzte er die private Landresidenz auf diese Weise.

- 18 Als Maßnahme des Artenschutzes wurde der europäische Bison, der Wisent, wieder in der Schorfheide angesiedelt. Mit Hilfe des Berliner Zoologischen Gartens wuchs die Population bis 1940 auf etwa 70 Exemplare an. Andere Versuche, die weniger erfolgreich verliefen, betrafen die Ansiedlung von Wildpferden und Elchen. Ein 1936 eröffnetes Wildgehege mit rund 200 Tieren lockte in den ersten anderthalb Jahren seiner Existenz mehr als 100.000 Besucher an³¹. Aufgrund der Größe des Gebiets geriet die Popularität der Schorfheide nie mit den Feierlichkeiten und Staatsakten in Carinhall in Konflikt. Göring ließ verlauten, er wolle die Attraktivität des Gebietes für die Allgemeinheit durch eine spezielle Stiftung Schorfheide fördern. Durch ein Gesetz vom 25. Januar 1936 wurde sie ins Leben gerufen; sie sollte „das Gefühl der Verbundenheit mit der Natur, insbesondere bei der städtischen Bevölkerung, wecken und vertiefen“; gleichzeitig sollte die Stiftung „ein Schutzgebiet“ für bedrohte Pflanzen und Tiere schaffen³².
- 19 Die Stiftung wurde vom preußischen Staat finanziert und war für ein Gebiet zuständig, das ungefähr der Ausdehnung des Naturschutzgebietes entsprach. Doch sie diente noch einem anderen Zweck, denn aus ihrem Haushalt für das Jahr 1936 ging hervor, dass 225.000 Reichsmark für Jagdausgaben ausgegeben wurden. Göring ließ sich das teure Vergnügen seiner Jagden aus Stiftungsgeldern finanzieren. Auch Rechnungen für Carinhall übernahm die Stiftung für den Naturschutz³³. Somit diente sie als Tarnorganisation für den extravaganten Lebensstil des nationalsozialistischen Politikers. Göring verbrachte auch noch in der Kriegszeit immer wieder lange Zeitabschnitte in seinem luxuriösen Landgut. Außerdem brachte er dort große Teile seiner privaten Kunstsammlung unter, die er in ganz Europa rauben ließ. Als die Rote Armee immer mehr verrückte, ließ Göring seine geliebten Wisente erschießen. Das Gut Carinhall, das während des gesamten Krieges weder Bombenangriffe noch Artilleriebeschuss erlebte, ließ er verminen und schließlich am 28. April 1945 sprengen, als die sowjetischen Truppen nahten.

Naturdenkmäler

- 20 Eine traditionell prestigeträchtige Art für den Naturschutz einzutreten, war die Benennung von Naturdenkmälern, ein älterer

Begriff, den bereits Alexander von Humboldt geprägt hatte. Er stellte sie in eine Reihe mit Kultur- und Baudenkmälern und sah sie in romantischer Sichtweise als Ausdruck der Geschichte und des Charakters einer Landschaft an³⁴. Im Allgemeinen waren Naturdenkmäler idyllische oder wissenschaftlich wertvolle Orte, denen eine objektbezogene Denkmalpflege zukommen sollte. Für die Durchführung waren zunächst die Kultusbehörden zuständig. Die staatliche Sorge um ihre Schutzwürdigkeit begann nach der Jahrhundertwende, als ihr Schutz 1902 im hessischen Denkmalschutzgesetz verankert wurde. 1905 erfolgte mit der Einrichtung des bayrischen „Landesausschusses für Naturpflege“ eine erste Institutionalisierung des Naturschutzes. Eine weitreichende Wirkung hatte vor allem 1906 die Gründung einer „Staatlichen Stelle für Naturdenkmalpflege in Preußen“, die im Verbund mit Ausschüssen auf Provinzebene ein „weltweit einmaliges Naturschutznetzwerk“ aufbaute³⁵.

- 21 Unter dem Nationalsozialismus wurde der Begriff des Naturdenkmals 1935 im RNG (§§ 12-16) festgeschrieben. Das Gesetz nahm die Idee der „Einzelschöpfungen der Natur“ auf, deren Erhalt den „weltanschaulichen Bedürfnissen des Volkes“ entspreche. Beispielhaft aufgezählt wurden „erdgeschichtliche Aufschlüsse“, Wanderblöcke, Gletscherspuren, Quellen, Wasserläufe und Wasserfälle, Schluchten sowie alte oder sehr seltene Bäume. Die seit 1910 erscheinende Zeitschrift „Beiträge zur Naturdenkmalpflege“ wurde in der NS-Zeit von Walther Schoenichen herausgegeben, der von 1933 bis 1938 auch Leiter der Reichsstelle für den Naturschutz war. Er beklagte, dass „viele Naturdenkmale fremder Länder an Größe und Wucht allem überlegen [seien], was sich in unserem Heimatland an Offenbarungen der Naturgewalten befindet³⁶“. Ihm schwebten vor allem die „ungeheure Schlucht des Colorado-Flusses“ vor, die „gewaltigen Geiser des Yellowstone-Parkes“ und der 800 Meter hohe Yosemite-Fall, die er auf einer Amerikareise selbst gesehen hatte³⁷. Auch wenn es Deutschland gegenwärtig an solchen „titanenhaften Denkmalen“ fehle, seien dort vor Millionen Jahren die gleichen Naturkräfte am Werke gewesen. Nun müsse man die vergleichsweise bescheidenen Naturerscheinungen, inspiriert vom „Heimatbewusstsein“, wahrnehmen. Das weniger Spektakuläre deutscher Landschaften solle aus einer kulturellen Identifikation mit Heimat- und

Vaterlandsliebe den beeindruckenden Naturmonumenten anderer Länder zumindest gleichwertig erscheinen. Er schlägt eine entsprechende Uminterpretation der deutschen Naturdenkmale vor mit Fokus auf die deutsche „Urlandschaft“, die in der aktuellen Landschaft noch erkennbar sei und deren Charakteristikum ihre „deutschen Wesenszüge“ seien³⁸.

- 22 In der Forschung, so ein von Frank Uekötter formuliertes Desiderat, bliebe zu beleuchten, was ein bestimmtes Naturdenkmal in der NS-Zeit konkret für ein spezielles Naturschutzgebiet und eine Region bedeutete.³⁹ Ein Beispiel für die nationaldeutsche Verwurzelung war der „Sachsenhain bei Verden“, ein 1935 errichtetes Naturdenkmal für 4.500 durch Karl den Großen angeblich getötete Sachsen. Der Ort mit vermeintlich historischer Bedeutung wurde mit der Landschaftsformation in Verbindung gebracht. Den Stoff hatte der Heidedichter Hermann Löns in seiner Kurzerzählung „Die rote Beeke“ (1906) verarbeitet. Unter dem Nationalsozialismus wurde im Auftrage von Heinrich Himmler als „Ahnenerbe“ eine groß angelegte Kultstätte für Feierlichkeiten errichtet. Die Absicht war die Schaffung eines nationalen Mythos, der tatsächlich bis ins 21. Jahrhundert in rechtsextremen Publikationen fortlebte⁴⁰.
- 23 Bis 1940 wurden knapp 50.000 Naturdenkmäler ausgewiesen. Nach dem RNG war die Führung einer amtlichen Liste der Naturdenkmale, das Naturdenkmalbuch, die Aufgabe der unteren Naturschutzbehörde, d.h. der Naturschutzstellen auf Bezirks- und Kreisebene. Auf höherer Ebene führte der Reichsforstmeister als oberste Naturschutzbehörde die amtliche Liste der Naturschutzgebiete, das Reichsnaturschutzbuch⁴¹. Es war den Behörden unmöglich, sich mit gleicher Intensität allen Orten zuzuwenden, die zu Naturdenkmälern ausgerufen wurden. Dieses offenkundige Defizit lag daran, dass für den Nationalsozialismus „spektakuläre, öffentlichkeitswirksame Einzelaktionen“ kennzeichnend waren, und nicht etwa eine organisierte Bewegung für einen rationalen Umgang mit Natur- und Umweltressourcen.
- 24 Ein typisches Beispiel war der „Hohenstoffeln“ im Hegau westlich des Bodensees. Dieser Basaltkegelberg galt als „Ideallandschaft der Jugendbewegung“ und wurde um 1910 zum Symbol der frühen Naturschutzbewegung, als dort der Basaltabbau begonnen

werden sollte⁴². Als Reaktion formierte sich eine Bewegung gegen die Zerstörung des Berges, die stark auf romantische Ideale zurückgriff. 1913 entstand dort die erste deutsche Bürgerbewegung für Naturschutz. Im Nationalsozialismus setzte sich Heinrich Himmler für die Bewahrung des Berges ein, als der Basaltabbau erneut begonnen werden sollte. 1938 ordnete Göring persönlich die Einstellung des Steinbruchbetriebes an. Im Mai 1941 wurde der Berg als Naturschutzgebiet in das Reichsnaturschutzbuch eingetragen. Neben naturkonservatorischen Aspekten wurde seine Bedeutung für das Landschaftsbild besonders hervorgehoben.

- 25 Vergleichbare Erfolge in Sachen Naturschutz zu erzielen, war den vielzähligen Naturschutzstellen kaum möglich. Nur selten gelang es ihnen, die Zerstörung eines Naturdenkmals zu verhindern. Ihre per Gesetz vorgeschriebene Beteiligung an den Planungsentscheidungen blieb oftmals aus. Klose, der Referent aus dem Reichsforstamt, beklagte in einem Vortrag auf der Jahrestagung des Deutschen Forstvereins schon am 28. August 1935, dass viele Naturdenkmale bei der „Erzeugungsschlacht“ im Agrarsektor beseitigt und gefährdet wurden⁴³. Der Landbedarf der öffentlichen Hand für Siedlungen, Reichsautobahnen oder militärische Einrichtungen war enorm. Noch offenere Worte wählte Hans Schwenkel, der Württembergische Landesbeauftragte für Naturschutz, zum stattfindenden „Angriff auf die deutsche Natur und Landschaft“. Dieser werde

in größtem Maßstab durch den Arbeitsdienst, die Arbeitsbeschaffung, die Forderung der Ernährung aus eigener Scholle, den Straßen- und Wasserbau zur Förderung des Verkehrs, die Aufrüstung, die Landsiedlung, die Moorkultivierung, die Bach- und Flußverbesserung, die Auflockerung der Großstadt, die Erzeugung möglichst vieler Rohstoffe, z.B. von Wolle im Inland, eingeleitet⁴⁴.

- 26 Der Angriff ginge „weit über die Kultivierungsarbeiten Friedrichs des Großen hinaus“ und könne „höchstens mit den großen Rodungen des Mittelalters verglichen werden.“ Die entscheidende Instanz für diese Maßnahmen, die die Vierjahresbehörde durch das Autarkieprogramm in Gang setzte, war die Reichsstelle für Raumordnung, an deren

Entscheidungen die Naturschutzbehörden nicht zu rütteln vermochten.

Naturschutz und Kriegswirtschaft

- 27 Die kriegsvorbereitende Umgestaltung des deutschen Wirtschaftssystems mit dem Ziel einer Kriegswirtschaft setzte in einem frühen Stadium der nationalsozialistischen Herrschaft ein. Schon manche 1933/34 ergriffene Maßnahme deutete auf den beabsichtigten Krieg hin. Die Wirtschaftsordnung entwickelte sich bereits zu Friedenszeiten in Richtung einer Kriegswirtschaft. Die Ausrufung des Vierjahresplans bildete darin eine markante Zäsur, in deren Folge Gesichtspunkte des Naturschutzes immer mehr an Gewicht verloren. Gleichzeitig fanden im Reichsforstamt personelle Veränderungen statt. Generalforstmeister von Keudell, der stark auf den Naturschutz gepocht hatte, wurde entlassen, denn seine fortwirtschaftlichen Konzepte erschienen unvereinbar mit der NS-Autarkiepolitik. Der ihm nachfolgende Generalforstmeister Friedrich Alpers setzte den personellen Umbau fort, indem er Walter Schoenichen in den vorzeitigen Ruhestand versetzte und Hans Klose zu seinem Nachfolger bestimmte⁴⁵.
- 28 Ein Erlass des Reichsforstmeisters im Dezember 1937 erklärte, dass Zweck und Ziel der „waldbaulichen Entwicklung“ nicht der „naturgemäße Wald“, sondern der „Wirtschaftswald“ sei. Oberste Priorität genieße die „nationale Bedarfsdeckungswirtschaft“⁴⁶, womit nichts anderes als die Autarkie- und Kriegswirtschaft gemeint war. Da Holz bei vielen traditionellen Nutzungsweisen wie auch in der Ersatzstoffwirtschaft eine wichtige Ressource war, erhöhte sich der Nutzungsdruck auf den Wald sukzessive. Ab Mitte der 1930er Jahre wurde mehr Holz geschlagen als zu jedem beliebigen Zeitpunkt in der Weimarer Republik oder dem Kaiserreich. Die Einschlagquote wurde hochgesetzt und nahm erst im Krieg wieder ab, als die Holzressourcen der besetzten Länder ausgebeutet werden konnten⁴⁷.
- 29 Im Energiesektor wurde während des Nationalsozialismus kein Projekt durch den Naturschutz verhindert⁴⁸. Nach dem Anschluss

Österreichs 1938 setzte das NS-Regime insbesondere auf das Wasserkraftpotential der Alpen, um durch Großprojekte wie das Tauernwerk mit dem Kraftwerk Kaprun den wachsenden Strombedarf des Reichs zu decken. Dieser Ausbau war durch die Anlage von Stauseen und die Umleitung von Wasserläufen mit großflächigen Eingriffen in die Alpenlandschaft verbunden. Darüber hinaus war ein großräumiger Verbund der alpinen Wasserkraftwerke mit den rheinischen, mitteldeutschen und oberschlesischen Dampfkraftwerken geplant. Die Anbindung an das deutsche Verbundnetz, die bis 1945 weitgehend realisiert werden konnte, griff nicht nur durch die Errichtung von Hochspannungsmasten in das Landschaftsbild ein, sondern erforderte auch die Rodung bis zu 70 Meter breiter Schneisen durch die Wälder. Landschaftsanwalt Seifert wandte sich gegen die befürchtete Verwüstung der Berglandschaft, doch wie andere Naturschützer vermochte er nicht die angestrebte Verantwortlichkeit für die Planung zu erreichen. Verschiedene Gründe verhinderten den Abschluss großer Teile der Projekte, darunter die nicht zu überwindende organisatorische Zersplitterung im Energiesektor sowie Engpässe bei Arbeitskräften und Rohstoffen⁴⁹. Aufstieg und Fall der Projekte folgten einer ökonomischen Logik, der die Bedeutung des Naturschutzes untergeordnet war.

- 30 Einen kleinen Erfolg verzeichnete der Naturschutz in dem 1939 ausgewiesenen Naturschutzgebiet Wutach im Südschwarzwald. Da man nicht mit einer wirtschaftlichen Nutzung des abgelegenen, aber landschaftlich reizvollen Gebietes rechnete, galt die Ausweisung als Ausgleich für den Staudammbau am nahegelegenen Schluchsee. Indessen reifte bei der Schluchseewerk AG als Betreiber das Vorhaben heran, die Wutach ebenfalls aufzustauen, um das Wasser in den Schluchsee zu leiten. Als sich die Pläne 1942 konkretisierten, verlangte die Naturschutzstelle Baden, an dem Bauprojekt beteiligt zu werden. Als Reaktion auf öffentliche Proteste legte die Schluchseewerk AG einen überarbeiteten Plan vor, der mehr Wasser in der Wutach beließ, und das Reichsforstamt stimmte dem Vorhaben im März 1943 zu. Für das Unternehmen bedeutete dies ein Jahr Zeitverlust unter Hinnahme von Zugeständnissen. Die Naturschützer protestierten weiter und wandten sich an SS-Führer Himmler. Dieser griff zwar nicht ein, aber dennoch wurde das Wutachprojekt 1944

kriegsbedingt eingestellt. In diesem Fall bewirkten die Naturschützer eine Verzögerung, die auf Dauer für die Einstellung des Wasserkraftprojektes sorgte⁵⁰.

- 31 Die Reichsautobahnen galten als das große Prestigeprojekt, das sich die Nationalsozialisten auf die Fahne schrieben, obwohl die Konzeptionierung in die Weimarer Zeit zurückreichte. Die Naturschutzbehörden beanspruchten mit ihren „Landschaftspflegern“ und „Landschaftsanwälden“ eine Beteiligung an den Planungen⁵¹. Prominente Naturschützer wie „Reichslandschaftsanwalt“ Alwin Seifert brachten ästhetische und ökologische Argumente vor; er äußerte zum Beispiel seine Präferenz für Kurvenverläufe statt einer gradlinigen Streckenführung wie bei der Eisenbahn. Er wollte den „Mutterboden bewahren“, die Straßenränder widerstandsfähig bepflanzen und konzipierte eine Böschungsbepflanzung auf der Basis pflanzensoziologischer Kartierungen⁵². Dieses Verständnis von Naturschutz und Landschaftsgestaltung zielte auf eine „harmonische, ansprechende Einbettung der Autobahnen in die Landschaft“⁵³. Wurden die Reichsautobahnen als „Gesamtkunstwerke“ angelegt?
- 32 Für die zielstrebige Durchführung des Autobahnbaus war 1933 mit Fritz Todt ein „Generalinspektor für den deutschen Straßenbau“ eingesetzt worden. Er entzog die Bautätigkeit dem Expertendiskurs, um eine Beschleunigung zu erreichen. Die Kosten schnellten bald in die Höhe und betrugen schließlich das Doppelte der projektierten 400.000 bis 500.000 RM pro Autobahnkilometer⁵⁴. Daher wurde in Zweifelsfragen stets die kostengünstigere Lösung bevorzugt; nur bei gleich hohen oder niedrigeren Kosten wurde die landschaftlich ansprechendere Variante gewählt⁵⁵. Die staatlichen Naturschutzbehörden wurden nicht systematisch in die Planungsentwürfe einbezogen, denn ihre Vorstellungen flossen nur ergänzend in die Streckenführung ein. Auf der anderen Seite waren die „Landschaftsanwälden“ kriegswichtig aktiv, denn sie setzten ihre beim Autobahnbau gewonnenen Fähigkeiten beim Bau des Westwalls sowie zur Tarnung kriegswichtiger Anlagen ein⁵⁶.
- 33 Unter dem Primat der Kriegsvorbereitung waren die Spielräume für den Naturschutz gering. Er blieb den Rüstungsanforderungen und Kriegsvorbereitungen systematisch untergeordnet und konnte nur

akzidentelle Erfolge verbuchen. Einzelprojekte, die auf Druck von Naturschützern durchgesetzt wurden, konnten im NS-Staat durchaus so prominente Unterstützer wie Göring oder Himmler finden. Indessen wirkten die Protagonisten des Naturschutzes im Dritten Reich keineswegs als Bremse, sondern vielmehr als Vollstrecker der Ziele des Regimes, wie ihre Einbindung in die Expansionspolitik belegt.

Naturschutz in der Expansions- und Vernichtungspolitik

- 34 Inspiriert von Heidedichtern wie Hermann Löns und beseelt von nationalsozialistischer Begeisterung brachten sich die Landschaftspfleger und Naturschützer in die Weiterentwicklung der nationalsozialistischen Ideologie ein. Hermann Wiepking-Jürgensmann legte 1942 eine sog. Landschaftsfibel vor, die sich mit Raumordnung und Landschaftsgestaltung auseinandersetzte. Zum Charakter von Landschaften schrieb er:

Es gibt gesunde und kranke Landschaften. Immer ist die Landschaft eine Gestalt, ein Ausdruck und eine Kennzeichnung des in ihr lebenden Volkes. Sie kann das edle Antlitz seines Geistes und seiner Seele ebenso wie auch die Fratze des Ungeistes, menschlicher und seelischer Verkommenheit sein. In allen Fällen ist sie das untrügliche Erkennungszeichen dessen, was ein Volk denkt und fühlt, schafft und handelt. Sie zeigt uns in unerbittlicher Strenge, ob ein Volk aufbauend und Teil der göttlichen Schöpfungskraft ist, oder ob das Volk den zerstörenden Kräften zugerechnet werden muß. So unterscheiden sich auch die Landschaften der deutschen in all ihren Wesensarten von denen der Polen und Russen wie die Völker selbst⁵⁷.

- 35 Wiepking-Jürgensmann schrieb der Landschaft verschiedene Attribute zu: medizinische (gesund/krank), spirituelle (Geist/Ungeist) und moralische (edles Antlitz/seelische Verkommenheit). Sie wurde in einem engen Verbund gedacht mit ihren Einwohnern, die als Volk definiert werden; somit sei die Landschaft ein „Erkennungszeichen“ für das Denken und Fühlen eines „Volkes“. Beide Aspekte wurden mit der NS-Rassenlehre in

Verbindung gebracht: Es existiere eine „Wesensart“ edler Völker auf der einen und verkommener Völker auf der anderen Seite. Die Verbindung zwischen einer expansiven Raumpolitik und einer aggressiven Rassenpolitik sowie der hohe Stellenwert der „deutschen Kulturlandschaft“ stehen unmissverständlich im Mittelpunkt des Zitats.

36 Das Wirken des führenden Vertreters der deutschen Landschaftspflege blieb nicht theoretischer Art, sondern erfuhr auch eine praktische Umsetzung. Zunächst wurde Wiepking-Jürgensmann, der eine Professur für Garten- und Landschaftsgestaltung an der Berliner Universität innehatte, auf Befehl Himmlers im November 1940 zum Sonderbeauftragten für landschaftsgestalterische Fragen im „Reichskommissariat zur Festigung deutschen Volkstums“ (RKF) ernannt⁵⁸. Unter ihn herum entstand eine Arbeitsgruppe, die ab 1942/43 für die „Landschaftspflege in den neuen Siedlungsgebieten“ zuständig war⁵⁹. Ihre Hauptaufgabe war die Mitwirkung am sog. Generalplan Ost, den der Berliner Agrarexperte Konrad Meyer als Leiter des Planungsamtes beim RKF federführend entwickelte. Im Juni 1942 lag ein 84-seitiges Papier vor, das Hitlers Ziel der Germanisierung des eroberten Bodens konkretisierte – de facto stellte es eine praktische Grundlage für die Deportation bzw. Ermordung von Millionen von Menschen aus den besetzten Gebieten Osteuropas zur Verfügung⁶⁰. Im Rahmen dieser wissenschaftlichen Zuarbeit für die Siedlungs-, Neuordnungs- und Vernichtungspläne wirkten die Garten- und Landschaftsarchitekten an der „Neugestaltung des Ostens“ mit. Für die beteiligten Naturschützer und Landschaftsplaner bot die Arbeit in den eroberten Gebieten die Chance, Gebiete ohne Rücksicht auf Besitzverhältnisse und konkurrierende ökonomische Nutzungen für den Naturschutz zu sichern⁶¹. Die beteiligten Personen blieben dabei allerdings nicht nur Schreibtischtäter, denn ihre Ausarbeitungen wurden von den militärisch Exekutierenden, den SS- und Wehrmachtverbänden, benutzt, um die Gebiete nach „Eindeutschungsfähigkeit“ zu klassifizieren.

37 Ein markantes Beispiel für die Beteiligung an der Landschaftsgestaltung in Osteuropa waren die Konzepte zur Ausweisung von Naturschutzgebieten. Im Reichsgau Wartheland wurde ein vier- bis fünfhundert Quadratkilometer großer

Nationalpark im Warthe-Netze-Zwischenstromland projiziert, was als „Allmachtphantasien“ oder „Naturschutzimperialismus“ charakterisiert wurde, weil das Schicksal der dort lebenden Menschen unberücksichtigt blieb⁶². Die Beamten des Reichsnaturschutzamtes katalogisierten die Einzelparzellen, um sie als Naturschutzgebiete auszuweisen. Referenten wie Kurt Hueck bezeichneten einige dieser Flächen als einzigartig „deutsch“ und schützenswert aufgrund der Anwesenheit deutscher Einwohner in der Region⁶³. Auf diese Weise ließen sich die Vertreibungsverbrechen legitimieren.

- 38 Eine weitere Gruppe, die sich an kriegsrelevanten Aktionen beteiligte, waren die Landschaftsanwälte um Alwin Seifert, die beim Generalinspektor für das Straßenwesen Fritz Todt angesiedelt worden waren. Bereits in Zusammenhang mit dem Autobahnbau vermochten sie ihren Aktionsradius stetig zu erweitern. Im Zuge der Inkorporation der besetzten Länder verlagerten sie ihre ursprünglich auf das Deutsche Reich begrenzte Tätigkeit auf Gebiete, die als neu zu erschließende Territorien angesehen wurden. Fritz Todt ernannte den Landschaftsanwalt Wilhelm Hirsch (Wiesbaden) zu seinem Berater für Tarnungszwecke. Er begleitete den Bau von Befestigungsanlagen, Straßen und Brücken sowie die Verlagerung von Industrien in strukturschwache Regionen. Kriegswichtige Anlagen entstanden typischerweise mitten im Wald, um sie vor der feindlichen Luftaufklärung zu tarnen⁶⁴.
- 39 In den Konzentrationslagern beteiligten sich die Landschaftsanwälte an den biologisch-dynamischen Landbauexperimenten der SS, zum Beispiel beim Aufbau eines Heilkräutergartens im Konzentrationslager Dachau, in dem ab 1941 täglich rund tausend Häftlinge beschäftigt waren: „Nach der biologisch-dynamischen Wirtschaftsweise wurden Gewürze und Heilkräuter angebaut, die im Rahmen einer ‚Deutschen Heilkunde‘ importierte Waren ersetzen sollten“⁶⁵. Die SS plante, das Konzentrationslager Auschwitz als landwirtschaftliche Versuchsstation und „Musterstadt“ für Osteuropa anzubauen. Für Landschaftsanwalt Bauch aus Dresden, der die Landschaftsanwälte als „Stoßtrupp“ für die Erschließung der Ostgebiete ansah, ist eine direkte Mitarbeit in Auschwitz belegt⁶⁶.

- 40 Diese Beispiele zeigen, wie intensiv sich Naturschützer und Landschaftsanwälte an der nationalsozialistischen Expansions- und Vernichtungspolitik beteiligten. Sie wurden dabei nicht etwa wider ihren Willen eingespannt, sondern waren überzeugte Gesinnungstäter, die ihre Fähigkeiten voller ideologischer Überzeugung in die übernommenen Aufgaben einbrachten. Die Protagonisten des staatsbürokratischen Naturschutzes der NS-Zeit waren nicht grün, sondern braun.

Fazit

- 41 Es lassen sich mehrere Motive ausmachen, warum das NS-Regime in Sachen Naturschutz aktiv wurde. Zum einen ließ sich der Naturschutz als willkommene Propaganda aufbauen: Er war in der Bevölkerung populär, sodass das Reichsnaturschutzgesetz eine entsprechende Wirkung entfaltete. Diesem gewünschten Effekt standen kaum Kosten gegenüber⁶⁷. Naturschützende Vorhaben entsprachen den zur Schau getragenen Neigungen führender Nationalsozialisten, wenn auch nicht ohne eigene Vorteilnahme, wie im Fall von Görings Engagement für die Schorfheide gezeigt. Die geförderten Projekte sollten stets herausragend sein, so dass sie in die Propaganda passten. Ihre Einzigartigkeit entsprach auch den Vorstellungen Hitlers, der kein kanonisches Bekenntnis für einen breiten Natur- und Umweltschutz abgab, sondern die Natur in einem sozialdarwinistischen Sinn als immerwährenden Kampf begriff⁶⁸. Dabei sollte sich das Herausragende, so auch das Naturdenkmal, durchsetzen.
- 42 Der Naturschutz durfte insbesondere nicht den Kriegsvorbereitungen entgegenstehen. Jede Wirtschaft ist an die Ressourcenausstattung des Landes gebunden; das galt für den Nationalsozialismus mit seiner Abkopplung vom Weltmarkt und seinem Autarkiestreben umso mehr. Als für die Kriegsvorbereitung zunehmend Stein- und Braunkohle gefördert, der Holzeinschlag erhöht oder Ödland urbar gemacht wurden, verringerten sich die verbleibenden Spielräume für die Ökologie. Auf der anderen Seite ist als Randnotiz zu vermerken, dass vom Autarkiestreben Impulse für die Förderung erneuerbarer Energien wie Holzgas, Wasser- und Windkraft ausgingen. Dennoch erfolgte nur selten ein schonender

Umgang mit den verfügbaren Ressourcen, weil der Kriegsprimat dominierte. Diese Gemengelage erklärt, warum einerseits ein durchaus wegweisendes Naturschutzgesetz erlassen wurde, während andererseits eine ressourcen- und emissionsintensive Autarkie- und Rüstungswirtschaft betrieben wurde. Mit den so genannten höheren Zielen, die das Regime durch seine Kriegsführung anstrebte, befanden sich die führenden Naturschützer durchweg in Übereinstimmung: Ihre Mitwirkung am Generalplan Ost zeigte, wie sich ihre naturschützenden Ideale in eine rassistische und biologistische Exklusions- und Expansionspolitik einbringen ließen.

- 43 Die von den Naturschützern in diesem Kontext entwickelten Vorstellungen waren schließlich mit zeitgenössischen Mentalitäten, verkörpert durch populäre literarische Werke, in Verbindung zu bringen. Wie gesehen, projizierte Hermann Löns' Roman „Der Wehrwolf“ den Naturschutzgedanken in die Vorstellung einer naturbelassenen Kulturlandschaft. Gleichzeitig folgte er der völkischen Leitidee der Gebietseroberung. Der Kampf um den neuen Lebensraum richtete sich gegen eine als minderwertig deklarierte Kultur, die bei der Landnahme angetroffen wurde. Angesichts einer solchen Mythenbildung musste den Naturschützern in Himmlers „Reichskommissariat zur Festigung deutschen Volkstums“ ihre Planungsarbeit wie ein kohärentes Wirken vorkommen.

BIBLIOGRAPHIE

Archiv

„Tierschutzgesetz“, *Reichsgesetzblatt I*, 24. November 1933, S. 987–989.

„Gesetz gegen Waldverwüstung“, *Reichsgesetzblatt I*, 18. Januar 1934, S. 37.

KLOSE Hans und VOLLBACH Adolf, *Das Reichsnaturschutzgesetz vom 26. Juni 1935*, Berlin, Neumann, 1936.

MITZSCHKE Gustav, *Das Reichsnaturschutzgesetz vom 26. Juni 1935*, Berlin, Parey, 1936.

SCHOENICHEN Walther, *Zauber der Wildnis in deutscher Heimat. Urkunden vom Wirken der Naturgewalten im Bilde der deutschen Landschaft*, Neudamm, Neumann, 1935.

SCHWENKEL Hans, „Naturschutz und Landschaftspflege in der dörflichen Flur“, in Hans KLOSE (Hg.), *Der Schutz der Landschaft nach dem Reichsnaturschutzgesetz*, Neudamm, Neumann, 1937, S. 21-39.

WIEPKING-JÜRGENSMANN Heinrich Friedrich, *Die Landschaftsfibel*, Berlin, Landbuchhandlung, 1942.

Filme

SPRINGER Hanns und SONJEVSKI-JAMROWSKI Rolf von, *Ewiger Wald*, Berlin, Lex-Film, 1936.

Literatur

LÖNS Hermann, *Der Wehrwolf. Eine Bauernchronik*, Jena, Diederichs, 1910.

Presse

„Mythis Deutscher Wald“, *Deutsche Welle*, 30. Dezember 2012, verfügbar auf: <https://www.dw.com/de/mythos-deutscher-wald/video-16487825> [abgerufen im Februar 2025].

UEKÖTTER Frank, „Wie grün waren die Nazis?“, *Oekom*, 3. August 2022, verfügbar auf: <https://www.oekom.de/beitrag/wie-gru-n-waren-die-nazis-362> [abgerufen im Februar 2025].

Werke

AGTE Patrick (Hg.), *Der Sachsenhain bei Verden. 1935 errichtetes Naturdenkmal für 4.500 durch Karl den Großen getötete Sachsen. Ein Beitrag zur Kulturpolitik des Dritten Reiches*, Pluwig, Munin, 2001.

BANGHARD Karl, „„Germanische“ Erinnerungsorte. Geahnte Ahnen“, in Martin LANGEBACH und Michael STURM (Hg.), *Erinnerungsorte der extremen Rechten*, Wiesbaden, Springer, 2015, S. 61-77.

BOLDORF Marcel, „Wirtschaftsordnung und Wirtschaftslenkung“, in Marcel BOLDORF und Jonas SCHERNER (Hg.), *Handbuch Wirtschaft im Nationalsozialismus*, Berlin, De Gruyter, 2023, S. 15-42.

BRÜGGEMEIER Franz-Josef, CIOC Mark und ZELLER Thomas (Hg.), *How Green were the Nazis? Nature, Environment, and Nation in the Third Reich*, Athens, Ohio University Press, 2005.

BUGGELN Marc, „Großraumwirtschaft“, in Marcel BOLDORF und Jonas SCHERNER (Hg.), *Handbuch Wirtschaft im Nationalsozialismus*, Berlin, De Gruyter, 2023, S. 639-666.

CLOSMANN Charles, „Legalizing a Volksgemeinschaft. Nazi Germany's Reich Nature Protection Law of 1935", in Franz-Josef BRÜGGEMEIER, Mark CIOC und Thomas ZELLER (Hg.), *How Green were the Nazis? Nature, Environment, and Nation in the Third Reich*, Athens, Ohio University Press, 2005, S. 18-42.

DIRSCHERL Stefan, *Tier- und Naturschutz im Nationalsozialismus. Gesetzgebung, Ideologie und Praxis*, Göttingen, V&R Unipress, 2012, Beiträge zu Grundfragen des Rechts, Bd. 10.

DUPKE Thomas, *Mythos Löns. Heimat, Volk und Natur im Werk von Hermann Löns*, Wiesbaden, Deutscher Universitätsverlag, 1993.

FEHN Klaus, „Lebensgemeinschaft von Volk und Raum': Zur nationalsozialistischen Raum- und Landschaftsplanung in den eroberten Ostgebieten“ in Joachim RADKAU und Frank UEKÖTTER (Hg.), *Naturschutz und Nationalsozialismus*, Frankfurt am Main, New York, Campus, Geschichte des Natur- und Umweltschutzes, Bd. 1, 2003, S. 207-224.

FISCHER Ludwig, „Die ‚Urlandschaft‘ und ihr Schutz“, in Joachim RADKAU und Frank UEKÖTTER (Hg.), *Naturschutz und Nationalsozialismus*, Frankfurt am Main, New York, Campus, Geschichte des Natur- und Umweltschutzes, Bd. 1, 2003, S. 183-206.

FRANÇOIS Étienne und SCHULZE Hagen (Hg.), *Deutsche Erinnerungsorte: eine Auswahl*, Bonn, Bundeszentrale für politische Bildung, 2005.

GRÖNING Gert und WOLSCHKE Joachim, „Naturschutz und Ökologie im Nationalsozialismus“, *Die Alte Stadt*, Bd. 83, 1983, S. 1-17.

KLUETING Edeltraud, „Die gesetzlichen Regelungen der nationalsozialistischen Reichsregierung für den Tierschutz, den Naturschutz und den Umweltschutz“, in Joachim RADKAU und Frank UEKÖTTER (Hg.), *Naturschutz und Nationalsozialismus*, Frankfurt am Main, New York, Campus, Geschichte des Natur- und Umweltschutzes, Bd. 1, 2003, S. 77-106.

KOPPER Christopher, „Transport und Verkehr“, in Marcel BOLDORF und Jonas SCHERNER (Hg.), *Handbuch Wirtschaft im Nationalsozialismus*, Berlin, De Gruyter, 2023, S. 117-142.

KNOPF Volker und MARTENS Stefan, *Görings Reich. Selbstinszenierungen in Carinhall*, Berlin, Links, 2006.

KÜSTER Hansjörg, *Geschichte der Landschaft in Mitteleuropa. Von der Eiszeit bis zur Gegenwart*, München, Beck, 1999.

KÜSTER, Hansjörg, „Der Staat als Herr über die Natur und ihre Erforscher“, in Joachim RADKAU und Frank UEKÖTTER (Hg.), *Naturschutz und Nationalsozialismus*, Frankfurt am Main, New York, Campus, Geschichte des Natur- und Umweltschutzes, Bd. 1, 2003, S. 55-64.

MAIER Helmut, „Kippenlandschaft, ‚Wasserkrafttaumel‘ und Kahlschlag: Anspruch und Wirklichkeit nationalsozialistischer Naturschutz- und Energiepolitik“, in Günter

BAYERL(Hg.), *Umweltgeschichte – Methoden, Themen, Potentiale. Tagung des Hamburger Arbeitskreises für Umweltgeschichte*, Münster u.a., Waxmann, 1996, S. 247-266.

RADKAU Joachim, „Naturschutz und Nationalsozialismus. Wo ist das Problem?“, in Joachim RADKAU und Frank UEKÖTTER (Hg.), *Naturschutz und Nationalsozialismus*, Frankfurt am Main, New York, Campus, Geschichte des Natur- und Umweltschutzes, Bd. 1, 2003, S. 41-54.

RADKAU Joachim und UEKÖTTER Frank (Hg.), *Naturschutz und Nationalsozialismus*, Frankfurt am Main, New York, Campus, Geschichte des Natur- und Umweltschutzes, Bd. 1, 2003.

SPARENBERG Ole, „Umwelt und Wirtschaft“, in Marcel BOLDORF und Jonas SCHERNER (Hg.), *Handbuch Wirtschaft im Nationalsozialismus*, Berlin, Boston, De Gruyter, 2023, S. 419-444, DOI: <https://doi.org/10.1515/9783110796353-018> [eingeschränkter Zugang, abgerufen im Februar 2025].

UEKÖTTER Frank, „Einleitung“, in Joachim RADKAU und Frank UEKÖTTER (Hg.), *Naturschutz und Nationalsozialismus*, Frankfurt am Main, New York, Campus, Geschichte des Natur- und Umweltschutzes, Bd. 1, 2003, S. 13-29.

UEKÖTTER Frank, *The Green and the Brown. A History of Conservation in Nazi Germany*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

UEKÖTTER Frank, *Umweltgeschichte im 19. und 20. Jahrhundert*, München, Oldenbourg, Enzyklopädie deutscher Geschichte, Bd. 81, 2007.

WEIL Marianne (Hg.), *Wehrwolf und Biene Maja. Der deutsche Bücherschrank zwischen den Kriegen*, Berlin, Ästhetik und Kommunikation, 1986.

WETTENGEL Michael, „Staat und Naturschutz 1906–1945. Zur Geschichte der Staatlichen Stelle für Naturdenkmalpflege in Preußen und der Reichsstelle für Naturschutz“, *Historische Zeitschrift*, Bd. 257, 1993, S. 355-399.

ZELLER Thomas, „‚Ganz Deutschland sein Garten‘: Alwin Seifert und die Landschaft des Nationalsozialismus“ in Joachim RADKAU und Frank UEKÖTTER (Hg.), *Naturschutz und Nationalsozialismus*, Frankfurt am Main, New York, Campus, Geschichte des Natur- und Umweltschutzes, Bd. 1, 2003, S. 273-308.

NOTES

1 Frank Uekötter, *Umweltgeschichte im 19. und 20. Jahrhundert*, Enzyklopädie deutscher Geschichte, Bd. 81, München, Oldenbourg, 2007, S. 14ff.

2 *Ibid.*, S. 7.

- 3 Joachim Radkau und Frank Uekötter (Hg.) *Naturschutz und Nationalsozialismus*, , Geschichte des Natur- und Umweltschutzes, Bd. 1, 2003; Franz-Josef Brüggemeier, Mark Cioc und Thomas Zeller (Hg.), *How Green were the Nazis? Nature, Environment, and Nation in the Third Reich*, Athens, Ohio University Press, 2005; Frank Uekötter, *The Green and the Brown. A History of Conservation in Nazi Germany*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.
- 4 Stefan Dirscherl, *Tier- und Naturschutz im Nationalsozialismus. Gesetzgebung, Ideologie und Praxis*, Göttingen, V&R Unipress, 2012.
- 5 Ole Sparenberg, „Umwelt und Wirtschaft“, in Marcel Boldorf und Jonas Scherner (Hg.), *Handbuch Wirtschaft im Nationalsozialismus*, Berlin, Boston, De Gruyter, 2023, S. 419-444.
- 6 Hermann Löns, *Der Wehrwolf. Eine Bauernchronik*, Jena, Diederichs, 1910.
- 7 Étienne François und Hagen Schulze (Hg.), *Deutsche Erinnerungsorte: eine Auswahl*, Bonn, Bundeszentrale für politische Bildung, 2005.
- 8 „Mythos Deutscher Wald“, *Deutsche Welle*, 30. Dezember 2012, verfügbar auf: <https://www.dw.com/de/mythos-deutscher-wald/video-16487825>
- 9 Hanns Springer und Rolf von Sonjevski-Jamrowski, *Ewiger Wald*, Berlin, Lex-Film, 1936.
- 10 Marianne Weil (Hg.), *Wehrwolf und Biene Maja. Der deutsche Bücherschrank zwischen den Kriegen*, Berlin, Ästhetik und Kommunikation, 1986, S. 224.
- 11 Marianne Weil (Hg.), *Wehrwolf und Biene Maja*, op. cit., S. 224. Zu Dimensionen der Gewalt: Thomas Dupke, *Mythos Löns. Heimat, Volk und Natur im Werk von Hermann Löns*, Wiesbaden, Deutscher Universitäts Verlag, 1993 S. 143-146.
- 12 Zur Verbindung mit Löns vgl. Thomas Dupke, *Mythos Löns*, op. cit., S. 19ff., insbesondere zum „Phantom der Heide“.
- 13 Zum Naturbild: *ibid.*, S. 150-152.
- 14 *Ibid.*, S. 154-158.
- 15 Marianne Weil (Hg.), *Wehrwolf und Biene Maja*, op. cit., S. 224.
- 16 Stefan Dirscherl, *Tier- und Naturschutz im Nationalsozialismus*, op. cit., S. 60-62.

- 17 „Tierschutzgesetz“, *Reichsgesetzblatt I*, 24. November 1933, S. 987-989. Die Dokumente sind zugänglich auf der Internetseite der Österreichischen Nationalbibliothek: ALEX, Historische Rechts- und Gesetzestexte, <https://alex.onb.ac.at>
- 18 Stefan Dirscherl, *Tier- und Naturschutz im Nationalsozialismus*, op. cit., S. 49.
- 19 *Ibid.*, S. 48-55; 63-67.
- 20 „Gesetz gegen Waldverwüstung“, *Reichsgesetzblatt I*, 18. Januar 1934, S. 37.
- 21 Michael Wettengel, „Staat und Naturschutz 1906-1945. Zur Geschichte der Staatlichen Stelle für Naturdenkmalpflege in Preußen und der Reichsstelle für Naturschutz“, *Historische Zeitschrift*, Bd. 257, 1993, S. 384; vgl. auch Edeltraud Klueting, „Die gesetzlichen Regelungen der nationalsozialistischen Reichsregierung für den Tierschutz, den Naturschutz und den Umweltschutz“, in Joachim Radkau und Frank Uekötter (Hg.), *Naturschutz und Nationalsozialismus*, Geschichte des Natur- und Umweltschutzes, Bd. 1, 2003, S. 77-106.
- 22 Frank Uekötter, „Wie grün waren die Nazis?“, *Oekom*, 3. August 2022, verfügbar auf: <https://www.oekom.de/beitrag/wie-gru-n-waren-die-nazis-362>.
- 23 Stefan Dirscherl, *Tier- und Naturschutz im Nationalsozialismus*, op. cit., S. 11.
- 24 Marcel Boldorf, „Wirtschaftsordnung und Wirtschaftslenkung“, in Marcel Boldorf und Jonas Scherner (Hg.), *Handbuch Wirtschaft im Nationalsozialismus*, Berlin, De Gruyter, 2023, S. 23.
- 25 Hans Klose und Adolf Vollbach, *Das Reichsnaturschutzgesetz vom 26. Juni 1935*, Neudamm, Neumann, 1936, zit. nach: Hansjörg Küster, „Der Staat als Herr über die Natur und ihre Erforscher“, in Radkau/Uekötter (Hg.), op. cit., S. 57.
- 26 Küster, „Der Staat als Herr über die Natur und ihre Erforscher“, op. cit., S. 57.
- 27 Frank Uekötter, *Umweltgeschichte im 19. und 20. Jahrhundert*, op. cit., S. 27; Ole Sparenberg, „Umwelt und Wirtschaft“, op. cit., S. 435.
- 28 Volker Knopf und Stefan Martens, *Görings Reich. Selbstinszenierungen in Carinhall*, Berlin, Links, 2006, S. 34.

- 29 Frank Uekötter, *The Green and the Brown*, op. cit., S. 100.
- 30 *Ibid.*, S. 102.
- 31 *Ibid.*, S. 103-105.
- 32 Gustav Mitzschke, *Das Reichsnaturschutzgesetz vom 26. Juni 1935*, Berlin, Parey, 1936, S. 72.
- 33 Volker Knopf und Stefan Martens, *Görings Reich*, op. cit., S. 109.
- 34 Michael Wettengel, „Staat und Naturschutz 1906-1945“, op. cit., S. 357.
- 35 Frank Uekötter, *Umweltgeschichte im 19. und 20. Jahrhundert*, op. cit., S. 21.
- 36 Walther Schoenichen, *Zauber der Wildnis in deutscher Heimat. Urkunden vom Wirken der Naturgewalten im Bilde der deutschen Landschaft*, Neudamm, Neumann, 1935, zit. nach: Joachim Radkau, „Naturschutz und Nationalsozialismus. Wo ist das Problem?“, in Joachim Radkau und Frank Uekötter (Hg.), *Naturschutz und Nationalsozialismus*, Geschichte des Natur- und Umweltschutzes, Bd. 1, Frankfurt am Main, New York, Campus, 2003, S. 47.
- 37 Walther Schoenichen, *Zauber der Wildnis in deutscher Heimat*, op. cit., S53, zit. nach: Die ‚Urlandschaft‘ und ihr Schutz“, in Joachim Radkau und Frank Uekötter (Hg.), *Naturschutz und Nationalsozialismus*, Frankfurt am Main, New York, Campus, Geschichte des Natur- und Umweltschutzes, Bd. 1, 2003, S. 190.
- 38 *Ibid.*, 190f.
- 39 Frank Uekötter, „Einleitung“, in Joachim Radkau und Frank Uekötter (Hg.), *Naturschutz und Nationalsozialismus*, Geschichte des Natur- und Umweltschutzes, Bd. 1, 2003, S. 26.
- 40 Patrick Agte, *Der Sachsenhain bei Verden. 1935 errichtetes Naturdenkmal für 4.500 durch Karl den Großen getötete Sachsen. Ein Beitrag zur Kulturpolitik des Dritten Reiches*, Pluwig, Munin, 2001. Zur kritischen Einordnung vgl. Karl Banghard, 62-69.
- 41 Edeltraud Klueting, „Die gesetzlichen Regelungen“, op. cit., S. 97; Dirscherl, *Tier- und Naturschutz im Nationalsozialismus*, op. cit., S. 56f.
- 42 Michael Wettengel, „Staat und Naturschutz 1906-1945“, op. cit., S. 390.
- 43 Edeltraud Klueting, „Die gesetzlichen Regelungen“, op. cit., S. 98.

- 44 Hans Schwenkel, „Naturschutz und Landschaftspflege in der dörflichen Flur“, in Hans Klose u. a. (Hg.), *Der Schutz der Landschaft nach dem Reichsnaturschutzgesetz*, Berlin, Neumann, 1937, S. 23, zit. nach: Edeltraud Klueting, „Die gesetzlichen Regelungen“, *op. cit.*, S. 98f.
- 45 Michael Wettengel, „Staat und Naturschutz 1906-1945“, *op. cit.*, S. 386.
- 46 *Ibid.*
- 47 Ole Sparenberg, „Umwelt und Wirtschaft“, *op. cit.*, S. 432.
- 48 Helmut Maier, „Kippenlandschaft, ‚Wasserkrafttaumel‘ und Kahlschlag: Anspruch und Wirklichkeit nationalsozialistischer Naturschutz- und Energiepolitik“, in Günter Bayerl u.a. (Hg.), *Umweltgeschichte – Methoden, Themen, Potentiale. Tagung des Hamburger Arbeitskreises für Umweltgeschichte*, Münster u.a., Waxmann, 1996, S. 265.
- 49 Ole Sparenberg, „Umwelt und Wirtschaft“, *op. cit.*, S. 430f.
- 50 Uekötter 2006: Frank Uekötter, *The Green and the Brown*, *op. cit.*, S. 125-135; Ole Sparenberg, „Umwelt und Wirtschaft“, *op. cit.*, S. 437f.
- 51 Michael Wettengel, „Staat und Naturschutz 1906-1945“, *op. cit.*, S. 391f.
- 52 Frank Uekötter, „Einleitung“, *op. cit.*, S. 17.
- 53 Michael Wettengel, „Staat und Naturschutz 1906-1945“, *op. cit.*, S. 392.
- 54 Christopher Kopper, „Transport und Verkehr“, in Marcel Boldorf und Jonas Scherner (Hg.), *Handbuch Wirtschaft im Nationalsozialismus*, Berlin, De Gruyter Oldenbourg, 2023, S.120.
- 55 Michael Wettengel, „Staat und Naturschutz 1906-1945“, *op. cit.*, S. 392.
- 56 Frank Uekötter, „Einleitung“, *op. cit.*, S. 23.
- 57 Heinrich Friedrich Wiepking-Jürgensmann, *Die Landschaftsfibel*, Berlin, Landbuchhandlung, 1942, zit. nach: Klaus Fehn, „„Lebensgemeinschaft von Volk und Raum‘: Zur nationalsozialistischen Raum- und Landschaftsplanung in den eroberten Ostgebieten“, in Joachim Radkau und Frank Uekötter (Hg.), *Naturschutz und Nationalsozialismus*, Frankfurt am Main, New York, Campus, Geschichte des Natur- und Umweltschutzes, Bd. 1, 2003, S. 213.
- 58 Thomas Zeller, „„Ganz Deutschland sein Garten‘: Alwin Seifert und die Landschaft des Nationalsozialismus“ in Joachim Radkau und Frank Uekötter (Hg.), *Naturschutz und Nationalsozialismus*, Frankfurt am Main,

New York, Campus, Geschichte des Natur- und Umweltschutzes, Bd. 1, 2003, S. 298f.

59 Michael Wettengel, „Staat und Naturschutz 1906-1945“, *op. cit.*, S. 394.

60 Marc Buggeln, „Großraumwirtschaft“, in Marcel Boldorf und Jonas Scherner (Hg.), *Handbuch Wirtschaft im Nationalsozialismus*, Berlin, De Gruyter Oldenbourg, 2023, S. 662.

61 Gert Gröning und Joachim Wolschke, „Naturschutz und Ökologie im Nationalsozialismus“, *Die Alte Stadt*, Bd. 83, Nr 1, 1983, S. 13.

62 Michael Wettengel, „Staat und Naturschutz 1906-1945“, *op. cit.*, S. 395.

63 Charles Closmann, „Legalizing a Volksgemeinschaft. Nazi Germany's Reich Nature Protection Law of 1935“, in Franz-Josef Brüggemeier, Mark Cioc und Thomas Zeller (Hg.), *How Green were the Nazis? Nature, Environment, and Nation in the Third Reich*, Athens, Ohio University Press, 2005, S. 34.

64 Hansjörg Küster, *Geschichte der Landschaft in Mitteleuropa*, *op.cit.*, S. 342.

65 Thomas Zeller, „Ganz Deutschland sein Garten“, *op. cit.*, S. 302.

66 *Ibid.*, S. 303.

67 Ole Sparenberg, „Umwelt und Wirtschaft“, *op. cit.*, S. 435.

68 Joachim Radkau, „Naturschutz und Nationalsozialismus“, *op. cit.*, S. 43-46.

RÉSUMÉS

Deutsch

Im Nationalsozialismus ließ sich der Naturschutz als Propaganda aufbauen, weil er in der Bevölkerung populär war und den Vorstellungen der Exponenten des Regimes entsprach. Die geförderten Projekte sollten stets spektakulär sein, so dass sie in die Propaganda passten: Das Herausragende sollte sich als Naturdenkmal durchsetzen. Insbesondere durfte der Naturschutz nicht den Kriegsvorbereitungen wie der Autarkiewirtschaft entgegenstehen. Unter Dominanz des Kriegsprimats erfolgte nur selten ein schonender Umgang mit den verfügbaren Ressourcen. Die führenden Naturschützer befanden sich mit den Zielen des Regimes durchweg in Einklang: Beispielweise zeigte ihre Mitwirkung am Generalplan Ost, wie sich Naturschutzideale in die rassistische und biologistische Exklusions- und Vernichtungspolitik einfügen ließen.

Français

Sous le national-socialisme, la protection de la nature pouvait être utile pour la propagande, car elle était populaire au sein de la population et correspondait à l'idée des représentants du régime. Les projets soutenus devaient toujours être spectaculaires, de sorte qu'ils s'inscrivent dans la propagande : ce qui était exceptionnel devait s'imposer comme « monument naturel ». La protection de la nature ne devait notamment pas s'opposer aux préparatifs de guerre comme l'économie d'autarcie. Sous le primat de la guerre, il était rare que les ressources disponibles fussent conservées. Les principaux protecteurs de la nature étaient en accord avec les objectifs du régime : leur participation au Generalplan Ost (Plan général pour l'Est), par exemple, a montré comment les idéaux de protection de la nature pouvaient s'intégrer dans la politique raciste et biologiste d'exclusion et d'extermination.

English

In the Third Reich, nature conservation could be built up as propaganda because it was popular with the population and corresponded to the ideas of leading National Socialists. The supported projects should be spectacular so that they fitted in with the propaganda: The outstanding was supposed to assert itself as a natural monument. Nature conservation was not allowed to stand in the way of war preparations such as the autarchic measures. Under the prevailing primacy of war, the available resources were rarely used sparingly. The leading nature conservationists were consistently in harmony with the regime's goals: For example, their involvement in the so-called Master Plan for the East showed how nature conservation ideals could be incorporated into the racist and biologicistic policy of exclusion and extermination.

INDEX

Mots-clés

mouvement écologiste, protection de la nature, national-socialisme, guerre et expansion, littérature attachée à la patrie

Keywords

environmental movement, nature conservation, national socialism, war and expansion, literature about homeland

Schlagwortindex

Umweltbewegung, Naturschutz, Nationalsozialismus, Krieg und Expansion, Heimatverbundene Literatur

AUTEUR

Marcel Boldorf

Université Lumière Lyon 2, LCE (Lettres et civilisations étrangères), F-69007
Lyon, France

Modernité d'Apollinaire : devenir Arbre ?

Modernity of Apollinaire: Become a Tree?

Apollinaires Modernität: Baum werden?

Philippe Wahl

DOI : 10.35562/textures.1144

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

Introduction

Instabilité référentielle

Indécision énonciative : toi ou moi ?

Diffraction spatio-temporelle

Confusion des règnes

Faire dialoguer le monde

Cet autre, Cendrars

Ne pas oublier les légendes

Mythe et mystique

Arcanes de l'orphisme

L'orphisme, entre héritage et modernité

La poïesis comme « devenir-arbre »

Trouble esthétique

Conclusion

TEXTE

Introduction

- 1 Alors qu'on n'en finit pas d'interroger la notion de modernité, ses caractéristiques et ses bornes temporelles, faisons retour sur le tournant moderniste du premier xx^e siècle. Énergie, vitesse, TSF : l'essor des technologies et le renouveau de la pensée alimentent une foi collective dans le progrès de l'humanité. Cette vitalité s'exprime aussi dans les arts, où rivalisent les avant-gardes. Cinquante ans après l'avènement de la modernité baudelairienne, la poésie se renouvelle dans ses thèmes, ses codes et ses formes d'expression.

- 2 Hans Robert Jauss a fait d'Apollinaire un emblème de cette modernité¹, dont le poète illustre pourtant certains paradoxes. Sa conférence de 1917 sur « L'Esprit nouveau et les Poètes² » promeut moins la modernité que le *nouveau*³. Elle semble par ailleurs faire des concessions aux outrances avant-gardistes, au risque d'éclipser l'évolution de sa propre poétique. Bien qu'Apollinaire ait ouvert dès 1908 la voie d'un « lyrisme neuf », Jauss date de 1912 le seuil de sa modernité⁴. Il l'illustre par le saut esthétique entre le poème « Zone », introduit tardivement en ouverture d'*Alcools* (1913), et « Lundi rue Christine », « poème-conversation » intégré à la première section, « Ondes », de *Calligrammes* (1918).

- 3 Nous retiendrons ici le poème « Arbre » (en annexe), initialement paru dans *Le Gay Sçavoir* en mars 1913, entre « Les Fenêtres » (décembre 1912) et « Lundi rue Christine » (décembre 1913). Ces trois textes procèdent d'« une esthétique toute neuve⁵ » par leur discontinuité énonciative et sémantique, corrélée à une diffraction et une opacification de la représentation. Mais « Les Fenêtres » et « Lundi rue Christine » offrent une clé interprétative. Le premier s'inspire d'une série de toiles simultanistes de Robert Delaunay, illustrant selon Apollinaire l'avènement d'une « peinture pure⁶ » ; l'ancrage spatio-temporel du second suggère la captation du « lyrisme ambiant » d'un café parisien⁷.

- 4 *Arbre* résiste au contraire à la quête d'unité interprétative. Le discours intègre bribes de paroles et notations ponctuelles, se disperse en divers lieux et époques, entretenant la perplexité du lecteur par son titre énigmatique. Indice de son allure avant-gardiste : il est repris en 1916 – sans l'assentiment d'Apollinaire – dans l'unique numéro de la revue dada *Cabaret Voltaire*, face à un dessin cubiste de Picasso (p. 11)⁸. Le défi herméneutique qu'il impose a suscité l'émulation d'éminents romanistes rassemblés à Cologne en 1964 pour un colloque sur l'esthétique moderne⁹. Significativement, leurs lectures oscillent entre deux pôles : le souci d'identifier un principe organisateur d'essence subjective – flux de conscience ? paysage état d'âme ? souvenirs épars d'un voyageur ? – et l'acceptation de son hétérogénéité, de ses incohérences comme proclamation de modernité poétique¹⁰. Sa complexité conduit à ouvrir des « chemins d'enquête » : « Le problème organisateur de l'œuvre doit être conservé dans sa dimension énigmatique et mis en

regard non d'une "solution", mais des actes interprétatifs qui permettent de formuler une lecture sans effacer les parcours qui ont conduit jusqu'à elle¹¹. »

Instabilité référentielle

- 5 Le poème se présente comme une suite de laisses de vers libres, conforme à la manière moderne d'Apollinaire. Sa dernière partie se disperse en vers isolés ou couplés, avant une ultime laisse renouant *in extremis* avec le mètre (octosyllabe). Malgré de sensibles facteurs de cohésion, de répétition ou de configuration, les laisses affichent une hétérogénéité interne que renforce l'opacité de leur mode d'enchaînement. Le texte hésite ainsi entre fil discursif et pratique moderniste du montage. À travers la fragmentation de la représentation, quel est le monde mis en scène ? Quels sont les rapports possibles à ce monde ? Et d'abord : qui parle ? à qui ?

Indécision énonciative : toi ou moi ?

- 6 Une voie de dépassement du romantisme a été la mise en question du sujet lyrique : le *je* perd son statut plénier pour se montrer traversé d'altérité. *Arbre* fait vaciller la *deixis* au fondement de « la subjectivité dans le langage¹² ». Ouvert par une allocution (« Tu chantes avec les autres... »), le poème repose sur un dispositif dialogal *je/tu*, que complètent des énoncés impersonnels ou averbaux. Dans *Zone*, l'alternance *je/tu* procède d'un dédoublement du sujet lyrique, entre actualité et souvenirs. Ici, l'identité de l'allocutaire reste indécidable alors que sa présence, de plus en plus insistante, tend à évincer *je* dans la dernière partie. Par ailleurs, le pluriel *nous* n'englobe pas *je* et *tu*, mais un tandem *je* et *il* qui ouvre une piste interprétative sur laquelle nous reviendrons : « Tour à tour *nous* dormions le voyageur en bijouterie et *moi* » (v. 21)¹³.
- 7 Cette indécision est un effet du texte, qui semble conjurer un état de désarroi par l'invocation d'êtres chers. La critique a multiplié les hypothèses : *tu* est-il l'Arbre du titre ? le dedicataire du poème, Frédéric Boutet¹⁴ ? Marie Laurencin, l'amante perdue ? l'ami Blaise Cendrars ? *Tu* entretient une relation continue avec la voix ou le chant, qui en fait un *alter ego* lyrique. Les deux premières laisses

structurent ce thème vocal en chiasme, les occurrences de *tu* encadrant celles de *je* : « *Tuchantes* avec les autres tandis que les phonographes galopent » (v. 1) → « J'entends déjà le son aigre de cette voix à venir / Du camarade qui se promènera avec toi en Europe / Tout en restant en Amérique » (v. 8-10). Et la dernière laisse répond à la première en un effet de clôture textuelle : « L'univers se plaint par *tavoix* » (v. 42). L'élégie perçait dès les premiers vers, où l'ambiguïté de la locution *tandis que* place le lyrisme sous tension : concomitance d'un élan moderniste ou opposition entre tradition (« *chantes* ») et technique (« *phonographes* ») ?

Diffraction spatio-temporelle

- 8 L'indécision énonciative est corrélée à une puissante instabilité spatio-temporelle. Le poème s'ouvre sur une actualité aux contours flous, où le passé composé glisse de l'aspect accompli du présent vers sa valeur de temps passé, lequel contraste avec le futur (v. 9). Les laisses suivantes sont dominées par l'imparfait, sans que s'impose une temporalité cohérente. La fin du poème revient au présent, qui hésite entre valeur d'actualité et valeur gnomique.
- 9 Les tensions entre époques ont pour corollaire une dispersion spatiale qu'illustre l'écartèlement entre orient et occident : « *Ispahan* s'est fait un ciel de carreaux émaillés de bleu / Et je remonte avec vous une route aux environs de Lyon » (v. 5-6). La polarisation entre les deux toponymes manifeste un effort de configuration. Les fins de vers organisent ainsi la géographie, selon les points cardinaux : nord vs sud (« *Finlande* » ; « *La Corogne* ») ; est vs ouest (« une pauvre ville au fond de l'est » ; « Le vent vient du *couchant* ») ; ou selon les liaisons intercontinentales (« *Europe* » / « *Amérique* » ; *Europe* / *Asie* : « *transsibérien* ») – jusqu'à l'élargissement final à « l'univers » (v. 42).
- 10 Ces repères pourraient favoriser l'identification des interlocuteurs. Or pour le lecteur informé, la biographie renforce au contraire l'opacité. Un séjour du jeune Apollinaire à Lyon en 1899 justifie le vers 6. Mais la mention d'un courrier de son frère parti au Mexique en janvier 1913 figure au contraire le sujet lyrique en *tu* : « La plus grande tristesse / C'est quand *tu* reçus une carte postale de *La Corogne* » (v. 36-37). *Je* ou *tu* ? Apollinaire n'a pas emprunté le transsibérien (cf. v. 20-22), pas plus que sa présence n'est attestée à Leipzig

(cf. v. 23). Cette dispersion géographique paraît donc signifiante comme telle : elle met en perspective des « “régions” de l’esprit », que Philippe Renaud rapproche du « *mouvement – profondeur* cherché par Delaunay, avec son jeu de contrastes simultanés¹⁵ ».

Confusion des règnes

- 11 La pratique du contraste, la combinaison des contraires s’étendent à tout l’univers de discours et contribuent à sa configuration. Les laisses font défiler une galerie de silhouettes souvent plurielles ou indéfinies (« les aveugles », « femmes au marché », « un marchand de coco », « Un enfant ») – et l’indifférenciation tend à la confusion des genres : « une femme mince déguisée en homme » (v. 23). Les oppositions (adulte *vs* enfant ; type social *vs* individu singulier) sont compensées par quelques échos lexicaux, entre marchands (v. 7 et 31), entre voyageurs (v. 17 et 21). Scènes de rue ou brèches ouvertes dans la réalité ? Les aveugles par exemple sont-ils des musiciens des rues ou une réminiscence des aèdes antiques¹⁶ ? Ce personnel hétérogène se fond dans un univers étrange, où l’humain côtoie une animalité crue (« Un veau dépouillé ») ou énigmatique (« Engoulevant Blaireau / Et la Taupe-Ariane ») – possible miroir déformant d’un milieu interlope à travers l’imagerie argotique¹⁷.
- 12 Le non-vivant se limite à quelques emblèmes de la modernité technique : phonographes, ascenseur, revolver. L’univers ferroviaire, qui ressortit déjà à un imaginaire passé, est privé de tout dynamisme, saisi de l’intérieur : « *dans la salle d’attente des premières* » (v. 17), « *dans le transsibérien* » (v. 20), « *dans un tramway* » (v. 26). Rien donc qui justifie une interprétation fondée sur le chaos de la vie moderne¹⁸. Le poème manifeste plutôt sa difficulté à organiser une suite de scènes, à résoudre le conflit entre explications locales et interprétation globale, ce qui est à la fois sa faille et son attrait¹⁹.
- 13 Une issue est à chercher dans le pouvoir imageant de la confusion des règnes, qu’illustrent ces deux vers à travers un chiasme alliant froideur métallique et chaleur du vivant (exotique) : « Ce *beau nègre* en **acier** » (v. 35) ; « Le **métal** des *caroubiers* » (v. 39). Le dynamisme de la métaphore verbale initiale (« les phonographes *galopent* ») contraste avec la fixité de cette scène, dont la désolation se teinte de religiosité : « Un douanier se *tenait* là comme un *ange* / À la

porte d'un *misérable paradis* » (v. 15-16). La ruine de la transcendance conduit à chercher une autre forme de salut, dans la fabrique textuelle de la représentation. C'est ce que met en scène cette séquence anaphorique, dont l'hétérogénéité radicale se résout en mystérieuse épiphanie :

Entre les pierres
Entre les vêtements multicolores de la vitrine
Entre les charbons ardents du marchand de marrons
Entre deux vaisseaux norvégiens amarrés à Rouen
Il y a ton image

- 14 L'énoncé présentatif réactive l'opacité déictique de la deuxième personne : visage de l'être aimé ? vision mystique ? L'anaphore incertaine du vers suivant (« Elle pousse *entre* les bouleaux de la Finlande », v. 34) suggère une affinité de l'image avec l'isotopie végétale.

Faire dialoguer le monde

- 15 La diffraction de la représentation fait vaciller l'ontologie. Elle *désoriente* le lecteur, exigeant son implication active dans les parcours interprétatifs, au risque de l'égarement. La posture lyrique est ambivalente, entre dispersion et continuité, modernité et mémoire. Sa tonalité inquiète fait contraste avec la vitalité ou la fantaisie de poèmes contemporains. La progression à sauts et à gambades met à mal les chaînes temporelles et causales. Elle résiste toutefois à l'incohérence par l'intensité de certaines microscènes et un lyrisme sous-jacent que confirme la séquence finale, sous le signe de l'élégie.
- 16 L'ancrage le plus sûr est énonciatif. Aussi incertain soit-il, le dialogue impose son dispositif et, à travers lui, une forme d'altérité floue : je et tu se prêtent à un jeu de masques. Il suggère aussi un dialogisme diffus entre discours, entre époques : le poème compense son éclatement par ses liens avec d'autres textes d'Apollinaire, bribes anciennes ou poèmes contemporains²⁰, mais aussi avec d'autres auteurs, d'autres artistes. La troisième laisse se réfère ainsi au douanier Rousseau²¹, peintre naïf soutenu par Apollinaire, dont le goût pour les paysages luxuriants pourrait motiver le thème de

l'arbre, en particulier l'espèce exotique des caroubiers (v. 39)²². Son univers célèbre une nature matricielle, où se confondent végétaux, animaux et humains.

Cet autre, Cendrars

- 17 Mais celui qui semble hanter le poème est un *alter ego* : Blaise Cendrars. Le lecteur identifie une variante de la *Prose du Transsibérien*, à laquelle Apollinaire a dû avoir accès avant la publication du « livre simultané » à l'automne 1913²³. Or l'énonciation assimile ponctuellement le sujet lyrique à l'autre, Cendrars. Ainsi se noue une forme complexe de dialogue²⁴ entre deux poètes dont les rôles s'échangent. Confirmation de cette complexité dans la deuxième laisse, où le « camarade qui se promènera avec toi en Europe / Tout en restant en Amérique » pourrait être Cendrars, lequel interrogera Apollinaire : « Voyageur occidental / Pourquoi ne m'accompagnes-tu pas en Amérique ? »²⁵. Contrairement à Apollinaire, Cendrars a séjourné à Leipzig, lieu de sa rencontre avec le libertaire Emil Szitty qui fonda avec lui l'éphémère revue franco-allemande *Neue Menschen* (*Les Hommes nouveaux*). Ces jeux de miroir se justifient par la proximité amicale et esthétique des deux poètes, où l'émulation cède à la rivalité lorsque Cendrars gagne en notoriété. Par sa vitalité et sa disparate, la poétique d'*Arbre* ressemble d'ailleurs à celle de Cendrars.
- 18 Pour ces deux poètes français d'adoption, le nom de plume signale une stratégie identitaire dans le champ littéraire²⁶, leur bilinguisme favorise leur collaboration avec la revue berlinoise *Der Sturm*. Ce dialogue se prolonge dans *Cabaret Voltaire* (15 mai 1916), qui se veut « au-delà de la guerre et des patries »²⁷. Ils y figurent comme seuls contributeurs de la « nation française »²⁸, alors qu'ils viennent tout juste d'être naturalisés. Dans ce diptyque français, le poème « Crépitements » de Cendrars fait une référence au pseudo-manifeste *L'Antitradition futuriste* d'Apollinaire²⁹ qui disparaîtra des *Poèmes élastiques* :

On se dit merde de tous les coins de l'Univers
Comme dans le manifeste futuriste signé Apollinaire³⁰.

- 19 Ce dialogue à distance manifeste une affinité élective dans les arts, entre facétie et férocité. Il suggère aussi, pour ces deux *ego*, une ouverture du sujet lyrique à l'altérité, à la pluralité d'un univers à reconfigurer en espace intime.

Ne pas oublier les légendes

- 20 Autre trait commun aux deux poètes : leur goût de la fable. *Arbre* offre un contrepoint culturel aux temps modernes : « Et il ne faudrait pas oublier les légendes » (v. 25). La leçon s'applique aussitôt à une fée médiévale : « Dame-Abonde dans un tramway la nuit au fond d'un quartier désert ». Abonde ne doit pas être réduite à une figure de *bonne dame* pourvoyeuse d'abondance domestique³¹. Liée à Diane et Hérodiade, elle conduit d'inquiétantes cohortes nocturnes (armée ou chasse sauvage)³². Le motif des chevauchées aériennes, arrière-plan légendaire à la locomotion moderne (« tramway »), justifie secrètement l'enchaînement avec la chasse du vers suivant. Dame Habonde figure dans le *Roman de la Rose*, qui fait du troisième enfant d'une fratrie un « esprit errant », accompagnant trois jours par semaine l'expédition nocturne des fées³³. Voilà qui apporte une coloration populaire au « schème trinitaire [...] volontiers associé par le poète au surgissement d'êtres nouveaux³⁴ » :

Et des êtres nouveaux surgissent
Trois par trois

Nourrie de corpus anciens, l'expression de la nouveauté réveille les croyances aux esprits de la forêt, « créatrice de prestiges et de vies sans cesse renouvelés³⁵ ».

- 21 Les « bouleaux de la Finlande » font signe vers une autre légende³⁶ : l'épopée du *Kalevala*, qui relate un épisode de la vie de Väinämöinen, avatar finnois d'Orphée³⁷. Attristé par la perte de son *kantele* (harpe), le personnage entend la plainte d'un bouleau désolé par sa condition d'arbre. Il le transforme en harpe dont les sons harmonieux animent toute la nature : animaux, végétaux et même minéraux. L'épopée nordique rejoint ainsi l'imaginaire oriental faisant du peuplier d'Ispahan, emblème de l'amour, une « harpe chantante sous le vent », « qui verdit et se renouvelle³⁸ ». Elle figure aussi dans la *Deutsche Mythologie* de Grimm, qui rapporte le pouvoir de charmer la

nature à deux figures tutélaires d'Apollinaire : Orphée et Amphion³⁹. Loin du messianisme de certains poèmes contemporains, Apollinaire met ici en scène une voix vacillante, interrogeant la manière d'habiter le temps et l'espace à travers une mémoire textuelle.

Mythe et mystique

- 22 En titre, le nom *arbre* sans article affiche tout son potentiel sémantique, en attente d'une actualisation en discours. Or le poème n'offre qu'une motivation ténue au thème végétal. Les seules espèces mentionnées semblent confirmer la polarisation spatiale de l'univers entre nord et sud (bouleaux de la Finlande *vs* caroubiers). Il résiste aussi à une lecture allégorique fondée sur les attributs de l'arbre. L'écriture s'ouvre donc à un mode d'interprétation diffus, empruntant à diverses sources. Le potentiel symbolique de l'arbre tient à sa silhouette anthropomorphe, à ses variations saisonnières, mais aussi à son cinétisme ascendant entre ancrage terrestre et déploiement aérien. C'est le motif de l'arbre cosmique décliné selon divers univers de croyance, entre mythologie et mystique : « le mode d'être du Cosmos, et en premier lieu sa capacité à se régénérer sans fin, est exprimé symboliquement par la vie de l'arbre⁴⁰ ».
- 23 La veine mystique est un autre lien secret entre Apollinaire et Cendrars, qu'illustrent le motif de l'adoration du Christ, commun aux *Pâques à New York* et à « Zone », ou encore les hymnes à la Croix de saint Fortunat. Cendrars avait placé en exergue des *Pâques* trois vers du *Pange lingua* : « *Flecte ramos, arbor alta...* » : « *Fléchis tes bras, arbre géant...*⁴¹ ». Apollinaire glisse satiriquement, parmi les rumeurs galantes d'un monastère, un écho de *Vexilla regis*⁴². Certains indices externes suggèrent un sous-texte religieux du poème : titre « Chrétienté » d'une première ébauche ; croquis d'une *pietà* en marge des épreuves de *Calligrammes*⁴³. L'Arbre est-il pour autant une réminiscence biblique de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ou de l'arbre de vie, qui ont nourri le symbolisme de la Croix ?

Arcanes de l'orphisme

- 24 Le mystère poétique paraît moins mystique que mythologique. Mais aux références explicites, l'écriture préfère des ressorts plus discrets.

L'imaginaire d'Apollinaire est hanté par la figure d'Orphée⁴⁴, qui relie le lyrisme à l'arbre. Virgile évoque l'effet de ses chants sur les tigres et les chênes (*Georgiques*, IV) ; Ovide déploie le thème végétal en décrivant son pouvoir de susciter une forêt merveilleuse (*Métamorphoses*, X).

L'orphisme, entre héritage et modernité

- 25 Une génération d'écrivains a communiqué dans l'héritage religieux et mythologique de l'orphisme, alors que la mort de Dieu proclamée par Nietzsche ruine « la transcendance comme garantie du sens » : « le mythe d'Orphée, de même que les textes sacrés de la religion orphique, impliquent un chant tourné vers l'extérieur, vers l'harmonisation du monde, vers une signification de la poésie extérieure à elle-même, liée à l'être, au monde et aux dieux⁴⁵ ». La veine orphique est bien ancrée dans l'univers d'Alcools, que sous-tendent les motifs de la perte, de la catabase, de la renaissance, en lien avec la voix ou le chant.
- 26 Mais c'est un autre aspect esthétique qui s'impose. *Le Bestiaire* unissait poésie et peinture à travers l'éloge de « la ligne », « voix de la lumière⁴⁶ ». Et c'est à propos de la peinture simultanée de Delaunay qu'Apollinaire salue, sous le nom d'*orphisme*, un nouveau « lyrisme plastique⁴⁷ ». Ce geste relève d'un soutien plus large au cubisme : non « un art d'imitation, mais un art de conception qui tend à s'élever jusqu'à la création⁴⁸ ». À cette peinture « pure » répond un idéal poétique fondé sur le principe de création, assignant aux artistes la « fonction sociale de renouveler sans cesse l'apparence que revêt la nature aux yeux des hommes ». Sans eux, « l'ordre qui paraît dans la nature et qui n'est qu'un effet de l'art s'évanouirait aussitôt. Tout se déferait dans le chaos⁴⁹. » La formule est forte, qui élève l'art au rang de principe organisateur de la nature. Elle ne correspond guère à la poétique d'Alcools, dont les codes de représentation restent traditionnels ; plutôt aux innovations formelles d'« Ondes » qui, déconstruisant la relation sujet/objet et l'espace-temps, imposent de réinventer le rapport au monde. Or dans cette section, *Arbre* porte haut l'exigence herméneutique.

La poïesis comme « devenir-arbre »

- 27 Entre anthropomorphisme et déploiement ascensionnel, le symbolisme de l'arbre présente une double affinité avec la représentation du sujet lyrique et l'idée de création. Au-delà de l'aspect visuel, le bruissement de son feuillage se prête à des transpositions dans le domaine poétique ou musical. Il se fait alors emblème du lyrisme, en particulier dans le registre de la plainte. Mais l'Arbre d'Apollinaire ne prétend pas à l'aura symbolique déployée par Rilke, des *Élégies de Duino* aux *Sonnets à Orphée*. Le premier de ces sonnets s'ouvre sur une image stupéfiante : un arbre né du chant d'Orphée, emblème de renouveau et de métamorphose, éveille au sens de l'écoute jusqu'à s'ériger en temple de l'ouïe⁵⁰. Une telle majesté, unissant Orphée, son chant, l'arbre et le sujet lyrique, est étrangère au poème d'Apollinaire, qui manque d'unité pour se prêter à une interprétation univoque⁵¹. Il initie plutôt à une création en acte, tentant d'organiser par bribes un monde diffracté. Si la biographie justifie le motif orphique de la perte par la séparation avec Marie Laurencin, l'écriture met surtout en scène un corps à corps avec une réalité qui échappe⁵².
- 28 Une clé esthétique du poème semble indiquée par le premier référent végétal : « La seule feuille que j'aie cueillie s'est changée en plusieurs mirages » (v. 3). L'arbre est vecteur de visions, voire d'illusions poétiques. La lecture de *feuille* en syllepse⁵³ conforte une interprétation métapoétique faisant de l'arbre un poème en acte, à visée performative. Son organisation selon les axes horizontal et vertical, selon les points cardinaux, n'est pas le gage d'un dynamisme vital ou d'un élan créateur conformes au symbolisme traditionnel⁵⁴. Le poème soumet plutôt le lecteur aux aléas de son arborescence, au risque de l'opacité ou de l'incohérence. La feuille suggère aussi un rôle d'intercesseur entre les âges (réminiscences mythologiques, empreinte religieuse), les arts (peinture et poésie), les textes : ceux des autres (Cendrars) ou d'Apollinaire lui-même.

Trouble esthétique

- 29 La dispersion formelle du poème a pour corollaire une résistance à la lecture qui, pour dépasser l'effet de surprise, implique insistance et

persévérance. Aux tropes codifiés de la rhétorique, le poème substitue des *transports* entre divers lieux du texte. L'opposition géographique entre les bouleaux de la Finlande et les caroubiers trouve une voie de dépassement dans leur voisinage textuel avec l'image. Pour les premiers : une occurrence du nom à référence énigmatique, alors que l'anaphore linguistique (*elle*, *ce*) semble forcer le lien avec les vers qui suivent, formellement disjoints et sémantiquement hétérogènes (v. 33-35). Le cliché des bouleaux suggère les traits /souple/, /clair/, /féminin/, auxquels s'oppose la virilité brute du « nègre en acier » :

Il y a ton image
Elle pousse entre les bouleaux de la Finlande
Ce beau nègre en acier

- 30 Pour les caroubiers : l'image en acte, non moins énigmatique, du vers : « Le métal des caroubiers » (v. 39), dont la vigueur tranche sur l'isotopie du déclin et de la tristesse. Elle présente toutefois une affinité avec le vers énoncé précédant (« Ce beau nègre en acier ») à travers un chiasme [/vivant//métal/ <> /métal//vivant/]. Ce tressage sémantique trouverait une motivation dans la fascination d'Apollinaire et Cendrars pour la figure du « nègre », moins curiosité exotique que voie de renouvellement des arts par le biais du sacré. Et plus spécifiquement pour le boxeur noir, dont la force suggère le cliché de l'acier, la musculature la forme cuivrée de la caroube.
- 31 Apollinaire écarte non seulement le principe d'imitation, mais aussi la convention allégorique pour promouvoir un art de conception misant sur les pouvoirs de l'image. Pourtant, le poème ne développe pas le potentiel de puissance et d'euphorie que pourrait nourrir le symbolisme phallique de l'arbre⁵⁵. Alors que l'orphisme pictural est placé sous le signe de la lumière et des contrastes de couleurs, son pendant poétique paraît soumis aux ombres du mythe. L'étrangeté du bestiaire (« Engoulevent, Blaireau / Et la Taupe-Ariane ») est réduite par l'isotopie des traits /nocturne/ ou /souterrain/ et un sens de l'orientation en affinité avec l'expérience des Enfers ou du Labyrinthe⁵⁶. Aux antipodes de l'harmonie célébrée par Rilke, le texte entretient un climat dysphorique, qui voue aussi bien la fée Abonde que le douanier Rousseau à la relégation urbaine (« une pauvre ville au fond de l'est » ; « au fond d'un quartier désert »).

- 32 L'enchantement orphique semble se dissoudre dans l'*Unheimliche*⁵⁷. *Arbre* s'accorde avec l'atmosphère fantastique de poèmes narratifs comme « Le Musicien de Saint-Merry » ou « Un fantôme de nuées », qui perpétuent ou détournent des motifs orphiques⁵⁸. Dans ce dernier, les figures exécutées par un jeune saltimbanque initient à une mystérieuse « musique des formes » qui éclipse l'orgue mécanique. Alors que s'élève cette « musique angélique des arbres » disparaît « l'enfant miraculeux » que chacun cherche désormais en soi⁵⁹. Au-delà des motifs d'apparition ou de métamorphose, le lyrisme compose ainsi avec le surnaturalisme⁶⁰, qu'Apollinaire rebaptisera bientôt surréalisme. Contre la déréliction, le poème palimpseste invite à feuilleter l'univers en l'ouvrant à l'ailleurs, à l'altérité. En l'absence de Dieu, il revient à la poésie de créer des images, de susciter des formes qui donnent corps à une nature effet de l'art. Les mirages manifestent le geste poétique de configuration d'un Arbre textuel dont la signifiante s'élabore en acte, dans les tâtonnements d'un parcours initiatique.

Conclusion

- 33 Alors qu'à maints égards Apollinaire-poète participe d'un *Zeitgeist* orphique, Apollinaire-critique d'art prône dans les années 1912-1913 un *orphisme* émancipé de l'héritage religieux et mythologique. Il s'agit d'un art pur, libéré du sujet, dont la version picturale est gouvernée par le pouvoir des couleurs et de la lumière. Cette modernité esthétique brouille le rapport entre sujet et objet, intériorité et extériorité, ouvrant un nouvel espace où organiser le monde. La forme éclatée du poème *Arbre*, la diffraction de la représentation mettent moins en scène le bouleversement de la vie moderne que la ruine des illusions réalistes. En dépit du titre, l'arbre n'est ici ni un thème ni le symbole de valeurs ou d'affects fondés sur des correspondances néoromantiques. Il se veut l'immanence d'un être esthétique sondant les rapports entre les êtres et les choses, interrogeant le statut du discours poétique.
- 34 L'élan ascensionnel fait place ici à l'avènement d'« êtres nouveaux ». Mais cette nouveauté repose paradoxalement sur un double retour à la tradition littéraire (tonalité élégiaque portée par l'octosyllabe) et aux écrits personnels antérieurs : après une ébauche de la « Chanson

du Mal-Aimé » (v. 40-42), un écho du brouillon de « Vendémiaire » repris dans « 1909 »⁶¹. Cette involution de l'écriture semble une transposition esthétique du regard en arrière d'Orphée, le symptôme d'une difficulté à larguer les amarres lyriques dans l'effervescence des avant-gardes. Elle trahit le porte-à-faux esthétique d'un précurseur contraint de donner des gages de modernité, alors que persiste sa disposition profonde à l'expression. Mais le déclin des dieux terrestres ruine l'atmosphère mystique dans laquelle Hölderlin prétendait « habiter poétiquement le monde »⁶². C'est moins la « fin de l'intériorité »⁶³ qu'un décentrement du sujet lyrique, dont la posture oscille entre velléités discursives et poétique du montage.

- 35 L'effet de chute sur le motif de la renaissance est lui-même un trait apollinarien. Mais s'agit-il ici d'une postérité personnelle ? Il se pourrait que l'adepte des prophéties préfigure son destin d'après-guerre, où une nouvelle génération littéraire sera prompte à brûler ses dieux terrestres. Quand résonne au long des routes « l'hymne télégraphique que les fils et les poteaux ne cessent d'entonner »⁶⁴, l'emblème de la nature a perdu son évidence comme objet et comme symbole poétique. L'arbre se fait ici signe d'une nécessaire acclimatation esthétique à un nouvel ordre de réalité.

BIBLIOGRAPHIE

APOLLINAIRE Guillaume, „Die moderne Malerei“, *Der Sturm*, n° 148-149, 1913, p. 271-272.

APOLLINAIRE Guillaume, *L'Antitradition futuriste*, Milan, 1913.

APOLLINAIRE Guillaume, *Méditations esthétiques. Les Peintres cubistes*, Paris, Figuière, 1913.

APOLLINAIRE Guillaume, *Œuvres poétiques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 121, 1956.

APOLLINAIRE Guillaume, *Œuvres en prose complètes I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 267, 1977.

APOLLINAIRE Guillaume, *Œuvres en prose complètes II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 382, 1991.

- APOLLINAIRE Guillaume, *Œuvres en prose complètes III*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 399, 1993.
- APOLLINAIRE Guillaume, *Lettres à Madeleine. Tendre comme le souvenir*, édition revue et augmentée par Laurence CAMPA, Paris, Gallimard, 2005.
- BATES Scott, « Un voyage à Ispahan », *La revue des lettres modernes. Guillaume Apollinaire*, n° 7, 1968, p. 82-88.
- BENVENISTE Émile, *Problèmes de linguistique générale*, 2 vol., Paris, Gallimard, 1966.
- BIBESCO Marthe, *Les Huit paradis*, Paris, Grasset, 1925.
- BOISSON Madeleine, *Apollinaire et les mythologies antiques*, Fasano, Paris, Schena, Nizet, 1989.
- CENDRARS Blaise, *Du monde entier. Poésies complètes 1912-1924*, Paris, Gallimard, Poésie, vol. 17, 1966.
- DEBON Claude, *Apollinaire après « Alcools » I. Calligrammes. Le poète et la guerre*, Paris, Minard, 1981.
- DEBON Claude (éd.), *Calligrammes de Guillaume Apollinaire*, Paris, Gallimard, Foliothèque, vol. 121, 2004.
- DEBON Claude, *Calligrammes dans tous ses états. Édition critique du recueil de Guillaume Apollinaire*, Vanves, Calliopées, 2008.
- DÉCAUDIN Michel (éd.), *Le dossier d'« Alcools »*, Paris, Minard, 1960.
- DICKOW Alexander, « “Arbre”, une quête de sens », *Guillaume Apollinaire*, n° 14, 2013, p. 43-57.
- ELIADE Mircea, *Images et symboles. Essais sur le symbolisme magico-religieux [1952]*, Gallimard, TEL, vol. 44, 1979.
- FREUD Sigmund, « Das Unheimliche », *Imago*, n° 5, 1919, p. 207-324, DOI : <https://doi.org/10.11588/diglit.25679.17>
- GAYRAUD Irène, *Chants orphiques européens. Valéry, Rilke, Trakl, Apollinaire, Campana et Goll*, Paris, Classiques Garnier, Perspectives comparatistes, vol. 78, 2019.
- GIROUD Michel, *Cabaret Voltaire, Der Zeltweg, Dada, Le Cœur à barbe*, Paris, Jean-Michel Place, 1981.
- GOLDENSTEIN Jean-Pierre, *Dix-neuf poèmes élastiques de Blaise Cendrars*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986.
- GRIMM Jacob, *Deutsche Mythologie*, 2^e éd., 2 vol., Göttingen, Dieterichsche Buchhandlung, 1844.
- GUBERNATIS Angelo de, *La mythologie des plantes ou les légendes du règne végétal*, 2 vol., Paris, Reinwald et compagnie, 1878.
- HÖLDERLIN Friedrich, *Sämtliche Werke 2. Gedichte nach 1800*, éd. Friedrich BEISSNER, Stuttgart, Kohlhammer, 1953.

HÖLDERLIN Friedrich, *Œuvres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 191, 1967.

JAUSS Hans Robert, « Gemeinsame Interpretation von Apollinaires „Arbre“ (aus Calligrammes) », dans Wolfgang ISER (dir.), *Immanente Ästhetik, ästhetische Reflexion. Lyrik als Paradigma der Moderne. Kolloquium Köln 1964 Vorlagen und Verhandlungen*, München, Fink, Poetik und Hermeneutik, vol. 2, 1966, p. 464-484.

JAUSS Hans Robert, *Die Epochenschwelle von 1912. Guillaume Apollinaire: „Zone“ und „Rue Christine“*, Heidelberg, Winter, Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, vol. 1, 1986.

JENNY Laurent, *La fin de l'intériorité. Théorie de l'expression et invention esthétique dans les avant-gardes françaises (1885-1935)*, Presses universitaires de France, Perspectives littéraires, 2002.

LÉOUZON LE DUC Louis-Antoine (éd.), *Le Kalevala. Épopée nationale de la Finlande et des peuples finnois*, t. 1, Livourne, Paris, Bruxelles, Leipzig, A. Lacroix, Verboekhoven et compagnie, Librairie internationale, 1867.

RASTIER François, « Du texte à l'œuvre – La valeur en questions », *Texte !*, vol 16, n° 3, p. 1-32, disponible sur : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2889> [consulté en février 2025].

RENAUD Philippe, *Lecture d'Apollinaire*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1969.

RILKE Rainer Maria, *Les Élégies de Duino / Duisener Elegien. Les Sonnets à Orphée / Die Sonette an Orpheus*, trad. Joseph-François ANGELLOZ, Flammarion, 1992.

SCHLEIFENBAUM Ingrid, *Guillaume Apollinaire, „Ondes“. Exemplarische Einzelinterpretationen zu „Calligrammes“*, Bonn, Bouvier, Grundmann, 1972.

ANNEXE

Arbre

- Tu chantes avec les autres tandis que les phonographes galopent
Où sont les aveugles où s'en sont-ils allés
La seule feuille que j'aie cueillie s'est changée en plusieurs mirages
Ne m'abandonnez pas parmi cette foule de femmes au marché
- 5 Ispahan s'est fait un ciel de carreaux émaillés de bleu
Et je remonte avec vous une route aux environs de Lyon
- Je n'ai pas oublié le son de la clochette d'un marchand de coco d'autrefois
J'entends déjà le son aigre de cette voix à venir
Du camarade qui se promènera avec toi en Europe

10 Tout en restant en Amérique

Un enfant

Un veau dépouillé pendu à l'étal

Un enfant

Et cette banlieue de sable autour d'une pauvre ville au fond de l'est

15 Un douanier se tenait là comme un ange

À la porte d'un misérable paradis

Et ce voyageur épileptique écumait dans la salle d'attente des premières

Engoulevent Blaireau

Et la Taupe-Ariane

20 Nous avons loué deux coupés dans le transsibérien

Tour à tour nous dormions le voyageur en bijouterie et moi

Mais celui qui veillait ne cachait point un revolver armé

Tu t'es promené à Leipzig avec une femme mince déguisée en homme

Intelligence car voilà ce que c'est qu'une femme intelligente

25 Et il ne faudrait pas oublier les légendes

Dame-Abonde dans un tramway la nuit au fond d'un quartier désert

Je voyais une chasse tandis que je montais

Et l'ascenseur s'arrêtait à chaque étage

Entre les pierres

30 Entre les vêtements multicolores de la vitrine

Entre les charbons ardents du marchand de marrons

Entre deux vaisseaux norvégiens amarrés à Rouen

Il y a ton image

Elle pousse entre les bouleaux de la Finlande

35 Ce beau nègre en acier

La plus grande tristesse

C'est quand tu reçus une carte postale de La Corogne

Le vent vient du couchant

Le métal des caroubiers

40 Tout est plus triste qu'autrefois

Tous les dieux terrestres vieillissent

L'univers se plaint par ta voix

Et des êtres nouveaux surgissent

Trois par trois

Guillaume Apollinaire, *Calligrammes*

NOTES

- 1 Hans Robert Jauss, *Die Epochenschwelle von 1912. Guillaume Apollinaire : « Zone » und « Rue Christine »*, Heidelberg, Winter, Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, vol. 1, 1986, p. 7-42.
- 2 Guillaume Apollinaire, « L'Esprit nouveau et les Poètes », Conférence du 26 novembre 1917, dans *Œuvres en prose complètes II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 382, 1991, p. 941-954.
- 3 « Ils veulent enfin, un jour, machiner la poésie comme on a machiné le monde. Ils veulent être les premiers à fournir un lyrisme tout neuf à ces nouveaux moyens d'expression qui ajoutent à l'art le mouvement et qui sont le phonographe et le cinéma. » ; *ibid.*, p. 954.
- 4 Il suit l'idée formulée par Jules Romains d'un « changement de front » poétique entre *Alcools* et *Calligrammes*.
- 5 Guillaume Apollinaire, *Lettres à Madeleine. Tendre comme le souvenir*, édition revue et augmentée Laurence Campa, Paris, Gallimard, 2005, p. 95-96.
- 6 Exposition Delaunay à la galerie *Der Sturm* à Berlin (27 janvier – 20 février 1913) ; « Réalité. Peinture pure » [1912], dans Guillaume Apollinaire, *Œuvres en prose complètes II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 382, 1991, p. 494-496 (cit. p. 494).
- 7 Dans les « poèmes-conversation », « le poète au centre de la vie enregistre en quelque sorte le lyrisme ambiant » ; Guillaume Apollinaire, « Simultanisme-librettisme » [1914], dans *Théories et polémiques*, *ibid.*, p. 974-979 (cit. p. 976).
- 8 Voir la réédition de Michel Giroud, *Cabaret Voltaire, Der Zeltweg, Dada, Le Cœur à barbe*, Paris, Jean-Michel Place, 1981, p. 27.
- 9 Hans Robert Jauss, « Gemeinsame Interpretation von Apollinaires *Arbre* (aus *Calligrammes*) », dans Wolfgang Iser (dir.), *Immanente Ästhetik, ästhetische Reflexion. Lyrik als Paradigma der Moderne. Kolloquium Köln 1964 Vorlangen und Verhandlungen*, München, Fink, Poetik und Hermeneutik, vol. 2, 1966, p. 464-484.

- 10 Le poème a ensuite été analysé par Philippe Renaud (*Lecture d'Apollinaire*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1969, p. 331-344), Ingrid Schleifenbaum (*Guillaume Apollinaire, „Ondes“: Exemplarische Einzelinterpretationen zu „Calligrammes“*, Bonn, Bouvier, Grundmann, 1972, p. 119-167) et Alexander Dickow (« “Arbre”, une quête de sens », *Guillaume Apollinaire*, n° 14, 2013, p. 43-57).
- 11 François Rastier, « Du texte à l'œuvre – La valeur en questions », *Texte !*, vol 16, n° 3, p. 1-32. Une étude plus systématique du poème sera proposée par ailleurs.
- 12 « Est “ego” qui dit “ego”. » ; Émile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », *Problèmes de linguistique générale*, vol. 1, Paris, Gallimard, 1966, p. 258-266 (cit. p. 260).
- 13 Dans l'ensemble des citations, je souligne.
- 14 Frédéric Boutet a acquis une certaine renommée comme auteur fantastique, en particulier en Allemagne. S'il a encouragé le jeune Apollinaire dans son projet littéraire, il est difficile de justifier son lien avec ce poème, dont la dédicace n'apparaît qu'à l'occasion de sa reprise dans *Calligrammes*.
- 15 Philippe Renaud, *Lecture d'Apollinaire*, op. cit., p. 335.
- 16 *Ibid.*, p. 341.
- 17 Voir Alexander Dickow, « “Arbre”, une quête de sens », op. cit., p. 52.
- 18 Cf. Siegfried Kracauer dans Hans Robert Jauss, « Gemeinsame Interpretation von Apollinaires „Arbre“ », op. cit., p. 466.
- 19 Selon Wolfgang Iser, cet attrait réside dans le fait que les différentes possibilités ouvertes par le texte ne peuvent être réalisées simultanément (*ibid.*, p. 474).
- 20 Pour le lecteur de *Calligrammes*, l'étrangeté de certaines notations est atténuée par les résonances entre poèmes de la section « Ondes » (voir Ingrid Schleifenbaum, *Guillaume Apollinaire, „Ondes“*, op. cit.). La mention d'« Ispahan » (v. 5) oriente vers le poème du même nom paru fin 1913 dans *Vers et Prose* (Guillaume Apollinaire, *Œuvres poétiques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 121, 1956, p. 349). Inspiré des *Huit paradis* de Marthe Bibesco (Paris, Grasset, 1925), il éclaire plusieurs aspects du texte (voir Scott Bates, « Un voyage à Ispahan », *La revue des lettres modernes. Guillaume Apollinaire*, n° 7, 1968, p. 82-88 et Alexander Dickow, « “Arbre”, une quête de sens », op. cit.).

- 21 Le « misérable paradis » renvoie au dénuement de l'ancien employé de l'octroi, privé de la reconnaissance du monde de l'art.
- 22 « Tu te souviens, Rousseau, du paysage astèque, / Des forêts où poussaient la mangue et l'ananas » ; Guillaume Apollinaire, *Œuvres poétiques*, op. cit., p. 655.
- 23 « Et je partis moi aussi pour accompagner le voyageur en bijouterie qui se rendait à Kharbine / Nous avions deux coupés dans l'express et 34 coffres de joaillerie de Pforzheim / [...] / Je couchais sur les coffres et j'étais tout heureux de pouvoir jouer avec le browning nickelé qu'il m'avait aussi donné. » ; Blaise Cendrars, « Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France », dans *Du monde entier. Poésies complètes 1912-1924*, Paris, Gallimard, Poésie, vol. 17, 1967, p. 30. Cette séquence de la Prose accueille inversement, parmi bien d'autres, un écho du « Voyageur » d'Apollinaire : « Je m'en souviens, je m'en souviens... » ; Guillaume Apollinaire, *Œuvres poétiques*, op. cit., p. 78.
- 24 Le terme revient chez plusieurs critiques : Claude Debon (éd.), *Calligrammes de Guillaume Apollinaire*, Paris, Gallimard, Foliothèque, vol. 121, 2004, p. 62 ; Jean-Pierre Goldenstein, *Dix-neuf poèmes élastiques de Blaise Cendrars*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986. Alexander Dickow explore plus largement, sous l'angle de la vérité et de la fiction, le « dialogue par poèmes interposés » entre Apollinaire et Cendrars ; « “Arbre”, une quête de sens », op. cit., p. 43.
- 25 Poème « Apollinaire » paru dans *Montjoie !* en 1914, repris avec quelques variantes sous le titre obscur « Hamac » dans *Dix-neuf Poèmes élastiques*. L'envoi final salue insolemment « Apollinaire / 1900-1911 / Durant 12 ans seul poète de France » – c'est-à-dire avant Cendrars, *Du monde entier*, op. cit., p. 103-104.
- 26 Apollinaire est né Guillaume de Kostrowitzky ; Cendrars, Frédéric Louis Sauser.
- 27 Michel Giroud, *Cabaret Voltaire*, op. cit., p. 21.
- 28 *Ibid.*, p. 48.
- 29 Guillaume Apollinaire, *L'Antitradition futuriste* [1913], dans *Œuvres en prose complètes II*, op. cit., p. 937-939.
- 30 Michel Giroud, *Cabaret Voltaire*, op. cit., p. 42.
- 31 Voir Ingrid Schleifenbaum, *Guillaume Apollinaire, „Ondes“*, op. cit., p. 137-139.

- 32 Un carnet de jeunesse d'Apollinaire (BNF, NAF 25633 [<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b52508857b>]) emprunte à la *Deutsche Mythologie* de Grimm une liste de notations à tonalité maléfique : « miracle, incantation, sort / maléfice fascination sorcellerie / fasciner, sortilège / lamia Nachtfrau / strige, furie [...] Dame Holda Abonde Diane / Herodiade. Chevauchées »; Jacob Grimm, chap. XXXIV « Zauber », dans *Deutsche Mythologie*, 2^e éd., vol. 1, Göttingen, Dieterichsche Buchhandlung, 1844, p. 983-1058. Sur le motif de l'armée en furie, voir Chap. XXXI « Gespenster », « Wütendes Heer », p. 870 sq.
- 33 Jacob Grimm, chap. XIII « Göttingen », dans *Deutsche Mythologie*, op. cit., p. 264-265.
- 34 Madeleine Boisson, *Apollinaire et les mythologies antiques*, Fasano, Paris, Schena, Nizet, 1989, p. 430.
- 35 Guillaume Apollinaire, *Lettres à Madeleine*, op. cit., p. 49.
- 36 Elle est identifiée par Alexander Dickow, qui note l'assonance finale entre les deux dodécasyllabes : « légendes »/« Finlande » (« “Arbre”, une quête de sens », op. cit., p. 48-49).
- 37 Louis Léouzon Le Duc (éd.), *Le Kalevala. Épopée nationale de la Finlande et des peuples finnois*, t. 1, Livourne, Paris, Bruxelles, Leipzig, A. Lacroix, Verboekhoven et compagnie, Librairie internationale, 1867.
- 38 Marthe Bibesco, *Les Huit paradis*, op. cit., p. 118.
- 39 Jacob Grimm, chap. XXX « Dichtkunst », dans *Deutsche Mythologie*, op. cit., p. 860-861.
- 40 Mircea Eliade, *Images et symboles. Essais sur le symbolisme magico-religieux* [1952], Gallimard, TEL, vol. 44, 1979, p. 128.
- 41 Vers et traduction empruntés au *Latin Mystique* de Rémy de Gourmont (Blaise Cendrars, « Les Pâques à New York », dans *Du monde entier*, op. cit., p. 15).
- 42 « Arbor decóra, et fúlgida, / Ornáta Regis púrpura... » (« Arbre dont la beauté rayonne, paré de la pourpre royale ») ; Guillaume Apollinaire, « Le Poète assassiné », dans *Œuvres en prose complètes I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 267, 1977, p. 287).
- 43 Claude Debon, *Calligrammes dans tous ses états. Édition critique du recueil de Guillaume Apollinaire*, Vanves, Calliopées, 2008, p. 71 et 73.

- 44 Apollinaire avait publié en 1911 *Le Bestiaire ou cortège d'Orphée* : Guillaume Apollinaire, *Œuvres poétiques*, op. cit., p. 1-35. Le supplice d'Orphée est suggéré au vers 4 par la crainte d'une « foule de femmes » (Claude Debon, *Calligrammes dans tous ses états*, op. cit., p. 74).
- 45 Irène Gayraud, *Chants orphiques européens*. Valéry, Rilke, Trakl, Apollinaire, Campana et Goll, Paris, Classiques Garnier, *Perspectives comparatistes*, vol. 78, 2019, p. 10 et 21.
- 46 « La peinture est proprement un langage lumineux » (*Le Bestiaire ou cortège d'Orphée*, *Œuvres poétiques*, op. cit., p. 3 et 33).
- 47 « Die moderne Malerei », *Der Sturm*, n° 148-149, 1913, p. 271-272 ; « La peinture moderne », dans *Œuvres en prose complètes II*, op. cit., p. 501-505.
- 48 « Sur la peinture », dans *Méditations esthétiques. Les Peintres cubistes*, Paris, Figuière, 1913 ; voir *Œuvres en prose complètes II*, op. cit., p. 8, 10 et 16.
- 49 *Ibid.*, p. 12-13.
- 50 « Da stieg ein Baum. O Reine Übersteigung! / O Orpheus singt! O hoher Baum im Ohr! [...] da schufst du ihnen Tempel im Gehör. » (« Alors un arbre s'éleva. Ô pure élévation ! / Ô chant d'Orphée ! Ô grand arbre dressé dans l'oreille ! [...] là tu crées dans l'ouïe des temples. ») : Rainer Maria Rilke, *Les Élégies de Duino / Duisener Elegien. Les Sonnets à Orphée / Die Sonette an Orpheus*, trad. Joseph-François Angelloz, Flammarion, 1992, p. 150 ; voir Wolfgang Preisendanz dans Hans Robert Jauss, « Gemeinsame Interpretation von Apollinaires „Arbre“ », op. cit., p. 475).
- 51 Inspirée de la métaphore de la harpe chez Bibesco, l'équivalence est posée dans « Ispahan » : « Je suis ici le frère des peupliers / Reconnaissez beaux peupliers aux fils d'Europe / O mes frères tremblants qui priez en Asie » ; Guillaume Apollinaire, *Œuvres poétiques*, op. cit., p. 349-350. Peut-on en conclure que « l'«Arbre» ne serait donc rien d'autre que l'image du poète » (Claude Debon, *Apollinaire après « Alcools » I. Calligrammes. Le poète et la guerre*, Paris, Minard, 1981, p. 46) ? Cet imaginaire du sujet lyrique travaille le texte, qui étend toutefois au-delà ses ramifications.
- 52 Selon Herbert Dieckmann, le poème contredit son titre puisqu'il ne présente rien d'organique (dans Hans Robert Jauss, « Gemeinsame Interpretation von Apollinaires „Arbre“ », op. cit., p. 475).
- 53 Le double sens se retrouve dans le sonnet V de Rilke : « Les pétales de la fleur, „Blätter“ dans le texte allemand, renvoient peut-être également au poème lui-même. [...] l'anémone est donc sans doute, au-delà de

l'incarnation dans le végétal de la manière orphique d'être au monde, le symbole du poème orphique tel que Rilke le conçoit. » ; Irène Gayraud, *Chants orphiques européens*, op. cit., p. 215).

54 « Le poème "Arbre" n'exalte pas en dépit de la verticalité de l'image, la puissance créatrice, mais est tout pénétré de la tendance élégiaque et si l'arbre émet des signaux, ce ne sont que des signaux de détresse. » (Claude Debon, *Apollinaire après « Alcools » I*, op. cit., p. 55).

55 Angelo de Gubernatis fait remonter ce symbolisme à l'arbre du Paradis terrestre, arbre « générateur » dont serait issu l'arbre « régénérateur » de la Croix (*La mythologie des plantes ou les légendes du règne végétal*, vol. 1, Paris, Reinwald et compagnie, 1878, p. 6).

56 Voir Wolfgang Preisendanz dans Hans Robert Jauss, « Gemeinsame Interpretation von Apollinaren „Arbre“ », op. cit., p. 474.

57 Sous ce terme, Freud a théorisé une notion bien ancrée dans le romantisme allemand (« Das Unheimliche », *Imago*, n° 5, 1919, p. 207-324), définissant un état d'inquiétude où ce qui était familier paraît étranger, ce qui était secret se révèle.

58 Guillaume Apollinaire, *Œuvres poétiques*, op. cit., p. 188-191 et 193-196.

59 *Ibid.*, p. 195-196.

60 « Orphisme ou surnaturalisme, c'est-à-dire un art qui n'est pas le naturalisme photographique uniquement et qui cependant soit la nature, même ce qu'on en voit et ce qu'elle contient, cette nature intérieure aux merveilles insoupçonnées, impondérables, impitoyables et joyeuses. » ; Guillaume Apollinaire, « M. Guillaume Apollinaire et la nouvelle école littéraire », *Le Pays*, 24 juin 1917, dans *Œuvres en prose complètes II*, op. cit., p. 983-991.

61 Guillaume Apollinaire, *Œuvres poétiques*, op. cit., p. 138-139 ; voir Michel Décaudin (éd.), *Le dossier d'« Alcools »*, Paris, Minard, 1960, p. 106 et 225.

62 « Voll Verdienst, doch dichterisch, / wohnt der Mensch auf dieser Erde. / Doch reiner ist nicht der Schatten / der Nacht mit den Sternen, / wenn ich so sagen könnte, als der Mensch, / der heißet ein Bild der Gottheit. » ; Friedrich Hölderlin, « In lieblicher Bläue... », dans *Sämtliche Werke 2. Gedichte nach 1800*, éd. Friedrich Beissner, Stuttgart, Kohlhammer, 1953, p. 372 ; « Riche en mérites, mais poétiquement toujours, / Sur terre habite l'homme. Mais l'ombre / De la nuit avec les étoiles n'est pas plus pure, / Si j'ose le dire, que / L'homme, qu'il faut

appeler une image de Dieu. » ; « En bleu adorable », trad. André du Bouchet, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 191, 1977.

63 Cf. Laurent Jenny, *La fin de l'intériorité. Théorie de l'expression et invention esthétique dans les avant-gardes françaises (1885-1935)*, Presses universitaires de France, Perspectives littéraires, 2002.

64 Guillaume Apollinaire, « Les Archives de la Parole », dans *Œuvres en prose complètes III*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 399, 1993, p. 212-214.

RÉSUMÉS

Français

Emblème de la modernité poétique d'Apollinaire, le poème *Arbre* constitue un défi herméneutique par sa discontinuité formelle, sa diffraction énonciative et la labilité de sa représentation. Tentons d'appréhender son opacité suivant trois angles : les ressorts de l'instabilité référentielle, qui initie à une confusion des règnes où l'humain cherche sa place ; un dialogue crypté avec d'autres artistes, d'autres textes, jusqu'aux mythes et légendes qui irriguent la modernité ; la promotion de l'*orphisme*, réinvention du lyrisme comme acte de conception. Libéré de sa charge symbolique, l'arbre se fait performance poétique, dont les « mirages » expriment une certaine inquiétude à l'heure des grandes mutations esthétiques.

English

The poem *Arbre*, an emblem of Apollinaire's poetic modernity, poses a hermeneutic challenge through its formal discontinuity, its enunciative diffraction and the lability of its representation. Let's look at its opacity from three angles: the forces of referential instability, leading to a confusion of kingdoms in which humans seek their place; a cryptic dialogue with other artists, other texts, even myths and legends that inform modernity; the promotion of *Orphism*, the reinvention of lyricism as an act of conception. Freed of its symbolic charge, the tree becomes a poetic performance, whose "mirages" express a certain anxiety at a time of great aesthetic change.

Deutsch

Das Gedicht *Arbre*, ein Emblem von Apollinaires poetischer Modernität, stellt aufgrund seiner formalen Diskontinuität, seiner enonciativen Diffraktion und der Labilität seiner Darstellung eine hermeneutische Herausforderung dar. Versuchen wir, seine Opazität aus drei Blickwinkeln zu erfassen: die Triebfedern der referentiellen Instabilität, die zu einer Verwirrung der Reiche führt, in der der Mensch seinen Platz sucht; ein kryptischer Dialog mit anderen Künstlern, anderen Texten, bis hin zu

Mythen und Legenden, die die Modernität durchdringen; die Förderung des *Orphismus*, eine Neuerfindung der Lyrik als Gestaltungsakt. Von seiner Symbolladung befreit, wird der Baum zur poetischen Performance, deren "Trugbilder" eine gewisse Unruhe in Zeiten großer ästhetischer Veränderungen ausdrücken.

INDEX

Mots-clés

Apollinaire, dialogisme, herméneutique, modernité, nature, orphisme

Keywords

Apollinaire, dialogism, hermeneutics, modernity, nature, orphism

Schlagwortindex

Apollinaire, Dialogismus, Hermeneutik, Modernität, Natur, Orphismus

AUTEUR

Philippe Wahl

Université Lumière Lyon 2, Passages Arts & Littératures (XX-XXI), F-69007 Lyon, France

Reinhard Jirgl, renégat de la mondialisation. La critique de la mondialisation dans *Land und Beute* et *Renégat, roman du temps nerveux* de Reinhard Jirgl, à la lumière de Carl Schmitt et d'Oswald Spengler

*Reinhard Jirgl, Renegade of Globalization. The Critique of Globalization in
Reinhard Jirgl's Land und Beute and Renégat, roman du temps nerveux, in
the Light of Carl Schmitt and Oswald Spengler.*

*Reinhard Jirgl, Renegat der Globalisierung. Globalisierungskritik in Land und
Beute und Renegat, Roman der nervösen Zeit von Reinhard Jirgl im Lichte
von Carl Schmitt und Oswald Spengler*

Anne Lemonnier-Lemieux

DOI : 10.35562/textures.1162

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

Le retour de l'hostilité et de l'ennemi : actualité de Carl Schmitt

La fin de la démocratie, les Césars, la hantise du passé : réinventer Spengler

TEXTE

- ¹ Dans ses essais du recueil *Land und Beute*¹, mais aussi dans son roman *Renégat, roman du temps nerveux*², Reinhard Jirgl s'est attelé à un décryptage politologique du monde, qui met l'accent sur les rapports de force et où l'on reconnaît en particulier des emprunts explicites à la pensée de Carl Schmitt et d'Oswald Spengler. Ces emprunts sont mis au service d'une critique de la pensée lénifiante qui, selon Jirgl, accompagne la mondialisation pour en camoufler la portée destructrice. Jirgl met en lumière à la fois le retour masqué de l'hostilité et de l'ennemi, qui réactualise la définition du politique selon Carl Schmitt, et celui des despotes, ces Césars, dont l'apparition, chez Spengler, signale le déclin des démocraties.

Le retour de l'hostilité et de l'ennemi : actualité de Carl Schmitt

- 2 Jirgl constate pour commencer qu'à la fin du xx^e siècle, le rêve universaliste d'un monde sans frontières, régi au plan économique par la mondialisation du libre-échange et au plan moral par la doctrine des droits de l'homme, semble triompher. Jamais il n'a paru si proche de se concrétiser qu'en 1990, quand le rideau de fer, l'une des frontières les plus hermétiques au monde, s'est effondré. Le concept de nation, « historiquement déterminé par un espace, une langue et des lois³ », semble alors devoir se dissoudre dans une mondialisation heureuse, les nations elles-mêmes cherchant à s'autodissoudre, et cette autodissolution constituant, avec « l'abolition (prescrite) des frontières » et « l'intégration totalisante », le « courant politique dominant »⁴. Jirgl parle même de « collectivisation imposée de manière totalitaire par d'autres moyens – la mondialisation – pour aboutir à un gouvernement mondial⁵ ».
- 3 La conséquence de cette réduction de l'espace par la mondialisation et de cette intégration forcée dans une totalité sans échappatoire, c'est d'une part que des guerres lointaines deviennent soudain beaucoup plus proches, et d'autre part que, « dans le paysage désolé d'une guerre sans front, il n'y a pas de fuite possible⁶ ». La disparition de la nation signifie aussi celle de l'étranger : « Plus notre connaissance du monde tend à l'exhaustivité [...] plus il devient difficile de rencontrer encore le monde en tant que tel ; il ne reste alors plus que la possibilité de *voyager* dans un monde d'où l'étranger disparaît à vue d'œil⁷ ».
- 4 Pourtant quelque chose semble résister : la nouveauté ne surgit jamais sans conserver en son cœur un morceau du monde ancien, car « les choses transmises constituent toujours le noyau de toute nouveauté⁸ ». « L'abolition de l'étranger, situation qui reviendrait à instaurer un gouvernement mondial, reste actuellement hors de portée⁹ », constate Jirgl en 2001, après les attentats contre les deux tours du World Trade Center à New York. L'ancienne hostilité peut-elle vraiment disparaître, comme le prétendent les

« universalistes angéliques¹⁰ » ? L'euphorie de la rencontre avec l'Autre, rendue possible par la chute du Mur, fait bientôt place au soupçon que ce n'est peut-être pas le cas. « Que des êtres humains puissent *ne pas* aimer d'autres êtres humains est sans doute le fait vital le plus ancien et le plus normal¹¹ », rappelle Jirgl, en écho à Freud dans *Malaise dans la civilisation*. En réalité, il ne croit à la disparition ni de l'ennemi ni de l'hostilité :

La « disparition de l'ennemi » après 1989 au sein de l'alliance mondiale des nations, que ce soit entre elles ou à l'intérieur de ces nations considérées séparément, est une illusion d'optique. [...] La structure ami/ennemi, déjà profondément inscrite dans le christianisme, est un des fondamentaux de l'Occident [...]. Et même si l'ennemi disparaissait, l'hostilité perdurerait¹².

- 5 Cette hostilité, cette manière de se définir par opposition à un Autre qu'on hait, est même parfois présentée comme inhérente à la nature humaine : « Une hostilité, comme seule une vie peut être hostile à une autre vie¹³ », écrit Jirgl dans *Abschied von den Feinden*.
- 6 Il rejoint ici une idée centrale de Carl Schmitt, selon qui « [f]eindre, pour des raisons d'ordre éducatif, qu'il n'y a pas d'ennemis du tout » relève de la fiction. En réalité, au-delà des espoirs pacifistes ou éducatifs, « on ne saurait raisonnablement nier que les peuples se regroupent conformément à l'opposition ami/ennemi, que cette opposition demeure une réalité de nos jours et qu'elle subsiste à l'état de virtualité réelle pour tout peuple qui a une existence politique »¹⁴. Même s'il faut soigneusement distinguer l'ennemi privé (en latin « inimicus ») de l'ennemi public (« hostis »), « [l]es concepts d'ami et d'ennemi doivent être entendus dans leur acception concrète et existentielle, et non point comme des métaphores ou des symboles ». Il « ne faut pas » non plus « y mêler des sens économiques, intellectuels ou encore leur donner un sens privé »¹⁵.
- 7 Jirgl souscrit à l'existence de cette hostilité essentielle. La nier revient, selon lui, à nier la réalité : « [L]a clé de la guerre de société que les historiographes mettent au jour dans les États européens depuis la fin du Moyen Âge atteste, à toutes les époques de paix, la poursuite de la guerre par d'autres moyens¹⁶. » L'apparence idéale d'une absence de conflits implique par conséquent en réalité que

« les discours du pouvoir nient et camouflent les vraies répartitions des forces dans la société, qui perdurent en systèmes d'oppositions sous la surface¹⁷ ». Quand « les discours rationnels » justifient cette pacification factice, ils « démontrent » ironiquement, « sous forme de dictature de la surface, leur irrationalité »¹⁸ et leur « fragilité »¹⁹. Ceux qui ne se situent pas du côté de ces discours dominants et nivelants, c'est-à-dire les renégats de la société, ne croient pas en cette pacification factice. Leur échelle de valeurs différente les incline au contraire, dit-il, à percevoir cette hostilité et à dénoncer le mensonge qui la camoufle, et qui est en général proféré au nom de la Raison, comme depuis toujours en Occident²⁰.

8 Là encore, Jirgl fait écho aux réflexions de Carl Schmitt sur le caractère illusoire d'une société sans conflits ni hostilité. Dans *La notion de politique. Théorie du partisan* (1932), Schmitt soulignait déjà que « les hommes dans l'ensemble chérissent l'illusion d'une paix non menacée et [...] ne tolèrent pas ceux qui sont réputés voir tout en noir, du moins tant que leur condition est supportable ou même bonne²¹ ». Il citait des exemples : avant la révolution russe, les classes décadentes idéalisaient le paysan russe en qui ils voyaient un brave chrétien ; avant la Révolution française, l'aristocratie vantait l'homme pour sa bonté naturelle, le peuple pour sa vertu. Et il concluait : « Étrange chose que la sécurité et l'aveuglement de ces privilégiés qui parlent de la bonté, de la douceur et de l'innocence du peuple quand déjà 93 est sous leurs pieds, *spectacle ridicule et terrible*²². »

9 La réalité de cette hostilité persistante, quoique niée, implique selon Jirgl que la suppression des frontières depuis 1989 constitue une ambition peu compatible avec les réalités humaines. Il se pourrait même, dit-il, que le rêve universaliste qui sous-tend la mondialisation contribue de manière paradoxale à renforcer ce qu'il aspire à voir disparaître : « La consolidation des frontières que ce soit pour combattre de manière efficace le terrorisme international ou [...] pour repousser les millions de masses humaines sans pays ni gagne-pain qui prennent d'assaut les territoires plus riches pour chercher de par le monde un moyen de préserver leur vie²³. » Dans le cas contraire, la disparition des frontières signifierait, poursuit-il, l'avènement d'un monde total qui ne laisserait à l'homme menacé aucune possibilité de trouver refuge ailleurs – configuration familière

à tout intellectuel ayant grandi en RDA, où l'Ouest représentait un asile possible : « La continuelle transformation des pays étrangers en pays intérieurs ferme [...] la possibilité de l'exil ²⁴. »

- 10 L'effacement des frontières géopolitiques entraîne d'ailleurs, constate-t-il, l'instauration paradoxale de frontières d'un autre type, par exemple ces « lignes de démarcation, plus profondes et plus nettes que jamais, entre ce qui est étranger et ce qui nous appartient, entre ce qui est public et ce qui est privé, social et familial, national et international ²⁵ ». Le besoin de se définir en se démarquant est tel que la suppression de l'ennemi extérieur entraîne l'invention de l'ennemi intérieur : « [Q]uand [...] le méchant disparaît, le système doit secréter toute l'hostilité à partir de lui-même ²⁶. » Un des effets de cette situation d'ouverture, de mondialisation et d'abolition des frontières est donc le retour paradoxal de la guerre, d'une part parce que des conflits lointains, contenus dans des régions éloignées, se rapprochent par suite de la réduction des distances, mais aussi parce que tout ce qui est présenté comme refusant l'intégration dans la totalité est susceptible de raviver l'ancienne constellation ami/ennemi :

Une politique qui érige en principe l'intégration contrainte des autonomies nationales (abolition des frontières) [...] mène à la constellation guerrière ami/ennemi, démontre « les points faibles » de l'édifice, et finalement contraint à agir de manière guerrière contre tout ce qui n'est pas intégrable ²⁷.

- 11 Cette idée que la fin de l'ennemi extérieur entraîne le développement d'une hostilité intérieure se trouve déjà chez Carl Schmitt, qui y voyait la conséquence d'un affaiblissement de l'État favorisant les conflits partisans et la guerre civile ²⁸. Pour Schmitt, sans ennemi, il n'existe ni politique ni État : « Des mots tels que État, république, société, classe ; et aussi souveraineté, État de droit, absolutisme, dictature [...] sont inintelligibles si l'on ignore qui, concrètement, est censé être atteint, combattu, contesté et réfuté au moyen de ces mots ²⁹. » Il considérerait en effet que « [l]a distinction spécifique du politique, à laquelle peuvent se ramener les actes et les mobiles politiques, c'est la discrimination de l'ami et de l'ennemi ³⁰ », de sorte que « cette aptitude à discerner l'ami et l'ennemi » constitue « la pierre de touche [...] de la pensée [...] politique [...]. Et inversement :

l'incapacité ou le refus d'opérer ce discernement se présente comme le symptôme du déclin politique »³¹. Un état de paix mondiale signifierait la fin du politique³².

- 12 Pour Schmitt, un État universel n'aurait par conséquent plus rien de politique : « [N]ous aurions une société coopérative de consommation et de production à la recherche de sa position d'équilibre indifférent entre les deux pôles de l'éthique et de l'économie³³. » Comme il serait illusoire de croire en une autorégulation de cet État, on en viendrait « à se demander à quels hommes va échoir le pouvoir énorme lié à une centralisation mondiale de l'économie et de la technique³⁴ ». Rien d'étonnant alors à ce que l'économie, envahie au cours des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles par le politique auquel elle prétend se soustraire, « recrée en son sein l'antagonisme ami/ennemi propre au politique », même si en apparence, elle « vise à éliminer toutes les barrières mondiales qui entravent son expansion impérialiste »³⁵, et drape le libéralisme dans des principes éthiques qui camouflent la nature politique de ses visées et de son développement. Elle encourage l'esprit consumériste, considérant que « la consommation et la jouissance esthétiques [...] représentent la voie la plus sûre et la plus facile vers une emprise totale de l'économie sur la vie intellectuelle et vers une mentalité qui voit dans la production et dans la consommation les catégories centrales de l'existence humaine³⁶ ».
- 13 Certes, Jirgl est loin de reprendre explicitement l'intégralité de la démonstration de Schmitt, mais on reconnaît dans ses essais cette même imbrication du politique et de l'économie, un même scepticisme quant à la possibilité d'une paix universelle, une même mise au jour des rapports de pouvoir qui sous-tendent la société de divertissement et la mentalité lénifiante qui y prédomine. Le roman *Renégat* est tout entier traversé par cette idée qu'un état de pacification internationale apparente entraîne la recréation d'hostilités internes : la haine trouve à s'employer autrement et recrée des lignes de partage. On en trouve de multiples exemples dans le roman, depuis la tentative de meurtre commise par le personnage principal sur l'avocat hambourgeois venu acheter la ferme de son père, jusqu'aux massacres de la fin qu'il perpètre sous l'emprise de l'amok, sans oublier les fantasmes de torture physique qui, dans les encadrés, accompagnent la vente forcée de son

appartement ou la haine du personnage Andreï pour le chauffeur de taxi qu'il assassinerait. La disproportion apparente entre la banalité d'une réalité ordinaire, où la violence se dissimule sous des dehors feutrés, comme lors de la cession immobilière devant le tribunal de commerce, et l'extrême brutalité des sévices imaginés, signale au lecteur l'impossibilité d'évacuer cette hostilité, qui, en l'absence de frontières, réinvente quotidiennement des lignes de front. Comme Carl Schmitt, Jirgl souligne en particulier le déplacement du politique, déterminé par la distinction entre ami et ennemi, vers l'économique : la violence qui s'exerce dans *Renégat*, à laquelle le narrateur tente de se soustraire pour finalement en venir à l'exercer lui-même, comporte de larges composantes économiques : c'est par exemple « l'argent³⁷ » (titre d'un chapitre) qui permet à Reinhardt Hold, le mari de Sophia, d'expulser le narrateur devenu son rival – Reinhardt Hold, dont le nom composé de trois adjectifs, *rein* (« pur »), *hart* (« dur ») et *hold* (« charmant »), renvoie à la manière dont le pouvoir économique dissimule sous une apparence de pureté charmante une dureté sans pitié. « Son avidité à posséder est tellement grande, explique Sophia sa femme, comme s'il lui fallait accumuler Argent&Pouvoir afin de vivre des millénaires³⁸. » Ce millénarisme faisant implicitement écho au rêve millénariste d'Hitler, on voit ici comment Jirgl parvient en quelques mots à associer brutalité économique et violence politique.

- 14 Ce retour diffus de l'hostilité dans les vies quotidiennes constitue l'un des fils conducteurs du roman, et a une portée politologique. *Renégat* réhabilite le politique au sens de Carl Schmitt, c'est-à-dire souligne la réalité d'une distinction essentielle entre ami et ennemi. Croire le contraire n'est pas seulement illusoire, cela revient à annihiler l'existence même du politique. Jirgl examine avec *Renégat* les conséquences qu'entraîne la disparition de ce dernier dans la vie quotidienne de l'homme contemporain : la diffusion de la haine et l'inlassable reconstruction d'hostilités diverses.
- 15 On aurait cependant tort d'en conclure que Jirgl prône un retour à la guerre conventionnelle. De manière ironique, il s'amuse, juste avant que son personnage principal saisi de folie meurtrière commette un amok, à confronter, dans un même wagon du RER berlinois, un bruyant va-t'en-guerre et un pacifiste virulent : « !La guerre : la guerre, ç'a toujours du bon. Ça vous !secoue la populace. Ça vous

la ressoude³⁹ », dit le premier, le belliciste. « J'aimerais que le Juge suprême convoque tous les chefs de guerre à une conférence dans une seule&même salle (je hurle) – & me fournisse la !bombe adéquate – ou : mieux !deux bombes pour être sûr⁴⁰ », lui répond le second, le virulent pacifiste. Tenant de la guerre conventionnelle et tenant de sa version contemporaine, partisane, informelle, diffuse, se font face ici en une confrontation qui dépeint la situation de manière ironique et ne prend pas parti. Car l'enjeu est ailleurs : la scène démontre surtout la permanence de l'état d'hostilité et le déplacement de la ligne de front vers l'espace confiné du métro.

La fin de la démocratie, les Césars, la hantise du passé : réinventer Spengler

- 16 Jirgl ne fait pas non plus mystère de son intérêt ancien pour l'œuvre d'Oswald Spengler *Der Untergang des Abendlandes*, découverte bien avant la fin de la RDA, tout comme d'ailleurs *Voyage au bout de la nuit* de Céline et les post-structuralistes français édités aux éditions Merve, que Heiner Müller laissait à la libre disposition de tous sur une grande table à la Volksbühne⁴¹. Or le rapprochement, même partiel, de la pensée de Jirgl avec celle de Spengler peut être éclairant.
- 17 Même s'il dit avoir lu et relu Spengler, il est certain, comme l'affirme Arne De Winde, que « Jirgl, pour analyser la société à sa manière, s'est bricolé son propre Spengler⁴² » : « Les guillemets laissent croire qu'il cite et condense des passages originaux ; mais au fond, il s'agit (sans exception) de pseudocitations, certes constituées de thématiques chères à Spengler, mais qui n'apparaissent jamais sous cette forme spécifique dans l'œuvre de Spengler⁴³. » Toujours selon Arne De Winde, Jirgl reprend des éléments de Spengler pour en examiner l'actualité, en particulier en ce qui concerne « la transformation d'une civilisation avancée en barbarie », « la description des métropoles mondiales modernes », « l'apparition d'une soi-disant seconde religiosité » et « l'analyse des médias comme instrument de pouvoir nivelant »⁴⁴. Dans ses « conversations épistolaires » avec Arne De Winde et Clemens Kammler, Jirgl évoque en outre personnellement Spengler comme source d'inspiration pour réfléchir

aux « métropoles modernes avec la population qui y habite – la transformation de la démocratie en démocratie de masse, de la culture en culture de masse, des Lumières en superstition [...] ; la déconnexion des partis politiques – l’asservissement des masses par les médias qui autrefois encourageaient la pensée libre⁴⁵ ». Jirgl considère que si le déclin de l’Occident ne prend certes plus la forme du nazisme, « le potentiel de déclin commence actuellement à redevenir très actif⁴⁶ ». On retrouve dans *Renégat* trois idées centrales inspirées de Spengler : la fragilité de la démocratie, la fascination populaire pour les Césars, et le caractère sinusoïdal de l’histoire avec le retour du passé qui revient hanter les formes nouvelles de la civilisation.

- 18 Chez Spengler, la démocratie évolue de telle façon que ses formes lui survivent même quand le pouvoir réel prend une forme de moins en moins démocratique : « C’est la fin de la démocratie, non sa chute mais son irrémédiable effondrement intérieur, qui permet à l’avenir de laisser ses formes subsister avec d’autant plus d’insouciance qu’elles ont de moins en moins de sens⁴⁷. » Jirgl ne cesse, dans ses essais, de pointer la fragilité de la démocratie, qui tient en particulier à son caractère dialectique et au fait que c’est « de son fondement que peuvent surgir ces structures oligarchiques qui [la] détruisent⁴⁸ ». L’idée que la majorité a toujours raison est un préjugé que rien ne vient démontrer :

On peut trouver d’innombrables exemples montrant que des décisions prises à la majorité ne garantissent aucunement la justice ; il suffit de penser à la mort de Socrate, décidée à la majorité conformément à la compréhension antique de la démocratie, ou à l’avènement d’Hitler à la Chancellerie grâce à un vote démocratique⁴⁹.

- 19 Par cette observation, Jirgl pointe le socle même de la construction démocratique, à savoir le principe majoritaire : « Les majorités génèrent autant d’injustice que n’importe quel régime despotique⁵⁰. » La « démocratie de masse » accentue cette problématique, la masse n’étant même plus constituée de sujets pensants, mais d’individus manipulés par une idéologie lénifiante à laquelle des médias complaisants ne cessent de contribuer. La métropole moderne avec sa population constitue selon lui un lieu

d'observation privilégié de cette nouvelle forme du déclin de l'Occident : les individus qui se détachent de la masse sont précisément des « renégats » qui tentent par divers moyens d'échapper à celle-ci, qui occupe trottoirs, bus et métros. Ils la fuient par une double stratégie de mouvement et de retrait, en s'enfermant dans l'habitacle de leur taxi ou en déambulant sans relâche dans la solitude des forêts pour y chercher refuge, comme deux des principaux personnages de *Renégat*. Les encadrés qui jalonnent le texte peuvent être considérés comme autant de replis hors de ce dernier, et les renvois fléchés qui y sont adjoints comme autant d'incitations au mouvement : les uns et les autres donnent forme à cette double stratégie de résistance à la masse, masse qui fonde la démocratie contemporaine et la mine dans le même temps.

- 20 À cette faiblesse, qui affecte le système majoritaire qui se trouve au fondement même de la démocratie, s'ajoute le fait que les partis politiques tendent à oublier le peuple dont procède leur légitimité pour ne plus se préoccuper que d'eux-mêmes, de sorte que leur « déconnexion », tout comme « la (ré-)émergence d'un despote dans une puissance basée sur de telles majorités, ne sont aucunement exclues : bien au contraire, l'histoire semble démontrer qu'elles en seraient plutôt une conséquence possible ⁵¹ ». Certes, Jirgl ne dénonce pas le risque de voir un dictateur parvenir au pouvoir dans le Berlin des années 2000 qui constitue le cadre de *Renégat* : il y a longtemps que le déclin, selon lui, ne prend plus cette forme-là, enterré avec la défaite du régime nazi. Mais le despotisme est à l'œuvre ailleurs, de manière disséminée, sa propagation étant associée au développement de la mondialisation, qui favorise l'avènement d'oligarchies sur lesquelles les populations n'ont aucun contrôle. Ce retour des despotes sous la forme de puissances économiques incontrôlables, associées à une multitude de potentats locaux, est dans la nature même de la mondialisation : « L'effacement des frontières territoriales crée d'un côté une liberté de résidence, tandis que d'un autre côté la sécurité diminue, ce qui augmente le danger de voir une puissance d'État légale user de moyens de domination illégaux ; la puissance d'État peut verser dans la criminalité ⁵². » Dans les institutions internationales,

le référentiel démocratique s'est depuis longtemps évaporé des conférences. Ce qu'il reste ? Une multitude de centres occupés par des chefs despotiques, personnages obsédés par le pouvoir ; des Césars au petit pied, appuyés sur le nucléaire et la haute technologie : « un mode de vie hautement civilisé coexistant avec le retour d'un état primitif », comme le disait Spengler il y a quatre-vingts ans⁵³.

- 21 La démocratie ne protège donc pas de la survenue des despotes, phénomène dont Spengler a traité en 1923 au chapitre 4 de *Untergang des Abendlandes* sous le titre « Der Zäsarismus⁵⁴ ». Jirgl définit le « césarisme » de Spengler comme suit :

« Victoire de la politique de la violence via l'argent. Caractère de plus en plus primitif des formes politiques. Déclin intérieur des nations pour aboutir à une population informe. Leur absorption par un empire au caractère de plus en plus primitif et despotique – Le monde comme proie – Émergence progressive de situations préhistoriques dans une civilisation de haut niveau ». Il y a entre-temps un nom pour cet état qui tend à s'installer : la mondialisation⁵⁵.

- 22 *Renégat* n'a certes pas pour horizon d'étude la planète ni la manière dont l'Occident y réactive sa faculté à générer des despotes ; mais l'échelle individuelle, qui détermine l'angle d'observation du roman, permet de constater à hauteur humaine les effets de ce processus. Dans le Berlin du début des années 2000, l'argent induit une forme de puissance locale, autre idée développée par Spengler⁵⁶, incarnée par Reinhardt Hold manœuvrant pour garder le contrôle de sa femme Sophia. Dans la presse, centre de pouvoir, les vrais journalistes et les vrais enquêteurs sont éliminés au profit d'arrivistes sans éthique professionnelle. L'affaiblissement de la démocratie en démocratie de masse entraîne la substitution de croyances soi-disant scientifiques aux exigences de la conscience éclairée : dans un monde où l'on renonce à penser par soi-même, quoi de plus tentant que de s'en remettre à la science comme solution à tout ? L'étrange dernier chapitre, situé dans un hôpital, illustre cette tentation de démissionner intellectuellement pour se reposer sur la seule technicité médicale, réduire la fureur du renégat à une tumeur au

cerveau, traiter l'opposition politique ou philosophique comme une maladie mentale. Enfin, l'architecture du nouveau Berlin, décrite ici comme traduisant une obsession obsidionale et une fermeture hostile à la populace qui grouille à ses pieds⁵⁷, atteste, elle aussi, l'amenuisement de la démocratie, le fait que « le tissu de la démocratie montre la trame et [que] son masque commence à devenir transparent⁵⁸ ». *Renégat* décrit plus globalement une société marquée par la violence, une violence financière, juridique, architecturale, psychologique, sociale, dont le meurtre du chauffeur de taxi et l'amok final du narrateur sont les formes les plus simples, les plus primitives.

23 Au chapitre « Le-génie-de-la-forêt⁵⁹ », Jirgl aborde cette question du despotisme et de la tentation du césarisme dans les démocraties affaiblies à partir de la position de l'artiste. Il enchâsse dans le cœur du roman l'histoire complète d'un renégat est-allemand, élevé en orphelinat, impuissant à s'intégrer, qui se réfugie dans les bois où il écrit son œuvre tout en travaillant comme bûcheron ; la chute du Mur le propulse dans la lumière, il publie son travail, connaît la notoriété, puis disparaît. Ce renégat est-allemand est le pendant du renégat ouest-allemand, le narrateur, qui sans cesse retourne marcher dans les bois et connaît la même tentation d'échapper aux injonctions de l'idéologie dominante en se repliant sur soi, même si, à la différence du narrateur socialisé en RFA, ce renégat est-allemand parvient à réaliser en partie son projet et préfère s'effacer plutôt que de commettre un amok.

24 Or le titre, « Le-génie-de-la-forêt », apparaît aussi dans les essais de Jirgl où il désigne l'artiste idéal tel que Brecht, selon lui, le concevait. Selon Jirgl, « Brecht avait un horizon culturel qui, venu du romantisme ("le noble sauvage"), se prétendait antibourgeois : "le génie de la forêt"⁶⁰ ». L'artiste stylisé en « génie de la forêt » entretient des liens à la fois avec la nature et avec l'intelligence, sa solitude et sa sauvagerie sont les conditions de sa créativité. Cet idéal romantique de l'artiste inspiré et solitaire a une portée politologique, qui tient au fait que, selon Jirgl, cette figure mène droit à Hitler⁶¹ : « [Brecht] aurait dû savoir, et il l'a sûrement su, que dans une société industrielle, un tel type – après avoir échoué dans sa formation et dans l'art, puis nanti d'un pouvoir fou – ne pouvait finalement engendrer qu'une seule figure : un Hitler⁶². » Ici, Jirgl reprend l'idée,

omniprésente dans les manuels d'histoire de la littérature de RDA ⁶³, du romantisme comme courant précurseur du nazisme.

- 25 Ainsi, l'artiste raté peut certes poser au renégat ; mais pour peu qu'il parvienne au pouvoir, le despote qui sommeille en lui se révèle dans son atrocité. Dans cette optique, le despotisme, ou « césarisme » selon Spengler, ne se limite donc pas à la pression diffuse que la massification et la mondialisation exercent sur le citoyen qui renâcle à adopter le discours dominant : il affecte jusqu'au renégat lui-même, dont l'aspiration à créer, l'impuissance à y parvenir, et les ratages divers nourrissent moins un idéal de l'artiste qu'une furieuse ambition à la toute-puissance. Toute l'ambiguïté du roman tient au fait qu'il laisse le renégat dans cette position suspecte : ce despotisme qu'il refuse, il finit par l'incarner.
- 26 Ce processus qui ramène le renégat au point dont il veut s'éloigner, en l'occurrence aux aspirations à dominer et à tuer, peut être figuré par une boucle irrégulière, pleine de circonvolutions, forme dont Jirgl use abondamment dans son roman *Renégat* où ses flèches et ses encadrés multiplient les renvois. Il peut également être rapproché d'une autre sorte de boucle, chère à Spengler : celle de l'éternelle reprise du même, qui correspond à une conception plutôt sinusoïdale de l'histoire. Pour Spengler, « l'histoire se compose d'une pure succession de cultures qui se développent et meurent comme des plantes sans s'influencer mutuellement ⁶⁴ ». La forme géométrique permettant de représenter

cette conception radicalement cyclique du cours du temps n'est pas un cercle en perpétuelle rotation mais bien plutôt une succession indéfinie de festons identiques – correspondant chacun à une culture – qui se chevaucheraient quelque peu, tout en demeurant totalement indépendants les uns des autres. En fait, une conception cyclique plus soucieuse de faire ressortir l'alternance des âges d'or et des périodes creuses de l'histoire que de rompre tout lien entre les diverses cultures serait plus adéquatement représentée par une sinusoïde continue ⁶⁵.

- 27 Cette conception sinusoïdale de l'histoire des cultures évoluant en civilisations avant de décliner complètement (la civilisation étant caractérisée par le développement des grandes villes), Jirgl se la représente de manière très spatiale, comme « le déploiement de

l'idée d'espace en un mouvement qui se tord, de sorte qu'en résultent des images de réseaux avec divers nœuds de jonction et des retours en arrière vers le passé, qui à leur tour démultiplient l'espace pour en faire des espaces, la réalité pour en faire des réalités⁶⁶ ». L'histoire ainsi représentée permet à des époques différentes d'entrer en contact les unes avec les autres, « l'être humain au cœur du passé vivant doublement dans le présent⁶⁷ ». Les exemples de cette actualité d'un passé lointain abondent dans l'œuvre de Jirgl, qu'il s'agisse de l'obsession de l'Allemagne réunifiée pour le passé nazi qui a pour conséquence que « la guerre d'hier a apparemment occupé l'avenir⁶⁸ », ou encore du retour du Moyen Âge dans l'architecture et le mode de vie urbain, où les nouvelles places fortes habillées de verre et d'acier affichent leur hostilité et leur résistance aux possibles envahisseurs. Il se pourrait même que la réunification allemande réactive le spectre du Saint Empire romain germanique⁶⁹, tandis que la vente forcée d'un immeuble au tribunal de commerce fait ressurgir d'abominables spectres, ceux des conquistadors espagnols comme Pizarro⁷⁰, du conquérant sanguinaire Gengis Khan⁷¹, ou bien encore de Staline⁷². Cette propension à importer le passé dans le présent découle d'un besoin de se rassurer en revenant à des situations déjà éprouvées, « tant le passé lointain peut, en des temps de craintes existentielles impossibles à endiguer, apparaître à nouveau comme salvateur⁷³ ». Elle découle aussi d'un désir de réparer ce qui a été manqué. Les éléments défensifs des forteresses modernes, l'acier et le verre, ne sont pas seulement « une régression manifeste des formes contemporaines vers une architecture essentiellement typique du Moyen Âge tardif⁷⁴ », ils expriment peut-être aussi le souhait de rattraper ce qui, dans le passé, n'a pas été mené à son terme : « Se peut-il que cette fameuse "prise de possession du monde" par l'Occident aspire aujourd'hui seulement à trouver son achèvement en utilisant trop tardivement le verre, trop tardivement l'acier⁷⁵ ? », s'interroge Jirgl. Cet accomplissement tardif de visées anciennes amènerait à concevoir l'histoire non comme un développement linéaire, mais « seulement comme des détours et des égarements⁷⁶ », conformément à cette forme sinusoïdale que Jirgl a introduite dans *Renégat* par les arabesques que dessinent ses renvois, ou par l'incessant ballet des allers et retours entre l'été 2002 au chapitre « Rencontre de

camarades de classe⁷⁷ » et l'année 1945 au chapitre « Chasseurs silencieux⁷⁸ », ou encore par la flèche de la dernière page⁷⁹ qui renvoie les lecteurs au tout début du roman⁸⁰.

- 28 Ces allers et retours entre présent et passé signalent un état de guerre de société non apaisée. Pour établir ce constat, Jirgl s'appuie sur la lecture de *Hamlet* par Carl Schmitt, où « l'ancien, incarné par l'esprit du père, garde la place pour le nouveau qui porte toujours en lui le noyau de l'ancien », mais qui, « en devenant actif et en interagissant avec le substrat du nouveau, se déploie sous la forme du très ancien » : les formes anciennes, appelées à la rescousse pour affronter l'inédit et inventer des formes nouvelles, peuvent entraîner une régression vers des états plus anciens encore ; cette « dialectique de l'ancien et du nouveau (avant-garde et convention) est le signe d'une guerre de société qui n'est toujours pas apaisée »⁸¹. Ainsi, puisque ce sont les époques les plus conflictuelles qui suscitent le plus de recours au passé, il est logique que cette démultiplication des recours aux formes anciennes traduise une situation de conflits. Les arabesques formelles de *Renégat* acquièrent à la lumière de ce constat une valeur de signal. Elles ne se contentent pas de figurer les mouvements désordonnés d'un homme saisi de folie meurtrière ou d'un type contemporain privé de racines, de travail et de repos, elles n'ont pas seulement une valeur spatiale. Non, elles ont aussi une valeur temporelle, elles figurent les échanges entre le présent et les diverses strates du passé, que ce soit celui du narrateur (qui se remémore son passé personnel), celui de Berlin ou celui du monde occidental au sens large depuis son lointain Moyen Âge. En ce sens, elles rendent visible la désorientation de la société d'après 1989, hantée par le spectre de Staline ou d'Hitler, les crimes nazis réveillant le souvenir des autres crimes contre l'humanité : un état de société non apaisé.

BIBLIOGRAPHIE

DE WINDE Arne, « Das Ende der Demokratie? Spengler – Sloterdijk – Jirgl », dans Gilbert MERLIO et Daniel MEYER (dir.), *Spengler ohne Ende. Ein Rezeptionsphänomen im internationalen Kontext*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, Schriften zur politischen Kultur der Weimarer Republik, vol. 16, 2014, p. 121-136.

JIRGL Reinhard, *Abschied von den Feinden*, Munich, Carl Hanser, 1995.

JIRGL Reinhard, *Die atlantische Mauer*, Munich, Carl Hanser, 2000.

JIRGL Reinhard, *Land und Beute*, Munich, Carl Hanser, 2008.

JIRGL Reinhard, *Abtrünnig. Roman aus der nervösen Zeit*, Munich, Deutscher Taschenbuch, 2008.

JIRGL Reinhard, *Renégat, roman du temps nerveux*, trad. Martine RÉMON, Meudon, Quidam, Made in Europe, vol. 50, 2010.

LAGUEUX Maurice, *Actualité de la philosophie de l'histoire*, Sainte-Foy, Presses de l'université Laval, 2001.

LEMONNIER-LEMIEUX Anne, « L'ironie catastrophique » de Reinhard Jirgl dans *Renégat. Roman du temps nerveux* (2005) », *Cahiers d'Études Germaniques*, n° 73, *Crises et catastrophe*, dir. Marie-Laure DURAND, Michel LEFÈVRE et Emmanuelle PRAK-DERRINGTON, 2017, p. 237-250, DOI : <https://doi.org/10.4000/ceg.2449>.

LEMIEUX Anne, *Hölderlin à Berlin-Est. La réinvention du romantisme par les écrivains est-allemands*, Paris, Hermann, 2019.

SCHMITT Carl, *La notion de politique. Théorie du partisan*, trad. Marie-Louise STEINHAUSER, Paris, Calmann-Lévy, Liberté de l'esprit, vol. 17, 1972.

SPENGLER Oswald, *Politische Schriften*, Munich, Beck, 1933.

SPENGLER Oswald, *Der Untergang des Abendlandes: Umrisse einer Morphologie der Weltgeschichte* [1923], Munich, Beck, 1990.

NOTES

1 Reinhard Jirgl, *Land und Beute*, Munich, Carl Hanser, 2008.

2 Première parution en 2005. Édition allemande : Reinhard Jirgl, *Abtrünnig. Roman aus der nervösen Zeit*, Munich, Deutscher Taschenbuch, 2008 ; édition française : Reinhard Jirgl, *Renégat, roman du temps nerveux*, trad. Martine Rémon, Meudon, Quidam, Made in Europe, vol. 50, 2010.

3 Reinhard Jirgl, « Die Diktatur der Oberfläche », dans *Land und Beute*, *op. cit.*, p. 33 : « [H]istorisch bestimmt durch Raum, Sprache, Recht ».

4 Reinhard Jirgl, « Stadt ohne Eigenschaften », dans *Land und Beute*, *op. cit.*, p. 67 : « Hauptstrom (verordneter) Entgrenzung und totalisierender Integration ».

5 Reinhard Jirgl, « Die Diktatur der Oberfläche », dans *Land und Beute*, *op. cit.*, p. 33 : « [T]otalitär verfügte Kollektivierung mit anderen Mitteln – die Globalisierung – hin zum Weltstaat ».

6 Reinhard Jirgl, « Die wilde und die gezähmte Schrift », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 92-122 : « !Es gibt kein Entkommen in einer verwaisten Landschaft eines Krieges ohne Front ». La disposition inhabituelle du point d'exclamation est due au fait que Jirgl réinvente dans son œuvre l'orthographe et la ponctuation.

7 Reinhard Jirgl, « Reisen in Zeiten des geschwundenen Raums », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 206 : « Je umfassender das Wissen über die Welt [...], desto schwieriger wird es, Welt noch vorzufinden; wobei letztlich nur noch Einreisen in die zusehends auslandslos gemachte Welt vorkommt ».

8 Reinhard Jirgl, « Stadt ohne Eigenschaften », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 68 : « [...] weil den Kern alles Neuen immer auch das Tradierte ausmacht ».

9 Reinhard Jirgl, « Reisen in Zeiten des geschwundenen Raums » dans *Land und Beute*, op. cit., p. 208 : « [E]in Zustand angestrebter 'Auslandslosigkeit', identisch mit der Errichtung des Weltstaats, [kann] gegenwärtig keineswegs vollendet werden ».

10 Reinhard Jirgl, « Von Dämmerung zu Dämmerung », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 32 : « [B]lauäugig[e] Universalisten ».

11 *Ibid.*, p. 32: « Daß Menschen andere Menschen auch *nicht* mögen, ist unbenommen wohl die älteste und normalste vitale Tatsache ».

12 Reinhard Jirgl, « Die Diktatur der Oberfläche », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 49 : « Das 'Verschwinden des Feindes' nach 1989 im globalen Verhältnis der Nationen, sowohl zueinander als auch innerhalb der einzelnen Nationengefüge, ist eine optische Täuschung. [...] Die Freund-Feind-Struktur, bereits dem Christentum tief eingeschrieben, ist eine fundamentale des Abendlands [...]. Und wäre selbst der Feind verschwunden, so bestünde die Feindschaft weiter. »

13 Reinhard Jirgl, *Abschied von den Feinden*, Munich, Carl Hanser, 1995, p. 91 : « Feindschaft, wie nur ein Leben dem anderen Leben feind sein kann ».

14 Carl Schmitt, *La notion de politique. Théorie du partisan*, trad. Marie-Louise Steinhauser, Paris, Calmann-Lévy, Liberté de l'esprit, vol. 17, 1972, p. 69.

15 *Ibid.*, p. 68.

16 Reinhard Jirgl, « Die Diktatur der Oberfläche », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 48 : « [D]ie Chiffre des Gesellschaftskrieges, die die Historiografen

seit dem ausgehenden Mittelalter in den europäischen Staaten ausfindig machen, bezeugt zu allen Zeiten des Friedens den Fortgang des Kriegs mit anderen Mitteln. ».

17 *Ibid.*, p. 48-49 : « [D]iese Diskurse der Macht [müssen] die wahren Kräfteverteilungen in der Gesellschaft, die unterhalb der [...] Oberfläche auch in den Oppositionssystemen weiterbestehn, leugnen und verdeckt halten. ».

18 *Ibid.*, p. 49 : « [D]ie rationalen Diskurse [...] offenbaren [...] in Gestalt der Diktatur der Oberfläche ihre Unvernunft ».

19 *Ibid.*, p. 49 : « Zerbrechlichkeit ».

20 Voir *ibid.*, p. 49.

21 Carl Schmitt, *La notion de politique*, op. cit., p. 112.

22 *Ibid.*, p. 116. Le passage en italiques est une citation de Tocqueville, *L'Ancien régime et la Révolution*.

23 Reinhard Jirgl, « Von Dämmerung zu Dämmerung », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 28-29 : « Die Sicherung der Grenzen – sei es zur wirksamen internationalen *Terrorismusbekämpfung* oder sei es [...] zum Abwehren von Millionen heimat- und erwerbslos gewordenen Menschenmassen, die im Ansturm auf die reicheren Territorien in der Welt nach einem Lebenserhalt suchen. ».

24 Reinhard Jirgl, « Vorwort des Autors », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 16 : « Die stete Verwandlung jeglichen Auslands zum Inland beschneidet [...] die Möglichkeit zum Exil. ».

25 *Ibid.*, p. 15 : « [Die] tiefer und fester denn je gezogenen Unterscheidungslinien zwischen fremd und eigenangehörig, öffentlich und privat, gesellschaftlich und familiär, national und international ».

26 Reinhard Jirgl, « Zeit der niedrigen Himmel », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 55 : « [W]o [...] das Böse verschwunden [ist], muß das eigene System alles Feindliche aus sich selbst heraus erschaffen. ».

27 Reinhard Jirgl, « Stadt ohne Eigenschaften », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 80 : « Eine Politik der Maßgabe erzwungener Integration (Entgrenzung) von nationalen Eigenständigkeiten [...] führt zur kriegesischen Freund-Feind-Konstellation, erweist die 'Unstetigkeitsstellen' im Gefüge, letztlich den Zwang zur kriegesischen Aktion gen alles Nichtintegrale ».

- 28 Carl Schmitt, *La notion de politique*, op. cit., p. 72.
- 29 *Ibid.*, p. 71.
- 30 *Ibid.*, p. 66.
- 31 *Ibid.*, p. 115.
- 32 *Ibid.*, p. 98.
- 33 *Ibid.*, p. 102.
- 34 *Ibid.*
- 35 *Ibid.*, p. 128.
- 36 *Ibid.*, p. 138.
- 37 Reinhard Jirgl, *Renégat*, op. cit., p. 130.
- 38 Reinhard Jirgl, *Abtrünnig*, op. cit., p. 141 : « Er ist so gierig auf Besitz, als müsse er für Tausendjahre-Leben Geld&macht anhäufen. » ; *Renégat*, op. cit., p. 139. L'orthographe est celle réinventée par Jirgl et sa traductrice.
- 39 Reinhard Jirgl, *Abtrünnig*, op. cit., p. 509 : « !Krieg: Krieg is !immerjut. Da jeht een !Ruck durchs Volk. Det schmiedet sesamm » ; *Renégat*, op. cit., p. 494.
- 40 Reinhard Jirgl, *Abtrünnig*, op. cit., p. 510 : « Ich wünscht mir vom Himmlischen die Weltkonferenz aller Kriegsoberhäupter in einem einzigen Saal – (brülle ich) -u mir die passende Bombe dazu, od: zur Sicherheit besser !zwei Bomben » ; *Renégat*, op. cit., p. 494.
- 41 Heiner Müller a œuvré à la Volksbühne, théâtre de Berlin-Est, comme auteur et dramaturge entre 1977 et 1982. Les œuvres dont il est question ici étaient introuvables en RDA. On ne se les procurait que par des contacts avec l'Ouest. À cette époque Reinhard Jirgl y travaillait comme technicien.
- 42 Arne De Winde, « Das Ende der Demokratie? Spengler – Sloterdijk – Jirgl », dans Gilbert Merlio et Daniel Meyer (dir.), *Spengler ohne Ende. Ein Rezeptionsphänomen im internationalen Kontext*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, Schriften zur politischen Kultur der Weimarer Republik, vol. 16, 2014, p. 133 : « Jirgl [hat] sich zum Zweck seiner Gesellschaftsanalyse einen eigenen Spengler zusammengebastelt ».
- 43 *Ibid.* : « Die Anführungszeichen legen nahe, dass hier Originalstellen zitiert und konglomeriert werden; im Grunde genommen handelt es sich aber (ohne Ausnahme) um Scheinzitate, die zwar aus Spengler'schen

Stichwörtern zusammengesetzt sind, in dieser spezifischen Form aber nicht in Spenglers *Œuvre* vorkommen ».

44 *Ibid.*, p. 126 : « Verwandlung von Hochzivilisation in Barbarei », « Beschreibung der modernen Weltstädte », « Hervortreten einer sogenannten zweiten Religiosität », « Analytik der Medien als eines egalisierenden Machtinstruments ».

45 Reinhard Jirgl, « 'Schreiben – das ist meine Art, in der Welt zu sein' – Gespräche in Briefen mit Clemens Kammler/Arne De Winde », dans *Land und Beute*, *op. cit.*, p. 140-141 : « [Die] modernen Weltstädte mit deren darin hausender Bevölkerung – die Verwandlung von Demokratie zu Massendemokratie, Kultur zu Massenkultur, von der Aufklärung zum Aberglauben [...]; die Verselbständigung der politischen Parteien – die Versklavung der Massen durch die einstmals den freien Gedanken befördernden Medien ».

46 *Ibid.*, p. 140: « [D]ie Untergangspotentiale [beginnen] derzeit wieder sehr aktiv zu wirken ».

47 Oswald Spengler, *Politische Schriften*, Munich, Beck, 1933, cité par Arne De Winde in « Das Ende der Demokratie? », *op. cit.*, p. 124 : « Das ist das Ende der Demokratie, nicht ihr Sturz, sondern ihr unwiderruflicher innerer Zerfall, der es künftig gestattet, ihre Formen umso sorgloser bestehen zu lassen, je weniger sie bedeuten. ».

48 Reinhard Jirgl, « Stadt ohne Eigenschaften », dans *Land und Beute*, *op. cit.*, p. 81 : « [G]erade aus ihrem Fundament [können] jene Demokratie zersetzenden oligarchischen Strukturen erwachsen ».

49 Reinhard Jirgl, « Vorwort des Autors », dans *Land und Beute*, *op. cit.*, p. 15 : « Es lassen zahllos Beispiele sich auffinden dafür, daß Mehrheitsbeschlüsse mitnichten zur Gerechtigkeit führen müssen; man denke an den nach antikem Demokratieverständnis mehrheitlich bestimmten Tod des Sokrates oder an die durch eine demokratische Wahl herbeigeführte Reichskanzlerschaft Hitlers. ».

50 *Ibid.*: « Mehrheiten lassen ebenso Unrecht entstehen wie irgendeine Despotie ».

51 *Ibid.* : « Sowohl die Verselbständigung mehrheitlich gewählter Parteien [...] als auch das (Wieder-)Auftreten eines Diktators sind in so gestellter Mehrheiten-Herrschaft keineswegs ausgeschlossen, vielmehr wollen sie anhand der Historie als deren eine mögliche Konsequenz erscheinen. ».

52 *Ibid.*, p. 17 : « Verwischte territoriale Grenzen schaffen einerseits räumliche Freizügigkeiten, andererseits schwindet die Sicherheit, was zugleich die Gefahr heraufziehen läßt, daß eine legale Staatsmacht illegaler Herrschaftsmittel sich bedient; Staatsmacht kann in die Kriminalität geraten. ».

53 Reinhard Jirgl, « Zeit der niedrigen Himmel », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 59 : « Das Referential der Demokratie hat sich aus den Konferenzen längst verflüchtigt. Was bleibt? Die Vielzahl von Zentren despotischer Machtführer, machtbesessene Figuren; Duodezzäsaren, nuklear- und High-Tech-gestützt: 'hochzivilisierte Lebensführung bei allmählicher Wiederkehr primitiver Zustände', so Spengler vor achtzig Jahren. ».

54 Oswald Spengler, *Der Untergang des Abendlandes: Umrisse einer Morphologie der Weltgeschichte* [1923], Munich, Beck, 1990, p. 1101.

55 Reinhard Jirgl, « 'Schreiben – das ist meine Art, in der Welt zu sein' », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 141 : « 'Sieg der Gewaltpolitik über das Geld. Zunehmend primitiver Charakter der politischen Formen. Innerer Zerfall der Nationen in eine formlose Bevölkerung. Deren Zusammenfassung in ein Imperium von allmählich wieder primitiv-despotischem Charakter – Die Welt als Beute – Langsames Heraufdringen urmenschlicher Zustände in eine hochzivilisierte Lebenshaltung'. Es gibt mittlerweile einen Namen für diesen fortschreitenden Zustand: Globalisierung. ».

56 Pour Spengler, il y a « autodestruction de la démocratie par l'argent » : « Selbstvernichtung der Demokratie durch das Geld » (Spengler, *Der Untergang des Abendlandes*, op. cit., p. 1143).

57 Anne Lemonnier-Lemieux, « L'ironie catastrophique » de Reinhard Jirgl dans *Renégat. Roman du temps nerveux* (2005) », *Cahiers d'Études Germaniques*, n° 73, *Crises et catastrophe*, dir. Marie-Laure Durand, Michel Lefèvre et Emmanuelle Prak-Derrington, 2017, p. 242.

58 Reinhard Jirgl, « Stadt ohne Eigenschaften », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 74 : « [D]er Stoff der Demokratie [beginnt] dünn, deren Maske transparent zu werden ».

59 Reinhard Jirgl, *Renégat*, op. cit., p. 213.

60 Reinhard Jirgl, « 'Schreiben – das ist meine Art, in der Welt zu sein' », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 162 : « Brecht [...] hatte eine

Kulturhoffnung, die, aus der Romantik kommend, ('der edle Wilde'), sich antibürgerlich gab: 'das Genie aus dem Wald'. ».

61 Le bunker d'Hitler à Wolfschanze, construit dans les bois, était dissimulé sous un camouflage de feuillage qui le rendait indétectable à tout espionnage aérien. Peut-être Jirgl pense-t-il ici à cet aspect quand il rapproche le « génie de la forêt » de la figure d'Hitler.

62 Reinhard Jirgl, « 'Schreiben – das ist meine Art, in der Welt zu sein' », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 162 : « Er hätte wissen müssen, und hat es bestimmt gewußt, daß innerhalb einer Industriegesellschaft aus einem solchen Typus nur eine Figur hervorgehen konnte: ein Hitler. ».

63 Voir Anne Lemieux, *Hölderlin à Berlin-Est. La réinvention du romantisme par les écrivains est-allemands*, Paris, Hermann, 2019, p. 17-61.

64 Maurice Lagueux, *Actualité de la philosophie de l'histoire*, Sainte-Foy, Presses de l'université Laval, 2001, p. 82.

65 *Ibid.*

66 Reinhard Jirgl, « Vorwort des Autors », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 13 : « [D]ie Auffächerung der Raum-Idee in Bewegung, die in die Zeit sich krümmt, woraus Vorstellungen von Netzwerken mit vielerlei Knotenpunkten und Rückkopplungen auf Vergangenes entstehen, die ihrerseits den Raum zu Räumen, die Wirklichkeit zu Wirklichkeiten pluralisieren ».

67 Reinhard Jirgl, *Die atlantische Mauer*, Munich, Carl Hanser, 2000, p. 345 : « Mensch im Herz der Vergangenheit im Heute zweifach lebend ».

68 Reinhard Jirgl, « Stadt ohne Eigenschaften », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 69 : « [D]er Krieg von gestern hat dem Anschein nach die Zukunft okkupiert ».

69 Voir Reinhard Jirgl, *Abschied von den Feinden*, op. cit., p. 84.

70 Reinhard Jirgl, *Renégat*, op. cit., p. 152.

71 *Ibid.*, p. 155.

72 *Ibid.*, p. 457.

73 Reinhard Jirgl, « Vom Geist des Uralten zur globalisierten Angst – Anmerkungen zur Figur von Hamlets Vater-Geist: eine verborgene Intrige », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 189 : « Will doch in Zeiten unhegbarer Existenzangst das Uralte dann wieder als das Rettende erscheinen. ».

74 Reinhard Jirgl, « Stadt ohne Eigenschaften », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 76-77 : « [D]eutliche Regression in der gegenwärtigen Formgebung auf im wesentlichen spätmittelalterliche Typik ».

75 Ibid., p. 77: « Strebt mittels zu spät kommenden Glases, zu spät kommenden Stahls ebenjener abendländische 'Griff in die Wirklichkeit' erst heutzutage seiner Vollendung zu? ».

76 Ibid.: « [L]ediglich als Um- bzw. Irrwege ».

77 Reinhard Jirgl, *Renégat*, op. cit., p. 355.

78 Ibid., p. 329.

79 Ibid., p. 525.

80 Ibid., p. 11.

81 Reinhard Jirgl, « Vom Geist des Uralten zur globalisierten Angst », dans *Land und Beute*, op. cit., p. 190 : « [D]as Alte, in Gestalt des Vater-Geistes, fungiert als Platzhalter für je Neues, das den Kern des Alten stets in sich birgt, und, seinerseits zur Wirksamkeit gelangend, mit dem Substrat des Neuen reagierend als das Uralte (wieder) sich entfaltet: Dialektik von neu und alt (Avantgarde und Konvention) als eine Chiffre für stets unbefriedeten unbefriedigten Gesellschaftskrieg. ».

RÉSUMÉS

Français

Dans ses essais du recueil *Land und Beute* (2008), mais aussi dans son roman *Renégat*, roman du temps nerveux (2005), Reinhard Jirgl s'est attelé à une critique indirecte de la mondialisation où l'on reconnaît des emprunts explicites à la pensée de Carl Schmitt et d'Oswald Spengler. Mettant l'accent sur les rapports de force en société, il dénonce le discours lénifiant d'une paix indiscutée qui, dans les échanges médiatiques et idéologiques, en masque la virulence. Examinant dans le sillage de Carl Schmitt la permanence de l'hostilité en société, il décrit le retour, dans les années 2000, de l'opposition structurante entre ami et ennemi qui, selon Schmitt, constitue le fondement même du politique. Il revisite également Spengler pour dénoncer la puissance croissante des oligarchies, forme contemporaine des Césars qui minent les démocraties. Il nous propose ainsi une œuvre sur la hantise du passé qui revient nous hanter.

Deutsch

In seinen Essays des Sammelbands *Land und Beute* (2008), aber auch in seinem Roman *Abtrünnig – Roman aus der nervösen Zeit* (2005) betreibt

Reinhard Jirgl eine indirekte Globalisierungskritik, in der explizite Anleihen aus dem Denken von Carl Schmitt und Oswald Spengler zu erkennen sind. Er legt die Machtverhältnisse in der Gesellschaft an den Tag und prangert das beschwichtigende Gerede von einem unbestrittenen Frieden an, das im medialen und ideologischen Gedankenaustausch die Brutalität dieser Machtverhältnisse verschleiert. In Anlehnung an Carl Schmitt untersucht er, wie die Feindseligkeit in der Gesellschaft der 2000er Jahre weiterbesteht, und beschreibt die Rückkehr des strukturierenden Gegensatzes zwischen Freund und Feind, der laut Schmitt die Grundlage des Politischen bildet. In Anlehnung an Oswald Spengler prangert er die wachsende Macht der Oligarchien an, einer zeitgenössischen Form der Cäsaren, die die Demokratien untergraben. So legt er uns ein Werk vor über die Art und Weise, wie die Vergangenheit uns wieder heimsucht.

English

In his essays in the collection *Land und Beute* (2008), as well as in his novel *Abtrünnig – Roman der nervösen Zeit* (2005), Reinhard Jirgl offers an indirect critique of globalization that explicitly borrows from the thinking of Carl Schmitt and Oswald Spengler. Emphasizing the power relations in society, he denounces the soothing discourse of unquestioned peace which, in media and ideological exchanges, masks its virulence. Following in the footsteps of Carl Schmitt, he examines the permanence of hostility in society, describing the return in the 2000s of the structuring opposition between friend and foe which, according to Schmitt, is the very foundation of politics. He also revisits Spengler to denounce the growing power of oligarchies, a contemporary form of Caesar that undermines democracies. In this way, he offers us a work on the way in which the past comes back to haunt us.

INDEX

Mots-clés

Jirgl (Reinhard), mondialisation, critique, Schmitt (Carl), Spengler (Oswald)

Keywords

Jirgl (Reinhard), globalization, criticism, Schmitt (Carl), Spengler (Oswald)

Schlagwortindex

Jirgl (Reinhard), Globalisierung, Kritik, Schmitt (Carl), Spengler (Oswald)

AUTEUR

Anne Lemonnier-Lemieux

ENS de Lyon

Mein Hiddensee de Ulrike Draesner. Un exemple allemand de « Nature Writing »?

Ulrike Draesner's *Mein Hiddensee*. A German Example of "Nature Writing"?
Ulrike Draesners *Mein Hiddensee*. Ein deutsches Beispiel für „Nature Writing“?

Emmanuelle Aurenche-Beau

DOI : 10.35562/textures.1179

Droits d'auteur
CC BY 4.0

PLAN

Brève présentation de *Mein Hiddensee*

Le « Nature Writing » : éléments de définition et interrogations théoriques

Ne pas réduire la nature au statut d'objet

S'approcher au plus près de la nature

Interroger les relations de l'Homme à la nature

TEXTE

- ¹ Après son grand roman sur les migrations forcées de la fin de la Seconde Guerre mondiale, *Sieben Sprünge vom Rande der Welt* (2014), Ulrike Draesner¹ publie en 2015 *Mein Hiddensee*², un livre qui, contrairement à ce que son titre pourrait laisser croire, n'est pas une sorte de guide touristique contenant des conseils de visites insolites. L'écrivaine y décrit l'île d'une manière originale, mêlant éléments autobiographiques³, recherches documentaires⁴ et réflexions théoriques⁵. Après avoir succinctement présenté le texte dans ses aspects thématiques et formels et après avoir donné une définition générale du « Nature Writing », nous nous intéresserons à la manière dont Ulrike Draesner elle-même interroge ce genre et cette tradition littéraires, avant d'aborder plus précisément les moyens qu'elle expérimente pour le mettre en pratique.

Brève présentation de *Mein Hiddensee*

- 2 Pour donner une première idée du livre, on peut le rapprocher d'un journal de vacances. Il repose en effet en grande partie sur un séjour datant de 2003 où l'autrice se rend sur l'île, accompagnée de sa fille âgée d'environ sept ans (à qui le livre est dédié⁶). C'est à partir des excursions qu'elle entreprend et à partir des paysages qu'elle découvre à différents moments de la journée et dans différentes conditions météorologiques qu'elle décrit aussi bien la géologie, la géographie, l'histoire que la flore ou la faune de l'île. Les excursions évoquées qui se font toutes à pied ou à vélo concernent en effet l'ensemble de l'île qui se caractérise par une grande variété de biotopes. On peut énumérer, du nord au sud, les falaises où nichent les hirondelles des rivages (p. 160-162), le paysage de collines du Dornbusch (p. 21, 51) avec le point culminant de l'île (p. 21, 25) et le phare du même nom (p. 30⁷) ainsi que la lande qui s'étend entre Vitte et Neuendorf (p. 90) – tout le sud, Gellen, étant une réserve ornithologique dont l'accès est interdit (p. 96). À l'ouest, côté mer, on trouve les plages de Kloster, protégées par de gros blocs de granit et, au nord-est, les cordons littoraux de l'Altbessin et du Neubessin formés à partir de l'érosion par la mer des falaises calcaires du nord. Ajoutons que la nature y est restée très préservée, car l'île a longtemps abrité des réserves de chasse et des zones militaires, notamment du temps de la RDA. Elle présente ainsi une grande biodiversité et un caractère intact qui attire les amateurs de nature. Ulrike Draesner cependant récuse l'idée de l'existence d'une nature pure, vierge de toute action humaine⁸ et considère la nature comme un artefact. Dans l'un de ses essais⁹, elle qualifie ainsi la nature d'invention de la culture européenne (« Mehrfach-Erfindung der europäischen Kultur ») et sur la page consacrée sur son site au « Nature Writing », elle élargit de manière significative la notion à celle de « Nature and Space Writing¹⁰ ». Dans *Mein Hiddensee*, elle s'intéresse, comme on le verra, aux relations entre l'homme et la nature, le livre faisant une place à l'histoire de l'île et aux traces laissées par ses habitants, du Moyen-Âge à l'époque actuelle¹¹.

- 3 Si le livre évoque donc Hiddensee dans ses différents aspects et sous des angles multiples, il frappe aussi par l'hybridité de sa forme. Il est composé d'un grand nombre de chapitres de longueur variée (d'une page composée de deux lignes [p. 175] à des chapitres d'une petite dizaine de pages) qui relèvent de genres littéraires extrêmement divers. Outre des chapitres plutôt narratifs qui relatent des excursions aux quatre coins de l'île et dont les titres mentionnent des lieux géographiques (p. 21 ; 51 ; 61 ; 90 ; 96 ; 133), le livre comprend aussi des chapitres plus descriptifs, comme le chapitre introductif sans titre qui évoque la manière dont l'île se présente à l'autrice à son arrivée (p. 7-11), comme celui qui décrit une plage par grand vent (p. 39-43) ou encore celui qui détaille, étape après étape, la manière dont le soleil levant éclaire peu à peu le paysage qu'elle voit depuis sa terrasse (p. 57-60). Mais on y trouve aussi des chapitres, notamment ceux citant des documents d'archives¹², qui invitent le lecteur à s'interroger avec l'autrice sur les relations entre l'homme et la nature. Cette variété de types de textes, qui va en outre d'un conte inventé par l'autrice pour sa fille¹³ à un chapitre où elle donne la parole à son chien, en passant par une série de brefs textes intitulés « Tableau en 100 mots » (« 100-Wörter-Bild ») qui s'apparentent à des poèmes en prose,¹⁴ ouvre également une réflexion sur la question des formes littéraires permettant d'évoquer la nature.

Le « Nature Writing » : éléments de définition et interrogations théoriques

- 4 Ce caractère hybride du livre qui mêle narration, description et réflexion¹⁵ évoque la tradition anglo-américaine du « Nature Writing » qui peut être défini comme un mode d'écriture « non fictionnel à la première personne décrivant l'exploration non seulement "physique", mais aussi "mentale" d'un environnement principalement non-humain¹⁶ », qui semble se faire une place ces dernières années dans le paysage littéraire allemand.¹⁷ Ulrike Draesner elle-même (qui connaît bien la littérature anglophone) s'interroge ainsi, aussi bien dans le livre que dans des essais¹⁸, sur ce que recouvre cette notion difficilement traduisible en allemand¹⁹ (et

plus encore en français !). Nous nous interrogerons avec elle sur ce que peut être une écriture de la nature. Est-ce une écriture sur la nature (ein „Schreiben über Natur“) (définition thématique) ? Est-ce une écriture de la nature (ein „Natur-Schreiben“, ein „Schreiben der Natur“) dans toute l’ambiguïté de l’expression, dans laquelle le génitif peut être compris de deux manières : comme un génitif objectif (la nature est l’objet qu’on [d]écrit, sur lequel on écrit : on revient à la définition thématique), mais aussi comme un génitif subjectif (la nature étant alors le sujet de l’écriture, au sens où ce serait la nature elle-même qui écrit²⁰) ? Comment alors le rendre par l’écriture ? Cela est-il par ailleurs nécessairement une écriture « après » la nature (« Schreiben nach der Natur ») au sens temporel de « nach » (on écrit après avoir observé la nature)²¹ ? Cela ne peut-il être qu’une écriture « vers, en direction de » la nature, comme lorsque l’on court après quelque chose d’inaccessible, « nach » étant alors entendu dans un sens spatial ? Autrement dit, ne peut-on qu’approcher la nature, sans pouvoir jamais l’atteindre ? Ne peut-on en outre l’écrire/la décrire que d’après une image, que d’après la représentation (culturellement marquée) que l’on s’en fait, dans un troisième sens plus notionnel de « nach » (« nach einem Bild von „Natur“ schreiben »), ce qu’est la nature restant d’ailleurs à définir, comme le suggère l’emploi des guillemets²² ! Comment surtout le livre lui-même explore-t-il et met-il en œuvre ces différents aspects du « Nature Writing » ? Nous montrerons tout d’abord comment Ulrike Draesner tente d’inventer une écriture sur la nature dans laquelle la nature ne soit pas qu’objet. Nous étudierons ensuite les expériences auxquelles elle se livre à la recherche d’une écriture qui s’approche au plus près de la nature, malgré les contraintes liées à l’emploi du langage verbal. Et nous évoquerons pour finir la manière dont elle interroge les relations entre l’homme et la nature.

Ne pas réduire la nature au statut d’objet

- 5 La lecture de *Mein Hiddensee* met tout d’abord en évidence que, dans sa manière de décrire les éléments de la nature, Ulrike Draesner expérimente différentes formes d’écriture, oscillant entre une écriture objectivante et une écriture subjectivante. Si l’on s’intéresse

par exemple à la manière dont elle évoque la flore de l'île, on constate qu'elle peut mentionner une fleur « qui ressemble à un chardon » sans en donner le nom précis (nommer la fleur en ferait un objet), mais en détaillant très précisément les éléments qui la constituent de sorte que le lecteur puisse peu à peu se l'imaginer : « une couronne de pétales jaune clair entourée de six sépales lilas » (p. 153). Cette façon de faire peut rappeler celle d'un botaniste qui l'observerait pas à pas pour la déterminer à l'aide d'une flore scientifique. Elle y associe celle de quelqu'un qui apprend à lire et qui procède par étapes successives, « trébuche », « épelle », déchiffre les mots, alors que quelqu'un qui sait lire utilise sa mémoire et va plus vite (p. 153). Tout se passe comme si l'autrice voulait donner au lecteur le temps de voir la fleur, voulait peut-être même l'inciter à prendre le temps de l'observer. Nommer trop vite pourrait en effet avoir pour conséquence que le lecteur s'approprie les choses en court-circuitant les étapes de l'observation, voire de la contemplation. En ce qui la concerne elle, en tout cas, elle constate que même si, sur l'île l'« automatisme » de l'appropriation, de la maîtrise ne disparaît pas complètement, quelque chose semble « se détendre », « s'assouplir », ne serait-ce que parce qu'elle en prend conscience (p. 153-154).

- 6 Elle peut aussi combiner les deux approches, donnant d'emblée le nom de la fleur (de sorte que le lecteur qui la connaît peut aussitôt s'en faire une image), tout en en détaillant ensuite les éléments les plus caractéristiques : « Un chardon dresse en direction des nuages son candélabre de feuilles dentelées et de corolles dorées » (« Eine Distel streckt ihren Kandelaber scharf gezähnter Blätter und goldener Kronen wolkenwärts » ; p. 7²³), tantôt dans cet ordre, tantôt dans l'ordre inverse : « les calices odorants se développant par paires à partir d'une tige de la finesse d'un cheveu du gaillet gratteron » (« die paarweise aus einem haarfeinen Stängelchen dringenden Duftkelche des Labkrauts » ; *ibid.*), de sorte que le lecteur se représente la plante avant de découvrir son nom. Dans d'autres cas encore, le nom se trouve entre les éléments descriptifs : « l'éclat du lilas clair des jasiones des montagnes aux éventails d'étamines largement ouverts » (« heillila strahlende Bergjasionen, weit gebreitet die Fächer der Staubblätter » ; *ibid.*).

- 7 Mais il arrive aussi et surtout que l'écrivaine, qu'elle est avant tout, allie à la description botanique une forme de description poétique

qui, par certains procédés littéraires, permet de faire des éléments de la nature des sujets²⁴. Elle a ainsi recours à des personnifications, faisant des végétaux le sujet de verbes d'action, comme le montrait déjà l'exemple du chardon : « Un chardon dresse son candélabre en direction des nuages [...] » (« Eine Distel streckt ihren Kandelaber [...] wolkenwärts »), mais on peut mentionner aussi celui des molènes qui se dressent au-dessus d'un tapis de minuscules fleurs roses (« Über den Teppich pinkfarbener Miniaturblüten ragen Königskerzen » ; p. 8) ou des ronces qui colonisent un rocher (« Ein Brombeergebüsch streckt seine Dornenranken über den nächsten Stein » ; p. 9) ou encore de plantes ou de fleurs sans nom précis qui s'agrippent au sol (« Pflanzen und Pflänzchen krallen sich in den Boden » ; p. 23) ou qui cherchent la lumière (« unter ihnen fassen niedrige, grünliche Blümchen nach Licht » ; p. 134). Certaines comparaisons ou métaphores parfois surprenantes témoignent par ailleurs de l'impression que fait la plante (sujet) à l'observatrice (qui devient objet) : les molènes sont comparées à des points d'exclamation (« aufrecht wie Ausrufezeichen » ; p. 8), les feuilles de certains chardons à des escrimeurs tout armés (« silbergoldene Disteln mit Blättern wie Fechter in voller Rüstung » ; p. 23) et les chardons eux-mêmes sont, comme on l'a vu, assimilés à des candélabres.

- 8 On retrouve ces phénomènes d'expérimentation avec les positions d'objet et de sujet dans la manière dont Ulrike Draesner rapporte ses rencontres avec des animaux. Celle avec la vipère qui rappelle celle d'Annie Dillard avec le serpent cuivré²⁵ occupe un chapitre entier du livre et est particulièrement exemplaire de la manière dont elle renouvelle un mode de description traditionnel dans lequel un sujet sachant décrirait un objet, en mêlant poésie et imagination aux données scientifiques²⁶. Le serpent est en effet d'abord évoqué de manière métaphorique comme un bâton (p. 114). Son nom scientifique précis, vipère péliade (« Kreuzotter »), vient seulement après une description détaillée du corps de l'animal : « Son corps gris clair est marqué par une bande de losanges arrondis d'un gris plus foncé » (« Den hellgrauen Körper zeichnet ein Band abgerundeter Rhomben in dunklerem Grau » ; p. 114). L'attention y est attirée sur l'élément significatif qui permet de l'identifier, la ligne plus sombre qui parcourt son corps en formant des sortes de zigzags. La description visuelle est ensuite complétée progressivement par des connaissances

apportées par différentes personnes qui se sont également arrêtées pour observer l'animal (elles ne sont pas le monopole d'une seule personne). Quelqu'un explique par exemple que le serpent n'est dangereux que pour les enfants et les personnes âgées (*ibid.*). Ulrike Draesner elle-même mentionne un souvenir personnel lui permettant d'enrichir l'évocation du serpent par des éléments concernant les sensations tactiles que produit l'expérience de toucher un reptile et de le tenir dans sa main : l'impression de froid que l'on ressent et celle de constater à quel point le corps d'un serpent est ferme et musculeux (p. 115)²⁷. Le regard s'arrête ensuite sur la tête et sur le V qui se trouve entre la tête et le reste du corps (p. 116). Cette description est également complétée par une information sur la localisation des glandes à venin que quelqu'un lit sur son portable et par une explication sur la raison qui faisait paraître la vipère si grosse : les côtes des serpents s'écartent quand ils prennent le soleil (*ibid.*). Et l'autrice raconte en outre avoir cherché, le soir, encore d'autres informations sur internet et avoir notamment pu admirer les pupilles verticales des serpents de la famille des vipères qu'elle n'avait pu voir puisque le serpent dormait (*ibid.*).

- 9 Mais ce qui frappe également dans la description du serpent, c'est que l'on n'a pas seulement l'évocation de l'objet observé, on a également la description du sujet observant, avec ses perceptions, mais aussi avec les sentiments et les questions qu'éveillent en lui la rencontre de l'animal, le sujet humain devenant pour ainsi dire objet de l'effet que le serpent sujet produit sur lui. Le texte fait ainsi mention de l'étonnement qui s'empare de la mère et de la fille (p. 114). Elles se taisent, pour ne pas effrayer le serpent, mais aussi parce qu'elles sont saisies d'une sorte de sentiment de respect, de crainte face à cet événement inattendu qui les laisse sans voix (*ibid.*), et elles contemplent ensemble cet extraordinaire spectacle. La rencontre avec le serpent fait également surgir tout un questionnement quant aux limites d'une appréhension exclusivement anthropocentrée du monde et du vivant et quant à la relativité des perceptions humaines qui pourrait illustrer les concepts de « dé-hiérarchisation » et de « décentralisation » proposés par Evi Zemanek et Anna Rauscher²⁸. L'autrice interroge par exemple le vocabulaire employé pour décrire le serpent qui se chauffe au soleil : « Ce quelque chose étendu là dort-il ? Les serpents dorment-ils ? » (« *Schläft das Etwas, das*

hier liegt? Schlafen Schlangen? » ; *ibid.*) ou pour décrire sa bouche : « Son museau – ou plutôt sa gueule – ou plutôt sa bouche » (« Die Schnauze – oder doch : das Maul – oder doch : der Mund » ; p. 115). Et elle cite le philosophe américain Thomas Nagel, auteur d'un livre intitulé *Qu'est-ce qu'être une chauve-souris ? (What Is It Like to Be a Bat?)*, qui explique que chaque être vivant perçoit le monde à sa façon, en fonction des organes sensoriels dont il dispose. « Nous n'avons aucune idée, pense-t-elle, de ce que l'on ressent à devenir vivant rempli de la lumière du soleil, à ne rien être d'autre qu'un corps-soleil. » (« Keine Ahnung haben wir, denkt sie, wie es sich anfühlt, angefüllt mit Sonnenlicht lebendig zu werden, ausschließlich Sonnenkörper zu sein », p. 117), conclut-elle, proposant par là même au lecteur d'essayer de sortir de son univers et de s'imaginer, au sens propre, dans la peau de l'animal, c'est-à-dire, d'expérimenter par l'imagination une forme de fusion avec un être non humain.

- 10 Cette ouverture à des modes d'appréhension plus empathiques du vivant peut aussi s'observer dans la manière dont est décrite la rencontre avec le renard (p. 135-137). Elle est en effet présentée comme un véritable échange entre deux êtres qui se regardent et s'observent mutuellement²⁹. Le renard est personnifié, présenté même comme un être d'une intelligence supérieure à celle de l'être humain qu'elle est (le renard l'a vue avant qu'elle ne le voie)³⁰. Il est aussi parfaitement maître de lui-même que maître de la situation : c'est lui qui, au bout d'un moment, décide de s'en aller³¹. Poussant encore plus loin la remise en question de la traditionnelle et exclusive attribution de la position de sujet à l'homme, Ulrike Draesner, reprenant peut-être l'idée du *Rollengedicht*³², va même par ailleurs jusqu'à offrir à son chien un chapitre entier où il s'exprime à la première personne et décrit le monde de l'île tel qu'il le perçoit, c'est-à-dire principalement à partir du sens de l'odorat et principalement comme pourvoyeur potentiel de nourriture. On le voit ainsi poursuivre des chevreuils (p. 183-185), avaler la pâte faite par la voisine (p. 185), s'attaquer aux oies d'un des habitants du village (p. 186). À la manière d'un adolescent rebelle, il proteste même contre le fait que ses maîtres lui imposent d'être tenu en laisse et se plaint de passer des heures à la plage où il a trop chaud (p. 187).

- 11 La manière dont Ulrike Draesner décrit les oiseaux s'inscrit également dans sa façon de se rendre attentive à la forme

d'intelligence propre qui caractérise chaque espèce animale. Elle admire ainsi l'intelligence collective des alouettes venant boire dans une flaque d'eau saumâtre qui, bien que très nombreuses et semblant voler de manière assez anarchique, ne se heurtent pas. Elle est également émerveillée par la manière dont les hirondelles des rivages retrouvent leur nid dans la falaise du nord de l'île dont elles utilisent les trous pour y pondre leurs œufs³³ et se surprend à utiliser le mot « begriffen », dont l'un des sens peut renvoyer à l'idée d'une forme d'intelligence abstraite³⁴.

S'approcher au plus près de la nature

- 12 Si Ulrike Draesner expérimente donc différentes formes d'écriture tendant à questionner la traditionnelle conception du monde selon laquelle l'homme est sujet et la nature objet, elle est aussi à la recherche d'une écriture qui s'approche au plus près de la nature. Afin de mettre à l'épreuve l'idée que l'on ne pourrait écrire la nature (« Natur schreiben ») qu'après coup (« nach der Natur schreiben » au sens temporel), elle tente de s'enregistrer sur son portable en train de décrire ce qu'elle voit et entend sur la plage afin de retenir « des mots, des ambiances, des rythmes » (p. 101), à la manière d'un peintre qui griffonnerait une esquisse³⁵. Mais elle s'aperçoit le soir que ce qu'elle a enregistré est inaudible – on n'entend que le souffle du vent – et que la seule possibilité qui lui reste est de s'appuyer sur sa mémoire et de tenter de reconstituer après coup ce qu'elle a vu et entendu, au risque de le déformer³⁶. À un autre moment, elle tente de décrire un lever de soleil depuis sa terrasse, à la manière d'un peintre qui peindrait sur le motif. Détaillant aussi bien la succession des éléments du paysage qui sortent de l'ombre que l'ordre des bruits et des cris d'oiseaux qu'elle entend (p. 57-60), elle s'efforce de représenter la nature *en direct* en s'affranchissant des biais liés à la reconstruction *a posteriori*. Elle y expérimente en outre une forme de passivité en focalisant la description sur ce qu'elle perçoit. Même si elle n'y parvient pas parfaitement parce qu'elle est tout de même assaillie par des pensées ou des souvenirs, elle se réjouit que sa fille lui dise que cela n'est pas son œuvre : « Ce n'est pas toi qui as fait cela. Cela soudain la réjouit. Pas toi qui as fait. Rien fait. Elle se repose. Est

tout simplement là. » (« “Du hast das nicht gemacht” [...]. Mit einem Mal ist sie froh. Nicht gemacht. Nichts. Sie hat Pause. Ist einfach da », p. 60).

- 13 Outre les contraintes de la temporalité et de la présence d'un sujet qui ne peut complètement suspendre son activité et simplement être, l'écriture de la nature pose évidemment la question du langage³⁷. Le simple fait de mettre ses perceptions en mots n'est-il pas en effet nécessairement une traduction³⁸ ? Le langage ne fait-il pas écran entre la nature et le sujet qui veut la décrire ? Même si l'on n'en a généralement pas conscience tant la chose est familière, Ulrike Draesner invite à s'y rendre attentif, à se méfier des automatismes³⁹, des expressions toutes faites que propose la langue⁴⁰ et à s'efforcer de mettre de l'espace entre le monde et soi. D'un autre côté, elle se rend compte, comme d'autres écrivains de la tradition du « Nature Writing », que le fait de mettre ses perceptions en mots aide à percevoir et que le langage peut aussi être un outil⁴¹, à condition de le concevoir comme une réalité plurielle. C'est ainsi en tout cas que le pratique Ulrike Draesner qui, dans *Mein Hiddensee*, recourt, comme on l'a vu, à différentes formes littéraires et à différents types de langage, auxquels il faut ajouter le bégaiement, le silence, la discontinuité, la suspension⁴². Elle souligne en effet l'importance de ne pas tout nommer, de laisser certaines réalités dans une sorte d'obscurité pour les ouvrir à d'autres formes d'appréhension que la seule appréhension conceptuelle, « le sentir », « l'imagination » (p. 47), qualifiant l'île d'espace qui permet précisément cet apprentissage⁴³. Et elle insiste aussi, d'une part, sur le fait que les choses et la perception qu'on peut en avoir ne se laissent de toute façon pas prendre dans le filet des mots, qu'elles résistent⁴⁴ et, d'autre part, que la langue ne se laisse fort heureusement pas parfaitement dompter⁴⁵.

Interroger les relations de l'Homme à la nature

- 14 Mais le livre ne contient pas seulement une réflexion sur les modes d'écriture de la nature, il aborde également, plus largement, la question des relations entre l'homme et la nature. Ulrike Draesner met ainsi en évidence la prise de conscience (récente) de la nécessité

de protéger la nature dont témoigne la création sur l'île d'espaces protégés permettant de maintenir une certaine biodiversité (p. 152). Elle explique notamment que tout le sud de l'île est une réserve ornithologique interdite d'accès (p. 96). Et elle note que la décharge où avaient été abandonnés les restes des installations liées à la recherche de pétrole sur l'île a été nettoyée et que la zone a été intégrée au Parc national de protection du paysage du Bodden de Poméranie occidentale (Nationalpark Vorpommersche Boddenlandschaft ; p. 150)⁴⁶. Elle rappelle cependant que l'action de l'homme, que l'exploitation de la nature par l'homme peut aussi mettre cette dernière en danger. Elle évoque par exemple les dangers d'une surexploitation de ses ressources, opposant une pêche respectueuse, destinée à la consommation personnelle et immédiate (p. 49-50), à la chasse aux œufs de mouette à des fins purement lucratives telle qu'elle était pratiquée au début du ^{xx}^e siècle sur le Bessin et le Gellen (p. 141), et à la chasse au « gibier à plumes »⁴⁷. Et elle mentionne à plusieurs reprises les dégâts environnementaux causés par les prospections pétrolières déjà évoquées, menées à plus de 4000 mètres de profondeur sur le Dornbusch du temps de la RDA (p. 53). Indépendamment des forages proprement dits, le projet avait en effet donné lieu à la construction d'une voie bétonnée en direction de Grieben et de baraquements à proximité de Kloster (p. 80).

- 15 Mais en cohérence avec sa remise en question de la conception simpliste d'une nature objet face à un homme sujet (pour le meilleur et pour le pire), Ulrike Draesner met en évidence que la nature peut aussi se montrer active. La mer, par exemple, peut être dangereuse, ainsi que l'illustrent les chapitres « Les marins » (« Die Seefahrer » ; p. 164-167) et « Cas de morts accidentelles sur terre » (« Fälle zu Land » ; p. 168-169) qui, se fondant sur le registre de la paroisse de Kloster, évoquent respectivement des cas de naufrages et de noyades. La nature, surtout, est présentée comme vivante, comme en constante évolution. La forme de l'île en effet se modifie en permanence sous l'effet des phénomènes d'érosion (p. 68) : si la force de l'eau, notamment des vagues, use et sape les falaises du nord de l'île, de sorte que des pans entiers s'en détachent, les débris vont s'accumuler sur le Bessin, formant ainsi des cordons littoraux. Et de même qu'elle avait confié un chapitre à son chien, Ulrike Draesner consacre un chapitre entier au vent. Ce dernier qui n'est nommé que

dans le titre, « Vent sur la plage » (« Wind am Strand »), est désigné par le pronom « IL » (« ER » en majuscules dans le texte comme pour souligner que c'est lui le maître de l'île) qui n'apparaît qu'au nominatif, en position de sujet et de sujet de verbes qui sont tous des verbes d'action. Il peut ainsi amener des nuages qui cachent le soleil (p. 39) ou au contraire les faire disparaître (p. 40), les poussant parfois violemment (p. 39). Il fait voler le sable, le varech et même les pierres (p. 41). Il fait gicler l'écume (*ibid.*), crée des vagues de plus en plus rapides, de plus en plus rapprochées qui submergent les brise-lames construits par l'Homme (p. 41-42). Il couche la végétation (p. 39), empêche les arbres de pousser normalement (p. 39-40). Et l'être humain qu'elle est se sent complètement impuissant contre lui. Elle a l'impression qu'il va lui arracher les oreilles, le sable qu'il soulève lui cingle le visage, lui brûle les yeux, pénètre dans son nez, l'empêche de respirer et d'avancer et elle a l'impression qu'il est une force qui se joue d'elle⁴⁸, comme s'il était doué d'une volonté quasi humaine.

- 16 Dans *Mein Hiddensee* Ulrike Draesner propose donc, à partir de l'expérience de ses différents séjours sur l'île, une réflexion sur et une mise en pratique de ce que peut être une écriture de la nature qui dépasse la traditionnelle dichotomie nature/objet, humain/sujet. L'originalité du livre réside dans son extrême hybridité. Associant narration, description (aussi bien scientifique que poétique) et réflexion (aussi bien métalinguistique que philosophique), il s'inscrit bien dans la tradition du « Nature Writing » qu'il renouvelle cependant par l'extrême diversité des formes littéraires auxquelles l'écrivaine a recours, du récit d'excursion à l'instantané en 100 mots, de passages essayistiques à des documents d'archives, en passant par des chapitres dont les sujets peuvent être le vent ou son chien. S'intéressant également aux traces de la présence humaine et concevant la nature dans un sens plus large que dans la tradition américaine d'origine où il s'agissait essentiellement de décrire la nature sauvage, l'autrice se rapproche du « New Nature Writing » qui apparaît depuis les années 2000 en Grande-Bretagne, avec des auteurs qui explorent aussi les zones urbaines et périurbaines⁴⁹. Elle poursuit entre-temps son exploration de l'« espace »⁵⁰, l'abordant aussi bien à partir d'une ville qu'elle connaît bien, Londres⁵¹, qu'à

partir d'un territoire extrême, le Grand Nord, comme dans son texte *Radio Silence* diffusé en décembre 2020 sur la Norddeutscher Rundfunk et non encore publié pour lequel elle a obtenu en 2020 le Deutscher Preis für Nature Writing.

BIBLIOGRAPHIE

Sites web

BRAUN Michael, « Ulrike Draesner », *Kritisches Lexikon zur deutschsprachigen Gegenwartsliteratur*, Munzinger, <https://www.munzinger.de/register/portrait/kg/draesner%20ulrike/16/669> [consulté en février 2025].

DRAESNER Ulrike, site personnel, <https://www.draesner.de/> [consulté en février 2025].

Matthes & Seitz Berlin, « Deutscher Preis für Nature Writing », <https://www.matthes-seitz-berlin.de/news/deutscher-preis-fuer-nature-writing-2021.html> [consulté en février 2025].

Travaux

ALBES Claudia, « Nature Writing: Zur Brauchbarkeit eines neuen Gattungsbegriffs für das Verständnis von Sebalds Prosa am Beispiel des Essays *Die Alpen im Meer* », dans Gabriele DÜRBECK et Christine KANZ (dir.), *Deutschsprachiges Nature Writing von Goethe bis zur Gegenwart. Kontroversen, Positionen, Perspektiven*, Berlin, Metzler, 2020, p. 265-280.

BROGI Susanne, ERTEL Anna et ZEMANEK Evi (dir.), *Ulrike Draesner, Text+Kritik*, n° 201, 2014.

DILLARD Annie, *Pèlerinage à Tinker Creek*, trad. Pierre GAULT, Paris, Bourgeois, 1990 [1974].

DRAESNER Ulrike, *Mein Hiddensee*, Hambourg, Mare, 2015.

DRAESNER Ulrike, *London Lieblingsorte*, Berlin, Insel, 2016.

DRAESNER Ulrike, *Grammatik der Gespenster. Frankfurter Poetikvorlesungen*, Ditzingen, Reclam, 2018.

DRAESNER Ulrike, « Das Zwitschern der Vögel im (nichtnationalen) Wald », dans Gabriele DÜRBECK et Christine KANZ (dir.), *Deutschsprachiges Nature Writing von Goethe bis zur Gegenwart. Kontroversen, Positionen, Perspektiven*, Berlin, Metzler, 2020, p. 335-347.

DÜRBECK Gabriele et KANZ Christine, « Gibt es ein deutschsprachiges Nature Writing? Gebrochene Traditionen und transnationale Bezüge », dans Gabriele DÜRBECK et Christine KANZ (dir.), *Deutschsprachiges Nature Writing von Goethe bis zur Gegenwart. Kontroversen, Positionen, Perspektiven*, Berlin, Metzler, 2021, p. 1-37.

ERTEL Anna, « Zur Poetik Ulrike Draesners », *Text+Kritik*, n° 201, Ulrike Draesner, dir. Susanne BROGI, Anna ERTEL et Evi ZEMANEK, 2014, p. 19-26.

FISCHER Ludwig, *Natur im Sinn. Naturwahrnehmung und Literatur*, Berlin, Matthes & Seitz, 2019.

GERSTENBERGER Katharina, « Die Darstellung Alaskas in Peter Handkes *Langsame Heimkehr* (1979) unter dem Aspekt des Nature Writing », dans Gabriele DÜRBECK et Christine KANZ (dir.), *Deutschsprachiges Nature Writing von Goethe bis zur Gegenwart. Kontroversen, Positionen, Perspektiven*, Berlin, Metzler, 2020, p. 247-263.

KOLBE Uwe, *Mein Usedom*, Hambourg, Mare, 2010.

ORTHEIL Hanns-Joseph, *Die Moselreise. Roman eines Kindes*, Munich, Luchterhand, 2010.

PROBST Simon, « Esther Kinskys Gelände-Texte: Ein „nicht-modernes“ Genre der vielen möglichen Ökologien », dans Gabriele DÜRBECK et Christine KANZ (dir.), *Deutschsprachiges Nature Writing von Goethe bis zur Gegenwart. Kontroversen, Positionen, Perspektiven*, Berlin, Metzler, 2020, p. 281-298.

RUSCH Claudia, *Mein Rügen*, Hambourg, Mare, 2014.

SCHRÖDER Simone, « From Both Sides Now: Nature Writing auf Literaturfestivals », dans Gabriele DÜRBECK et Christine KANZ (dir.), *Deutschsprachiges Nature Writing von Goethe bis zur Gegenwart. Kontroversen, Positionen, Perspektiven*, Berlin, Metzler, 2020, p. 317-333.

ZEMANEK Evi et RAUSCHER Anna, « Das ökologische Potenzial der Naturlyrik », dans Evi ZEMANEK (dir.), *Ökologische Genres. Naturästhetik – Umweltethik – Wissenspoetik*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, Umwelt und Gesellschaft, vol. 16, 2018, p. 91-118.

NOTES

1 Née en 1962, Ulrike Draesner est une écrivaine dont l'œuvre se caractérise par une grande diversité. Elle englobe en effet aussi bien des recueils de poèmes que des romans, des essais que des œuvres intermédiaires ou des traductions (essentiellement de l'anglais). Les thèmes qu'elle aborde touchent à l'ensemble des réalités de notre époque, de notre rapport à l'Histoire aux évolutions les plus récentes des sciences et des médias. Pour une approche générale, on peut se reporter à la présentation qu'elle en fait

elle-même sur son site internet www.draesner.de, à l'article de Michael Braun, « Ulrike Draesner », *Kritisches Lexikon zur deutschsprachigen Gegenwartsliteratur*, Munzinger, <https://www.munzinger.de/register/portrait/klg/draesner%20ulrike/16/669> [consulté en février 2025] ou encore au numéro de la revue *Text+Kritik* (n° 201) qui lui a été consacré en 2014 par Susanne Brogi, Anna Ertel et Evi Zemanek.

2 Ulrike Draesner, *Mein Hiddensee*, Hambourg, Mare, 2015. Sauf indication contraire, les indications de pages renverront à ce livre. Les traductions sont de E. Aurenche Beau.

3 Même si le livre est rédigé à la troisième personne, la présence du possessif « mein » [mon] dans le titre peut être considérée comme un indice de pacte autobiographique. Ulrike Draesner justifie cette apparente contradiction en notant que l'emploi de la troisième personne, le recours à un « elle anonyme » lui sert de masque : Ulrike Draesner, « Vom zärtlichen Ernst der Welt. Nature Writing », dans *Grammatik der Gespenster. Frankfurter Poetikvorlesungen*, Ditzingen, Reclam, 2018, p. 173.

4 Ulrike Draesner le signale explicitement dans le texte et dans la note concernant les pages 164-169, c'est-à-dire les chapitres « Die Seefahrer » (« Les marins ») et « Fälle zu Land » (« Cas de morts accidentelles sur terre ») (p. 202). Elle remercie par ailleurs l'archiviste de l'île, Madame Jana Leistner (p. 203).

5 Le texte d'Ulrike Draesner se démarque en cela des autres livres publiés dans la même collection des éditions Mare qui n'ont pas cette dimension réflexive. Celui de Claudia Rusch, *Mein Rügen* ([*Mon île de Rügen*], Hambourg, Mare, 2010) est à dominante autobiographique, celui d'Uwe Kolbe, *Mein Usedom* ([*Mon île d'Usedom*], Hambourg, Mare, 2014), est essentiellement historique, pour ne comparer qu'avec ceux qui traitent des îles voisines.

6 Il n'en mentionne pas moins aussi d'autres moments passés sur l'île avec son ex-mari, sans, puis avec leur fille plus petite au cours des années précédentes. Le tout premier séjour date de 1997, son contexte plus précis est détaillé dans le chapitre « 1997 » (p. 77-83). Le séjour principal a lieu seize ans plus tard (p. 14). Entre-temps, Ulrike Draesner s'y est rendue presque chaque année (p. 17). Elle évoque un 31 décembre avec son mari sur le Dornbusch, (p. 23), de bons souvenirs avec lui (p. 192) et avec leur fille (p. 45), mais fait aussi allusion à son infidélité et à leur séparation.

- 7 La deuxième de couverture propose une carte de l'île qui permet de repérer les lieux cités.
- 8 Elle se distinguerait en cela d'une certaine tradition américaine du « Nature Writing » (celle de Henry David Thoreau et John Muir) qui oppose la nature à l'état « sauvage », « originel » à la civilisation ; Katharina Gerstenberger, « Die Darstellung Alaskas in Peter Handkes *Langsame Heimkehr* (1979) unter dem Aspekt des Nature Writing », dans Gabriele Dürbeck et Christine Kanz (dir.), *Deutschsprachiges Nature Writing von Goethe bis zur Gegenwart. Kontroversen, Positionen, Perspektiven*, Berlin, Metzler, 2020, p. 249.
- 9 Ulrike Draesner, « Vom zärtlichen Ernst der Welt », dans *Grammatik der Gespenster*, op. cit., p. 159.
- 10 <http://www.draesner.de/nature-writing> [consulté en février 2025].
- 11 Une écrivaine comme Esther Kinsky, autrice notamment de *Naturschutzgebiet* (2013), *Am Fluss* (2014) et *Hain. Ein Geländeroman* (2018), qui a en outre obtenu en 2020 le prix allemand du Nature Writing (« Deutscher Preis für Nature Writing ») pour son recueil de poèmes *Tagliamento* s'intéresse particulièrement à cet aspect, aux lieux hybrides, aux zones de chevauchement où la nature n'est pas vierge, mais marquée par les traces de la présence humaine ; Simon Probst, « Esther Kinskys Gelände-Texte: Ein „nicht-modernes“ Genre der vielen möglichen Ökologien », dans Gabriele Dürbeck et Christine Kanz (dir.), *Deutschsprachiges Nature Writing von Goethe bis zur Gegenwart. Kontroversen, Positionen, Perspektiven*, Berlin, Metzler, 2020, p. 281-298. La revue *Dritte Natur* éditée par Steffen Richter et publiée par Matthes & Seitz en a fait sa spécialité : <https://www.matthes-seitz-berlin.de/buch/dritte-natur-4-2021.html> [consulté en février 2025].
- 12 « Sommer 1962 » (« Été 1962 »), p. 36-38 contient un rapport de police, « Raketenapparat », p. 119-121, cite un article de journal de 1909 sur le sauvetage d'un bateau échoué près de l'île et décrit le dispositif utilisé appelé « Raketenapparat » qui ressemble à une pièce d'artillerie, « Seefahrer » (« Les marins »), p. 164-167 et « Fälle zu Land » (« Cas de morts accidentelles sur terre »), p. 168-169 citent les registres de décès de la paroisse de Kloster.
- 13 « Une promesse est une promesse » (« Versprochen ist versprochen »), p. 176-181.

14 À la manière de photographies instantanées, ces textes relèvent le défi de retenir des moments fugitifs.

15 Ajoutons que cette hybridité s'observe aussi à l'intérieur des chapitres eux-mêmes, qui peuvent associer aux récits ou aux descriptions des souvenirs personnels, des extraits de conversation ou des réflexions poétologiques.

16 Pour reprendre avec Claudia Albes la définition de Don Scheese dans son ouvrage *Natural Writing. The Pastoral Impulse in America* (New York, Londres, Routledge, 2002) : « Selon Don Scheese, la forme typique du “nature writing” est le récit non fictionnel à la première personne d’une exploration aussi bien physique (vers l’extérieur) que mentale (vers l’intérieur) d’un environnement essentiellement non humain, le protagoniste suivant le mouvement spatial du pastoralisme de la civilisation à la nature. » (traduction E. Aurenche-Beau) (« The typical form of nature writing, so Don Scheese, is a first person, non-fiction account of an exploration, both physical (outward) und mental (inward), of a predominantly nonhuman environment, as the protagonist follows the spatial movement of pastoralism from civilization to nature. »). Synthétisant les différentes définitions proposées ces dernières années, elle souligne : « Le terme de “Nature Writing” [...] est cependant un terme hybride qui désigne non seulement le thème de textes littéraires, mais aussi un certain procédé de représentation littéraire qui oscille entre l’essai scientifique, l’autobiographie et le récit de voyage. » (« Indes stellt der Terminus ‘Nature Writing’ [...] einen Mischbegriff dar, der als Bezeichnung nicht nur für das Thema literarischer Texte, sondern auch für ein bestimmtes Verfahren literarischer Darstellung [...] aufzufassen ist, das zwischen naturwissenschaftlichem Essay, Autobiographie und Reisebericht changiert. » ; Claudia Albes, « Nature Writing: Zur Brauchbarkeit eines neuen Gattungsbegriffs für das Verständnis von Sebalds Prosa am Beispiel des Essays *Die Alpen im Meer* », dans Gabriele Dürbeck et Christine Kanz (dir.), *Deutschsprachiges Nature Writing von Goethe bis zur Gegenwart. Kontroversen, Positionen, Perspektiven*, Berlin, Metzler, 2020, p. 266 et 265-266. On peut citer aussi celle de Ludwig Fischer qui souligne sensiblement les mêmes points : « terme générique désignant des œuvres littérairement ambitieuses qui présentent une exploration précise de la nature et du paysage incluant souvent une réflexion sur le sujet connaissant et sur le rapport entre l’être humain et la nature » (« zusammenfassender Begriff für Werke, die eine genaue Erkundung von Natur und Landschaft auf

literaturanspruchsvolle Weise vergegenwärtigen, was oft eine Reflexion auf das erkennende Subjekt und auf das Mensch-Natur-Verhältnis einschließt. ») ; Fischer, *Natur im Sinn. Naturwahrnehmung und Literatur*, Berlin, Matthes & Seitz, 2019, p. 45.

17 En témoignent notamment la création par l'éditeur Matthes & Seitz du « Deutscher Preis für Nature Writing » décerné chaque année depuis 2017 <https://www.matthes-seitz-berlin.de/news/deutscher-preis-fuer-nature-writing-2021.html> [consulté en février 2025] ou, en 2018, le choix par l'*internationales literaturfestival berlin* de la thématique de la littérature de la nature (Simone Schröder, « From Both Sides Now: Nature Writing auf Literaturfestivals », in Gabriele Dürbeck et Christine Kanz (dir.), *Deutschsprachiges Nature Writing von Goethe bis zur Gegenwart. Kontroversen, Positionen, Perspektiven*, Berlin, Metzler, 2020, p. 317-333), sans compter la parution en 2021 du livre de Christiane Dürbeck et Christine Kanz (voir note 8).

18 Comme le souligne Anna Ertel, une des particularités de l'œuvre d'Ulrike Draesner est de ne pas séparer écriture littéraire et écriture théorique (Anna Ertel, « Zur Poetik Ulrike Draesners », *Text+Kritik*, n° 201, *Ulrike Draesner*, dir. Susanne Brogi, Anna Ertel et Evi Zemanek, 2014, p. 20).

19 Ulrike Draesner s'interroge sur l'existence d'un « Nature Writing allemand » et sur la nécessité de traduire le concept en allemand : « Cela a-t-il un sens d'introduire ce concept – en anglais ? Et/ou faudrait-il le traduire ? Si oui, comment ? » (« Ist es sinnvoll, diesen Begriff einzuführen – auf Englisch? Und/oder sollte man ihn übersetzen? Wenn ja: wie? ») ; « Das Zwitschern der Vögel im (nichtnationalen) Wald », in Gabriele Dürbeck et Christine Kanz (dir.), *Deutschsprachiges Nature Writing von Goethe bis zur Gegenwart. Kontroversen, Positionen, Perspektiven*, Berlin, Metzler, 2020, p. 339).

20 Ulrike Draesner affirme ainsi que la nature est aussi bien sujet qu'objet, « dass Natur geschrieben wird und dass Natur schreibt » et elle évoque la possibilité d'une « subjectivation de la nature qui amènerait à se laisser conduire par elle » (« eine Subjektivierung der Natur – ein sich von ihr führen lassen »), *ibid*, p. 341.

21 Ulrike Draesner décline elle-même les différents sens possibles de « nach » : « Ce “nach” qui n'a l'air de rien contient un après temporel et un derrière spatial. Il évoque aussi en même temps un but (départ pour X). [...] “Nach” n'est pas un lieu fixe, nach évoque un procès. “Nach” a un rapport complexe à la proximité. Nach est de la presque proximité. [...] Nach est une

proximité manquée [...] Nach est une direction. » (« Das unscheinbare 'nach' enthält ein temporales und lokales Hinter(her). Zugleich spricht es auch von einem Ziel (Aufbruch nach X). [...] 'Nach' ist kein fester Ort, nach ist ein Prozess. [...] 'Nach' hat ein komplexes Verhältnis zur Nähe. Nach ist Fastnähe [...] Nach ist verfehlte Nähe. [...] Nach ist eine Richtung. »), *ibid*, p. 339.

22 Récusant toute différence de nature entre l'homme et la nature, elle emploie l'expression « Mélanges-de-moi-et-de-ça-là-bas » (« Ich-Dasdraußen-Mischungen ») qu'elle commente ainsi : « la "nature" : comme elle est présente dans les deux (tissage indénouable, imbrication), ce qu'elle perçoit comme extérieur et intérieur » (« "Natur": wie sie in beidem steckt (verwoben, unauflösbar, eingegangen), was sie als außen und innen wahrnimmt. »), p. 145.

23 On a parfois juste l'indication de la couleur : « Potentille argentée » (« silbriges Fingerkraut »), « lilas soutenu des buglosses » (« tieflilafarbene Oschsenzungen »), p. 23.

24 Dans leur article sur « Le potentiel écologique de la poésie de la nature » (« Das ökologische Potenzial der Naturlyrik »), Evi Zemanek et Anna Rauscher énumèrent certains de ces procédés qu'elles nomment « déhiérarchisation » (p. 102), « empathie » (p. 103), « anthropomorphisation » (p. 104), « fantasmes de fusion » (p. 104-105) et « imitation de la nature dans le Rollengedicht » (p. 106). Elles explicitent ainsi les liens entre eux : « On a recours depuis longtemps à la personnification et à l'anthropomorphisation pour exprimer une attitude empathique de l'Homme à l'égard de son environnement non humain, car on peut ainsi attribuer une potentialité d'action propre à tout ce qui relève du non-humain. Dans les fantasmes lyriques de fusion qui expriment la fusion de l'Homme et de la matière à l'aide de concepts ambigus pouvant se référer aussi bien à l'un qu'à l'autre, la décentralisation de la position de l'Homme au sein de la nature va encore plus loin. » (« Schon früh wurden Personifizierung und Anthropomorphisierung verwendet, um eine empathische Haltung des Menschen gegenüber der nicht-menschlichen Umwelt auszudrücken, denn auf diese Weise kann man [...] allem Nicht-Menschlichen eigene Wirkmacht zusprechen. Noch einen Schritt weiter geht die Dezentralisierung der Position des Menschen im Haushalt der Natur in lyrischen Verschmelzungsphantasien, welche die Fusion von Mensch und Materie, mit doppeldeutigen, auf beides referierenden Begriffen artikulieren. ») (p. 114) ; Evi Zemanek et Anna Rauscher, « Das ökologische Potenzial der Naturlyrik », dans Evi Zemanek (dir.), *Ökologische Genres. Naturästhetik –*

Umweltethik – Wissenspoetik, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, Umwelt und Gesellschaft, vol. 16, 2018, p. 91-118.

25 Annie Dillard, *Pèlerinage à Tinker Creek*, trad. Pierre Gault, Paris, Bourgeois, 1990 [1974], p. 325-331.

26 Ludwig Fischer souligne cette dichotomie typiquement occidentale dans laquelle l'être humain est le seul être auquel est conféré le statut de sujet face à l'ensemble du monde des objets (la nature) ; Ludwig Fischer, *Natur im Sinn*, op. cit., p. 71.

27 Elle explique avoir eu l'occasion de toucher une couleuvre lors d'un atelier organisé dans le jardin d'enfants de sa fille.

28 Zemanek et Rauscher, « Das ökologische Potenzial der Naturlyrik », op. cit.

29 « [...] hat sie [...] von ihrem Buch aufblickend, in die Augen eines Fuchses geschaut » (« levant les yeux de son livre, elle se retrouva nez à nez avec un renard »), p. 135 ; « sah die Fähe sie an » (« la renarde la regardait »), p. 135 ; « der Fuchs beäugte sie » (« le renard la dévisageait »), p. 136.

30 « Fast amüsiert sah die Fähe sie an, als hätte sie mit sich gewettet, wie lange sie, der Mensch, brauchen würde, um die füchsige Anwesenheit zu bemerken. / Offensichtlich: Das Tier kannte sie bereits. » (« La renarde la regardait, presque amusée, comme si elle avait fait un pari avec elle-même sur le temps que l'humain mettrait à remarquer sa renardesque présence. L'animal manifestement la connaissait déjà. »), p. 135.

31 « In voller Beherrschung seines Körpers und der Zeit strich er davon. [...] Wie souverän er [...] davonzog. [...] In voller Sichtbarkeit wanderte er im Mittag der Insel dahin » (« Il s'éloigna, pleinement maître de son corps et du temps. [...] Avec quelle majesté il disparut. [...] Il s'en alla, pleinement visible en plein midi. »), p. 137.

32 On appelle ainsi un poème dans lequel le moi lyrique joue le rôle d'un personnage (souvent indiqué dans le titre) qui s'exprime à la première personne.

33 « Fliegen mit einer Bö an das Kliff heran, verharren kurz vor der Wand, suchen die richtige der zu Hunderten in den Stein gearbeiteten Brutröhren, schlüpfen passgenau in den höchstens untertellergrößen Eingang » (« S'approchent de la falaise à la faveur d'une bourrasque, s'immobilisent juste avant la paroi, cherchent le bon emplacement parmi les centaines d'emplacements de nidification creusés dans la roche, se fauillent avec

précision dans le passage qui n'a même pas le diamètre d'une soucoupe. »), p. 160.

34 « Treffsicher schlüpft das nächste Tier in seine Röhre; die Kolonie, ständig im An- und Abflug begriffen (begriffen!) füttert die Zukunft. » (« Sûr de son coup, l'animal suivant se faufile dans son emplacement ; la colonie, sans cesse en train d'aller et venir, nourrit l'avenir. »), p. 161.

35 Cette manière de procéder pourrait rappeler ce que Hanns-Joseph Ortheil appelle ses « Tagesmitschriften » [notes quotidiennes prises sur le vif]. Il s'agit d'une façon particulière d'écrire non pas après coup, mais sur le vif : « Ich resümiere nicht [...], stattdessen geht es um das Festhalten des Augenblicks, um die Moment-Skizze, um das flackernde Denken und Fühlen » (« Je ne résume pas [...], il s'agit plutôt de retenir l'instant, d'esquisser ce qui a lieu dans l'instant, les intermittences des pensées et des sensations. ») (Hanns-Joseph Ortheil, *Die Moselreise. Roman eines Kindes*, Munich, Luchterhand, 2010, p. 8). Elle pourrait rejoindre aussi ce que Ludwig Fischer appelle des « Pleinair-Niederschriften » (« notes de plein air, prises sur le motif ») qui, contrairement aux notations d'un journal intime ne sont pas rétrospectives et seraient donc *a priori* moins construites (Ludwig Fischer, *Natur im Sinn*, op. cit., p. 167).

36 « Also schreibt sie nach dem Gedächtnis auf, was sie sagte. Gesagt haben könnte. Die Finger sind keine Hilfe, sie haben nicht mitgemacht, erinnern sich nicht. Erst jetzt, bei der Nachschrift des Tages, wirken sie ein: formen? Fälschen? » (« Elle note donc de mémoire ce qu'elle a dit. Pourrait avoir dit. Ses doigts ne lui sont d'aucun secours : ils n'ont pas participé, ne se souviennent pas. C'est seulement maintenant, en relatant après coup la journée, qu'ils interviennent : forment ? falsifient ? »), p. 101.

37 Elle évoque ainsi, comme incidemment et en passant, mais non sans les remettre en question, les interrogations fondamentales de la tradition philosophique occidentale : « Wie Sprache und Körper zusammengehören? Mithilfe von Ludwig Wittgensteins *Philosophischen Untersuchungen* hat man versucht ihr beizubringen, dass es ohne Sprache kein Denken, kein Weltwissen, kein Empfinden gibt. Jacques Lacan sagt, selbst das Unbewußte sei geformt wie eine Sprache. » (« Quels sont les liens entre le langage et le corps ? On a essayé de lui apprendre, à l'aide des *Études philosophiques* de Wittgenstein, que sans langage, il n'y a ni pensée, ni savoir sur le monde, ni capacité à ressentir. Jacques Lacan affirme que même l'inconscient est structuré comme un langage. »), p. 71.

38 Elle se définit ainsi : « Eine, die [...] darüber nachdenkt, inwiefern jedes Sprechen Übersetzung bedeutet. Wenn nicht von Gedanken [...], dann von wahrgenommener Wirklichkeit? Von Sinnes'daten', Ich-Dasdraußen-Mischungen ? » (« Une personne [quelqu'un au féminin] qui se demande dans quelle mesure tout langage est traduction. Si ce n'est pas de nos pensées [...], alors de la manière dont nous percevons la réalité ? Des "données" de nos sens, mélanges-de-moi-et-de-ça-là-bas ? »), p. 145.

39 Elle souligne les liens entre les automatismes cérébraux et les automatismes linguistiques : « Gehirnautomatismen (gern mit Sprachautomatismen verschmolzen) » (« automatismes cérébraux (qui aiment à fusionner avec des automatismes linguistiques) »), p. 42.

40 Elle donne ainsi l'exemple de l'expression « blitzendes Schwert » (« épée étincelante ») qui lui vient en voyant le soleil réapparaître entre les nuages. Elle la qualifie de « angelesen » (« fruit de ses lectures ») et poursuit : « Sie beschließt, mit allem Denken aufzuhören, nichts mehr zu übersetzen, nichts mehr einzufüllen in die Fächer und Raster, die ihre Muttersprache anbietet. » (« Elle décide de cesser de penser, de ne plus traduire, de plus rien mettre dans les cases et les grilles offertes par sa langue maternelle. »), p. 42.

41 « Wahrnehmen. Sprechen. Durch das Sprechen wahrnehmen. Sich mit Hilfe des Sprechens zwingen, die Augen aufzureißen. » (« Percevoir. Mettre en mots. Percevoir en mettant en mots. Se contraindre à ouvrir les yeux en s'appuyant sur la mise en mots. »), p. 101.

42 « Stottern. Nichts sagen. [...] Wenn Wahrnehmung stockt: ein Absatz. » (« Balbutier. Ne rien dire. [...] Aller à la ligne quand la perception fait défaut. »), p. 101.

43 « Insel: kleiner Vokabeltrainer. Raum und Möglichkeit des Nicht-Begriffs » (« L'île : occasion d'exercer son vocabulaire. Espace et possibilité pour se passer des concepts »), p. 48.

44 « Weit und, wie es scheint, selbstverständlich übersteigt der Körper der sinnlichen Erfahrung immer wieder die Sprache [...], quillt über Vokabeln und Grammatik hinaus. » (« Le corps de l'expérience sensible ne cesse de déborder largement la langue, d'une manière qui semble aller de soi [...], il échappe au lexique et à la grammaire. »), p. 73.

45 « Als wäre Sprache nichts Eigenständiges, Widerspenstiges » (« Comme si la langue n'était pas une réalité autonome, rebelle »), p. 123.

46 Elle évoque aussi les restes d'installations laissées par les nazis à moitié dynamités par les Soviétiques qui défiguraient le Swantiland avant qu'on ne les fasse disparaître, p. 52.

47 Les représentants de la ligue de protection des oiseaux qui tentent de s'opposer à ces pratiques sont à l'époque traités de fous.

48 « Sie betrachtet das Schauspiel [...]; sie weiß, dass 'die Natur' nicht spielt, weil es diese 'Natur' nur als kulturelles Artefakt gibt, als Menschenkategorie. Dessen ungeachtet hat sie den Eindruck, dem Spielen einer Kraft mit sich selbst beizuwohnen. » (« Elle contemple le spectacle [...] ; elle sait que "la nature" ne joue pas parce que cette "nature" n'existe que comme artefact culturel, comme catégorie créée par l'Homme. Elle n'en a pas moins l'impression d'assister au jeu d'une force qui jouerait avec elle-même. »), p. 41.

49 Gabriele Dürbeck et Christine Kanz, « Gibt es ein deutschsprachiges Nature Writing? Gebrochene Traditionen und transnationale Bezüge », dans Gabriele Dürbeck et Christine Kanz (dir.), *Deutschsprachiges Nature Writing von Goethe bis zur Gegenwart. Kontroversen, Positionen, Perspektiven*, Berlin, Metzler, 2021, p. 2. Ce n'est peut-être pas un hasard si une autre grande représentante allemande de cette tendance, Esther Kinsky, est également traductrice de l'anglais et a également vécu longtemps en Angleterre.

50 Le fait qu'elle utilise, comme on l'a vu, sur son site l'expression « Écriture de la nature et de l'espace » (« Nature and Space Writing ») est particulièrement significatif de cet élargissement de la notion d'origine.

51 Ulrike Draesner, *London Lieblingsorte*, Berlin, Insel, 2016.

RÉSUMÉS

Français

L'article s'intéresse au livre d'Ulrike Draesner *Mein Hiddensee* et étudie la manière dont l'écrivaine s'y livre à la fois à une réflexion sur et à une mise en pratique de ce que peut être une écriture de la nature qui dépasse la traditionnelle dichotomie nature/objet, humain/sujet. Il s'interroge sur son inscription dans la tradition du « Nature Writing » et suggère que la place qu'il fait aux traces de la présence humaine le rapproche du « New Nature Writing » qui apparaît depuis les années 2000 en Grande-Bretagne.

English

This article looks at Ulrike Draesner's book *Mein Hiddensee* and examines the way in which the writer both reflects on and puts into practice what it means to write about nature in a way that goes beyond the traditional nature/object, human/subject dichotomy. It looks at how her work fits into the "Nature Writing" tradition, and suggests that the place it gives to traces of the human presence brings it closer to the "New Nature Writing" that has been emerging in Britain since 2000.

Deutsch

Im Artikel wird das Buch Ulrike Draesners *Mein Hiddensee* (2015) behandelt. Untersucht wird, wie die Schriftstellerin sich darin mit dem auseinandersetzt, wie ein Naturschreiben, das die Dichotomie Natur/Objekt, Mensch/Subjekt überwindet, gestaltet werden kann und wie sie dieses in die Praxis umsetzt. Hinterfragt wird auch, inwiefern es sich in die Tradition des « Nature Writing » einordnen lassen kann. Angedeutet wird, dass der Platz, den es den Spuren des Menschen in der Natur macht, es in die Nähe des seit den Nuller Jahren in Großbritannien entstehenden « New Nature Writing » rückt.

INDEX

Mots-clés

Hiddensee, nature, « Nature Writing », « New Nature Writing », hybridité

Keywords

Hiddensee, nature, "Nature Writing", "New Nature Writing", hybridity

Schlagwortindex

Hiddensee, Natur, „Nature Writing“, „New Nature Writing“

AUTEUR

Emmanuelle Aurenche-Beau

Université Lumière Lyon 2, LCE (Lettres et civilisations étrangères), F-69007
Lyon, France

Retours à la nature en Allemagne de l'Est. Fantasmes et réalités

Back to Nature in East Germany. Fantasy and Reality
Zurück zur Natur in Ostdeutschland. Phantasie und Wirklichkeit

Jacques Poumet

DOI : 10.35562/textures.1191

Droits d'auteur

CC BY 4.0

TEXTE

- 1 Juli Zeh, Judith Zander, et Björn Kern sont tous les trois implantés en Allemagne de l'Est. Leurs romans se situent dans les zones rurales du Brandebourg et du Mecklembourg qui s'étendent entre Berlin et la côte de la mer Baltique. Ces territoires dont les beautés naturelles ont été célébrées dans la littérature de Theodor Fontane à Günter de Bruyn sont aussi particulièrement touchés par les conséquences à long terme de la réunification : exode de la population vers l'Ouest, marginalisation, sentiment d'abandon, rancœurs issues de la privatisation. Dans ce contexte, le caractère relativement préservé du milieu naturel attire des citadins désireux de se ressourcer et marqués à des degrés divers par une forme de prise de conscience écologique. Le retour à la campagne ne se fait pas sans heurts, et les déconvenues sont d'autant plus fortes que les illusions étaient grandes au départ. Les trois auteurs dont il est question ici ont été formés au Literaturinstitut de Leipzig, dont Björn Kern n'a toutefois suivi que partiellement la formation. Ce passage biographique n'est pas étranger à leur attachement à cette partie de l'Allemagne.
- 2 Dans *Unterleuten* de Juli Zeh, un conflit se développe autour du projet de construction d'éoliennes dans un village du Brandebourg au nord de Berlin. Ce conflit dresse les uns contre les autres partisans et adversaires du projet, fait éclater la communauté villageoise et prend une dimension dramatique. La narratrice, qui se présente comme journaliste d'un magazine peu connu, est censée reconstituer après-coup l'enchaînement des événements qui a conduit à une fin tragique. Ce faisant, elle fait apparaître les multiples antagonismes qui se sont

cristallisés sur le projet d'éoliennes, et qui s'enracinent bien au-delà de la simple question d'actualité.

- 3 Le facteur de division le plus apparent est, dans un premier temps, celui qui oppose les anciens villageois aux néoruraux venus chercher refuge à la campagne. Les représentations et les comportements de cette nouvelle catégorie sont traités avec l'ironie qu'appellent leurs excès caricaturaux. Au premier rang de ces excès, l'idéalisation de la campagne.
- 4 Le nom de la commune où se déroule l'action est déjà tout un programme : le village de Unterleuten (200 habitants) fait partie de la commune de Seelenheil (Salut des âmes). Pour les nouveaux arrivants, c'est un petit paradis, un lieu idyllique où tout n'est que calme et authenticité. Depuis la maison fraîchement acquise s'offre une vue « sans aucune trace de civilisation¹ », propre à servir de cadre à la niche rousseauiste dont rêvent les exilés volontaires. On s'y installe avec la certitude de ne pas regretter un seul instant la vie urbaine, et avec le sentiment de pouvoir même améliorer l'idylle en transformant le jardin encore en friche en « paysage florissant » (« blühende Landschaft »), reprenant les termes de la promesse formulée par Helmut Kohl à la veille de la réunification. Cette vision stéréotypée d'un lieu préservé où l'individu se retrouve et se sent véritablement chez lui appelle irrésistiblement la notion de « Heimat », pays natal et petite patrie avec lequel existe un lien intime et unique. Le recours à ce cliché achève de tourner en dérision les envolées lyriques des néos : « Pendant qu'il se tenait là, plongé dans la contemplation, un mot le submergea : Heimat. Unterleuten n'était pas son Heimat, il n'avait même pas de famille dans la région. Mais Unterleuten avait l'air de quelque chose qu'on peut appeler Heimat². »
- 5 Pour ces réfugiés de la civilisation urbaine, la lutte pour la protection d'une nature réputée intacte est un impératif incontournable. La résistance contre l'implantation d'un parc éolien est menée au nom de la préservation du milieu naturel et du cadre de vie, à laquelle s'ajoutent les intérêts particuliers de chacun. Le plus engagé d'entre eux est employé par la société de protection des oiseaux dans une réserve naturelle située à deux pas du village. Il se dresse ès qualités contre tout projet susceptible de porter atteinte à l'intégrité de la réserve. Militant écologiste de la première heure, il a conscience de

mener une croisade pour sauver la planète et se sent investi d'une mission supérieure : « Il ne voulait rien ajouter au monde, mais simplement conserver ce qui était là. Car c'était la mission sacrée de cette époque trépidante : défendre l'existant contre les forces psychotiques d'un progrès survolté³. »

- 6 Les pales des éoliennes feront selon lui des ravages parmi les espèces protégées qui fréquentent la réserve, bécasseaux sédentaires, oies de passage et grues migratrices. L'argument ne manque pas de pertinence, mais il est affaibli par l'intransigeance dont il fait preuve par ailleurs pour faire interdire tout ce qui pourrait de près ou de loin porter atteinte à l'existant. Son fanatisme finit par nuire à la cause écologique qu'il prétend défendre. Il incarne à ce titre aux yeux de la narratrice une première dérive de l'écologie : la dérive formaliste et bureaucratique, qui mesure le succès de la protection de la nature à l'aune du nombre de permis de construire annulés. Que les villageois le tiennent dans le meilleur des cas pour un gêneur, dans le pire des cas pour un fou, le laisse complètement indifférent. Comble de l'ironie, ce Berlinoise exogène veut construire un mur (!) entre sa propriété et celle du voisin qui le gêne⁴.
- 7 La deuxième dérive de l'écologie est ici sa perversion en phénomène de mode. La coopérative agricole de RDA privatisée après l'unification a pris le nom de « Ökologika GmbH », une appellation dans l'air du temps qui peut recouvrir des pratiques peu recommandables, et a un caractère tout aussi incantatoire que le nom de la coopérative dont elle est l'héritière, la LPG « Gute Hoffnung ». L'écologie est mise à toutes les sauces, et spécialement à la sauce commerciale. Cette dérive est incarnée par un autre néorural employé dans une société qui produit des jeux vidéo. Le jeu qui a fait son succès au niveau mondial s'appelle *Traktoria* et se déroule dans une ferme que l'on fait évoluer en introduisant de nouvelles espèces, de nouvelles cultures, de nouvelles terres. Dans sa version virtuelle, la campagne est un succès commercial sans précédent. La vie à Unterleuten donne au concepteur l'idée d'intégrer la protection de la nature dans le jeu. Une nouvelle extension baptisée *Traktoria nature* inclura les réserves naturelles et les espèces protégées. Le projet de « réserve naturelle digitale » se présente comme un véritable Monopoly de l'écologie :

La protection de la nature est une affaire impitoyable. Subventions européennes, emplois, entreprise écologique, sans oublier le tourisme. [...] À un niveau supérieur, les joueurs devraient choisir entre investir dans les énergies renouvelables et encaisser des prix de location élevés, ou protéger une diversité d'espèces péniblement acquise et engranger des points-tourisme⁵.

- 8 Dans cette forme extrême de marchandisation, l'écologie déconnectée de la réalité matérielle n'est plus qu'une source de profit qui détourne vers un monde virtuel la sensibilité générale aux questions environnementales. À grand renfort d'anglicismes (*Browser game*, *Feature*, *Level*, *release*, *Quests*), l'écologie virtuelle entraîne son propre concepteur dans un discours délirant qui le rend ridicule avant de finir par causer sa perte.
- 9 Les motivations réelles de la fuite à la campagne ont souvent peu à voir avec une démarche écologique et relèvent surtout de facteurs biographiques : besoin d'espace pour réaliser le vieux rêve de travailler avec des chevaux, recherche d'une rupture professionnelle radicale et d'un nouveau départ dans la vie pour le professeur d'université, logique conjugale pour l'écrivain peu prolixe et désargenté qui a suivi une épouse venue retrouver ses racines rurales et espère trouver l'inspiration en décrivant le microcosme du village. Ces motivations restent obscures pour les acteurs principaux de la vie du village. Entre les citadins implantés en milieu rural et les villageois, l'incompréhension est profonde. Le citadin demeure un corps étranger, il ne comprend rien au fonctionnement du village, et le village le lui rend bien. Tout suggère un fossé irréductible entre l'attachement viscéral à la campagne où le villageois a toujours vécu et le coup de cœur d'un citadin en mal de nature parachuté en terre inconnue : les rêves d'intégration des nouveaux arrivants relèvent définitivement du fantasme et sont voués à se briser sur la dure réalité. L'opposition des deux milieux se renforce encore lorsque le citadin est un Allemand de l'Ouest confronté aux campagnards de l'Est. Malgré la mobilité qui a traversé toutes les familles depuis l'unification, le poids de l'histoire alimente des préjugés qui rejaillissent jusque sur la perception du paysage. Vue avec les lunettes de l'Ouest, une petite ville de province du Brandebourg transpire inévitablement la tristesse :

Plausitz dégageait un air de désolation spécifiquement est-allemand. [...] Même par beau temps, la ville sentait la pluie. Pour Frederik, le plus accablant était la place Ernst-Thälmann, avec sa forme carrée, ses pavés en béton, et les bâtiments bas en préfabriqué qui l'entouraient ⁶.

- 10 Le projet de construction de dix éoliennes en bordure du village est relativement modeste par rapport à l'immense parc éolien qui s'étend déjà sur une commune voisine, mais cette métastase déclenche néanmoins les passions et déclenche une résistance où s'affrontent des intérêts antagonistes. Les uns sont contre parce que les éoliennes seraient visibles depuis chez eux, d'autres parce qu'elles portent atteinte à l'intégrité de la nature, d'autres encore parce qu'elles font intervenir des spéculateurs de l'Ouest, ou par allergie personnelle. Ceux qui sont pour y voient l'occasion de vendre leur terrain à bon prix, une chance pour enrayer la désertification du village ou une source de revenus pour la commune. Et surtout, chacun est contre parce que son ennemi de toujours est pour, et vice-versa. La question des énergies renouvelables ne joue aucun rôle dans un débat dominé par de vieux comptes à régler qui remontent à la période de la collectivisation forcée en RDA et de la privatisation après l'unification. La dramatisation progressive de la situation conduit à une guerre de tous contre tous et à des actes de violence qui entraînent une fin dramatique. L'image très attendue de Don Quichotte montant à l'assaut des moulins à vent est vite dépassée par la tournure que prennent les événements. L'idylle campagnarde vole en éclats, le petit paradis se transforme en enfer, la communauté villageoise devient un nid de vipères ⁷.
- 11 Cinq ans plus tard, Juli Zeh publie *Über Menschen*, qui se présente comme un prolongement du roman précédent. Le parallélisme des titres et le cadre géographique du récit soulignent cette continuité. Le village où se déroule l'action est situé dans le même district du Brandebourg et à proximité de la même ville que Unterleuten. La constellation de départ est également très comparable. Une Berlinoise se réfugie à la campagne pour des raisons d'ordre privé et découvre une ruralité dont elle n'avait aucune idée. Coup de foudre pour une maison à rénover dans le village le plus reculé, idéalisation de la vie à la campagne allant de pair avec une ignorance complète de

la nature, des saisons et du travail de la terre : tous les éléments sont réunis pour préparer une désillusion brutale.

- 12 Une grande continuité s'observe aussi dans la caricature du militant écologiste radical. La citadine néorurale, que l'on peut qualifier d'écologiste modérée, est en phase de rupture avec son compagnon qui prône une conception rigoriste de l'écologie. Le couple se brise sur l'affrontement entre un écologisme qui ne tolère pas le moindre manquement aux règles de vie climato-compatibles et une pratique plus tolérante de la lutte pour la protection de l'environnement. L'opposition entre un écologisme qui exagère et un écologisme du compromis recouvre en l'occurrence une lutte de pouvoir au sein du couple dans laquelle la forme la plus traditionnelle de domination masculine s'appuie sur des arguments environnementaux pour imposer sa loi. La satire ne ménage pas ce personnage monomaniacal : hanté par l'idée de la catastrophe finale, il est amoureux de l'apocalypse et se fait remarquer dans le milieu qu'il fréquente par ses tirades haineuses contre ceux qui ne partagent pas son obsession et par les scénarios apocalyptiques qu'il déroule à tout propos – un comportement qui, de l'aveu de sa compagne, confine à la folie et fait de lui un tyran domestique. Sa prédilection pour les prophéties de Cassandra l'entraîne tout naturellement dans le sillage de Greta Thunberg, dont il devient l'ardent thuriféraire⁸.
- 13 L'écologiste modérée n'est pas épargnée non plus par l'ironie qui s'attarde sur ses contradictions. Employée par une agence de publicité spécialisée dans la promotion des produits durables, elle applique à des marchandises vertueuses les règles moins vertueuses de la société de consommation. Pour vanter les mérites des chaussures véganes ou du chocolat équitable, elle produit en série des slogans publicitaires dont le simplisme ne le cède en rien à celui de la publicité ordinaire. Un nouveau modèle de jeans qui satisfait aux critères de durabilité est baptisé par ses soins « Gutmensch » (« bonne personne ») : le consommateur doit reconnaître dans le nom du produit l'image qu'il a de lui-même. Les spots vidéo mettront en scène un « Monsieur bonne personne » vêtu de ce jeans, qui fait le bien autour de lui avec une naïveté désarmante. La même caricature sarcastique s'applique à une marque d'horticulture biologique que la publicitaire baptise « Paysages florissants » (« blühende Landschaften »)⁹, avant de reculer devant l'allusion politique trop

directe et de la renommer « Power Flower », un anglicisme plus accrocheur et plus en accord avec l'air du temps.

- 14 Deux éléments nouveaux viennent infléchir la perspective et enraciner le récit dans l'actualité : la covid avec son corrélat, le télétravail, et l'irruption de l'extrême droite comme composante essentielle du village. L'action est précisément datée : nous sommes au printemps 2020, en plein confinement, et la généralisation du télétravail facilite cette fuite à la campagne qui est aussi une plongée dans l'inconnu. L'exilée volontaire en terre rurale se retrouve à la croisée des peurs du moment : peur de la pandémie, peur de la catastrophe climatique, peur de l'invasion par les réfugiés. L'insertion progressive dans un village habité comme elle par des peurs, mais des peurs radicalement différentes des siennes, conduit la citadine à une forme de compréhension pour l'adhésion des campagnes brandebourgeoises à une extrême droite qu'elle réprouve : à cent lieues de l'idylle campagnarde, le sentiment d'être abandonné et incompris fait le lit de l'AFD. À une représentation fantasmée de la campagne succède une vision plus politique :

On a peine à croire qu'un pays super riche se permette d'avoir des régions où il n'y a rien. Pas de médecins, pas de pharmaciens, pas de clubs sportifs, pas de bus, pas de café [...] pas d'épicerie, pas de boulanger, pas de boucher. Des régions dans lesquelles les retraités ne peuvent pas vivre de leur retraite. [...] Et par-dessus le marché, on leur met un tas d'éoliennes, on interdit aux navetteurs de rouler au diesel, on vend les terres des paysans aux investisseurs les plus offrants, on veut interdire aux gens qui n'ont pas les moyens de se payer le gaz de se chauffer au bois, et on réfléchit à voix haute à la possibilité de leur interdire les barbecues et les feux de camp qui sont les derniers loisirs qui leur restent¹⁰.

- 15 C'est une vision moins satirique que propose Judith Zander dans son roman *Dinge, die wir heute sagten*. Dans un village perdu du Mecklembourg nommé Bresekow, une vieille dame vient de mourir, et le roman réunit pour le temps des obsèques ses enfants et petits-enfants. Dans une suite de monologues, chacun des protagonistes livre sa vision du passé et du présent de la famille, de son propre parcours, et d'un non-dit pressenti qui s'avère être un lourd secret de famille.

- 16 Ici, pas la moindre trace d'une idéalisation de la campagne ni d'un retour à la terre choisi et volontaire. Le ton est donné dès la première page : « Il n'y a pas de café à Bresekow. Il n'y a absolument rien. C'est le centre du rien qui commence peu après Berlin et qui continue jusqu'à Rostock. [...] Un vilain petit bout du monde dont mieux vaut ne rien dire¹¹. » Dans un paysage de champs ouverts qui s'étendent à perte de vue, l'agriculture ne suscitait guère de vocations chez les jeunes du temps de la RDA, on y faisait son apprentissage par défaut, et cette époque n'a pas laissé de bons souvenirs :

Vous ne saviez pas ce que vous détestiez le plus : les heures vides dans le petit bâtiment de Kiessow qui sentait la saucisse et la sciure de bois, ou l'air de la campagne pendant les semaines de stage pratique, dans les champs de betteraves ou dans les étables du district d'Anklam. Vous rêviez de pis de vaches¹².

- 17 La coopérative agricole a aujourd'hui disparu, seul un de ses anciens hangars sert encore de lieu de rencontre aux adolescents du village qui l'ont baptisé « Elpe », un nom qui évoque le sigle officiel de l'ancienne coopérative (LPG). L'activité agricole actuelle est à peine évoquée, et se signale surtout par les mauvaises odeurs dont elle est responsable. L'attention se porte sur la microsociété locale, et de ce point de vue le constat est sans appel : le village est en proie à la désertification, ceux qui le peuvent s'en vont ailleurs, les jeunes ne rêvent que de partir, les services sociaux destinés aux « perdants » restés sur place sont négligés, il n'y a plus aucune vie sociale. La petite ville la plus proche, Anklam, d'où est originaire Judith Zander, n'est qu'à six kilomètres du village et n'est pas épargnée par la décrépitude, beaucoup de commerces ont fermé, le centre est vide, c'est le bout du monde comme tous les villages. Toute cette partie essentiellement rurale du Mecklembourg fait figure de zone sinistrée¹³.

- 18 Dans cette campagne, l'alcoolisme est un héritage ancien que les années de RDA n'ont pas fait disparaître et qui se nourrit du désespoir ambiant. La jeunesse y est particulièrement exposée. Les adolescents qui squattent le local de la « Elpe », eux-mêmes enfants d'alcooliques, sont enfermés dans un univers fait de grossièretés verbales, d'agressions sexuelles, d'alcool, de bagarres et de slogans nationalistes et racistes. Ils perpétuent à leur manière les scandales

sexuels étouffés des générations antérieures, refoulés par la mémoire collective et révélés par l'événement familial autour duquel se noue le roman. Ces comportements frustes et grossiers recouvrent et confortent l'image généralement répandue de la jeunesse laissée pour compte dans les provinces reculées de l'Est. Dans ces conditions, ceux qui ont eu la chance d'échapper aux pesanteurs locales peuvent difficilement considérer cet endroit comme un « Heimat » auquel les lierait un attachement intime. Le village réel fait figure de repoussoir. Le dernier élément qui porte la trace de cet attachement intime est le dialecte du nord de l'Allemagne, le Plattdeutsch, considéré par ses locuteurs âgés comme la langue des petites gens, mais qui est abondamment réutilisé dans les dialogues et les monologues du roman, et fonctionne comme un reste de ciment identitaire. On reconnaît ici la référence à Uwe Johnson, et on note que le nom du village de Bresekow résonne comme écho au nom du village de Jerichow dans les *Jahrestage* de Johnson¹⁴.

- 19 Chez Björn Kern, le processus de décomposition d'un milieu de vie réputé plus proche de la nature atteint la nature elle-même. Dans *Kein Vater, kein Land*, un père fuit la ville pour soustraire son enfant aux mesures imposées par les autorités, et croit trouver refuge dans la maison de son enfance, une cabane de forestier dans une région frontalière de l'Est où l'on reconnaît sans peine la dépression fluviale de l'Oder. Mais il apparaît très vite que la nature intacte dont il gardait le souvenir n'existe plus, et que son propre père qu'il croyait y retrouver a disparu. Commence alors le récit fantastique d'une quête à travers un univers cauchemardesque, à la frontière entre le réel et l'imaginaire, vers un pays mythique où l'on ne sait pas s'il trouvera une autre vie.
- 20 Le lieu du récit est ancré dans le réel : une région de zones humides à la frontière orientale de l'Allemagne, le long d'une rivière bordée de digues abritant une faune foisonnante. Cette zone de basses terres à la frontière polonaise, l'Oderbruch, est la patrie d'élection de Björn Kern, qui s'y est installé pour rompre avec le rythme de la vie urbaine à Berlin, et où il situe l'essentiel de son œuvre. L'ancrage est précisé par la référence à la transformation subie après la réunification : très marginalisée après la fin de la RDA, cette région rurale est en proie à la désertification. L'école ferme faute d'élèves et l'institutrice sombre dans l'alcoolisme, les bâtiments de l'ancienne coopérative agricole

sont à l'abandon, et certains néoruraux retournent même en ville faute d'avoir trouvé l'idylle campagnarde de leurs rêves, bien que les motivations de la fuite à la campagne n'aient pas disparu : échapper au stress, au bruit, aux gaz d'échappement, retrouver le contact avec la nature¹⁵.

21 Mais la nature a subi une métamorphose monstrueuse. C'est une nature hostile, polluée, empoisonnée, pleine de cadavres en putréfaction. Les animaux sont atteints d'une mystérieuse maladie qui provoque ulcères, œdèmes, bave et écume bleues sortant de la gueule, suppurations répugnantes. Tous les animaux sont atteints et promis à une mort certaine, chevreuils, cerfs, lièvres, renards, blaireaux, chevaux. Le vieux forestier les abat pour abrégier leurs souffrances, et en perd à moitié la raison. Son fils entame une longue pérégrination sur ses traces, et se livre au même travail d'abattages systématiques suivis de dépeçages en règle, dont aucun détail n'est épargné au lecteur. L'épidémie est attribuée à l'usine d'équarrissage qui se trouve de l'autre côté de la rivière et de la frontière, sans que l'on sache vraiment s'il s'agit d'une simple hypothèse ou d'une certitude. L'usine est gigantesque, « surmontée d'une coupole qui ressemble aux tours de refroidissement d'une centrale nucléaire¹⁶ », le mystère qui entoure ce qui s'y passe nourrit tous les fantasmes. Seule certitude : la fabrication de farines animales produit des déchets qui sont rejetés dans la rivière et la transforment en cloaque. Un rejet en appelant d'autres, toutes les formes de pollution se retrouvent dans cet égout à ciel ouvert : produits chimiques, plastiques et hydrocarbures s'ajoutent aux cadavres d'animaux en putréfaction, et engendrent des malformations inquiétantes de la faune aquatique. La rivière est l'exemple extrême de l'empoisonnement de toute la nature qui culmine dans la vision apocalyptique d'un effondrement général : « un paysage fluvial en proie à des forces destructrices incontrôlées, dans l'attente d'une réaction finale, d'un ultime brassage, d'un big bang ou d'une désintégration¹⁷ ».

22 Dans cette ambiance de fin du monde, l'existence hors de la ville relève de l'entreprise survivaliste : nuits dans la forêt et feux de bois sont le cadre habituel de ces expériences, mais ici les produits de la chasse et de la pêche sont pour la plupart impropres à la consommation, et forcent à se rabattre en dernier ressort sur des

nourritures ultimes, sandwiches aux vers de terre et purées de cloportes. Le recours à ces expédients caricaturaux accentue le caractère fantasmagorique du récit. Malgré le naufrage de la création, il subsiste un reste d'émerveillement devant la diversité des espèces naturelles, dont les noms sont énumérés ici et là comme autant de réminiscences d'un état antérieur à la dégénérescence :

un non-lieu fait de plantes rampant jusqu'à mi-jambe, balsamines et patiences, plantains et achillées, de cuvettes inondées et de cratères en entonnoir entourés de massettes et de roseaux des marais, de butors et de foulques se disputant à grand renfort de battements d'ailes les chèvrefeuilles les plus nourrissants¹⁸.

- 23 Quand la végétation est plus clairsemée et que le regard peut s'élever au-delà des limites de ce biotope humide, c'est un spectacle de désolation d'un autre genre : la végétation est brûlée par le soleil, les cultures sont desséchées, la réalité du réchauffement climatique fait irruption dans l'univers fantastique, on passe sans transition de la pourriture humide à la fournaise sèche, du marais à la steppe. « Les zones humides succédaient immédiatement aux zones sèches, une alternance qui n'avait rien de paisible, mais un déséquilibre avide de compensation, la végétation desséchée aspirait à l'eau, les boues putrides des polders désiraient l'assèchement¹⁹. » Les deux extrêmes prospèrent en se nourrissant d'un déni : déni du réchauffement, que les climato-sceptiques attribuent aux effets locaux de l'usine d'équarrissage ; déni de la maladie frappant le monde animal, attribuée par certains à la cupidité des chasseurs qui répandraient cette fausse nouvelle pour se livrer à un abattage effréné ; déni des gardes-frontières pour qui le pays reste viable et qui se raccrochent à la rumeur invérifiée selon laquelle les choses sont pires à l'étranger.
- 24 Seule permanence dans cet univers en décomposition, l'amour d'un père pour cet enfant (appelé « das Kind »), qu'il porte à travers les dangers et jusqu'aux frontières de la mort pour tenter de le mettre à l'abri dans un pays viable pour les enfants et habitable pour les adultes, un pays à l'est, qui pourrait bien être le pays où l'on n'arrive jamais. C'est aussi la force de la relation père-enfant qui constitue le ciment de l'action dans l'autre roman de Björn Kern publié la même année, *Solikante Solo* : un couple de Berlinoïse qui a lui aussi une enfant de cinq ans achète dans un moment d'égarement un vieux

manoir délabré sur les rives de l'Oder, et entreprend une rénovation impossible à laquelle leur relation ne survivra pas. La fuite à la campagne est motivée à l'origine par le désir commun d'échapper au stress de la vie urbaine et à la « saleté berlinoise », terme qui inclut non seulement la pollution, mais aussi les incivilités de toutes sortes. Le village semble offrir à première vue la possibilité d'une existence débarrassée de ces nuisances, et favorable à l'épanouissement de l'enfant. L'intégration dans la communauté villageoise se fait bien au départ, mais l'euphorie des premiers temps repose sur un malentendu. Les nouveaux venus sont des alliés de fait contre un personnage qui reste hors champ et qui est la hantise des habitants locaux : un étranger musulman, syrien d'origine, qui veut acheter une friche sur les terres du village pour y implanter un élevage de porcs (!) ou une antenne relais, ou peut-être les deux. Les habitants sont prêts à accepter tout ce qui n'est à leurs yeux que fantaisie écologiste, pourvu que cela fasse obstacle à l'installation d'un étranger devant leur porte. Peu importe que la ferme bio du village pratique une agriculture biologique bien particulière, associée à des séminaires de chamanisme et à des expériences ésotériques où la lumière est censée remplacer la nourriture solide et le jeûne, renforcer la résistance aux mauvaises ondes. L'essentiel est qu'elle partage la même volonté de bouter l'étranger hors du pays et de « rendre les terres à l'Allemagne²⁰ ».

25 Le père est un exemple caricatural de dérive chez un ardent partisan de la cause écologiste. Prénommer sa fille Sisal relevait encore d'un militantisme modéré. Il avait fondé une brasserie bio « radicalement locale » qui a fait faillite. Après l'échec de cette entreprise, il a développé une phobie de la pollution par microparticules qui a conduit son couple au bord de la rupture. Cette obsession monomaniaque détermine tous ses comportements, il mesure sans cesse le taux de particules dans l'air et panique à la lecture des résultats, même à la campagne. Enfermé dans un univers manichéen, il ne fait plus que ruminer ses peurs et vouer aux gémonies ceux qui ne les partagent pas. Protéger son enfant des influences néfastes de la pollution est une tâche prioritaire qui autorise à ses yeux tous les excès dont il ne perçoit plus le ridicule.

26 Ces romans ont tous été des succès d'édition au cours des dix dernières années. Qu'ils soient centrés sur les problèmes d'un couple,

sur le poids de l'histoire récente ou sur des représentations apocalyptiques, ils donnent une forme fictionnelle à des problématiques actuelles qui sont au centre des inquiétudes collectives, parfois des angoisses des jeunes générations. Si la redécouverte de la nature est le prolongement attendu d'une prise de conscience écologique, les modalités de cette prise de conscience et les frustrations qui l'accompagnent sont porteuses de conflits qui ouvrent un vaste champ à la création littéraire. Les démarches aux motivations essentiellement individuelles se heurtent aux réalités sociales et historiques d'une campagne perçue de façon trop simpliste par ceux qui lui sont étrangers. La mémoire enfouie travaille sous l'apparence apaisante de la campagne. Les idéalismes se brisent sur la pesanteur des situations régionales ou sur les dérèglements anticipés d'une nature en danger.

BIBLIOGRAPHIE

KERN Björn, *Solikante Solo*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2021.

KERN Björn, *Kein Vater, kein Land*, Berlin, Secession, 2021.

ZANDER Judith, *Dinge, die wir heute sagten*, Munich, Deutscher Taschenbuch, 2010.

ZEHL Juli, *Unterleuten*, Munich, BTB, 2017 [2016].

ZEHL Juli, *Über Menschen*, Munich, BTB, 2022 [2021].

NOTES

1 Juli Zeh, *Unterleuten*, Munich, BTB, 2017 [2016], p. 16.

2 « Während er stand und schaute, breitete sich ein Wort in ihm aus: Heimat. Unterleuten war nicht seine Heimat, er hatte nicht einmal Verwandte in der Region. Aber Unterleuten sah aus wie etwas, das man Heimat nennen konnte. » ; *ibid.*, p. 64. Les traductions sont de J. Poumet.

3 « Er wollte der Welt nichts hinzufügen, sondern das Vorgefundene erhalten. Denn darin bestand die heilige Aufgabe dieser hektischen Epoche: das Bestehende gegen die psychotischen Kräfte eines überdrehten Fortschritts zu verteidigen. » ; *ibid.*, p. 15.

4 *Ibid.*, p. 11 et 25.

- 5 « Naturschutz ist ein knallhartes Geschäft. EU-Subventionen, Arbeitsplätze, Öko-Betrieb, den Tourismus nicht zu vergessen. [...] Auf einem höheren Level würden die Spieler entscheiden müssen, ob sie in erneuerbare Energien investieren und hohe Pachtpreise erzielen oder ob sie lieber die mühsam aufgebaute Artenvielfalt schützen und Tourismus-Punkte sammeln. » ; *ibid.*, p. 535-537.
- 6 « Plaustitz war von einer speziellen ostdeutschen Trostlosigkeit. [...] Selbst bei gutem Wetter sah die Stadt nach Regen aus. Am bedrückendsten fand Frederik den quadratischen, mit Betonpflaster ausgelegten Ernst-Thälmann-Platz, der von flachen Plattenbauten umgeben war. » ; *ibid.*, p. 570-571.
- 7 *Ibid.*, p. 463 et 558.
- 8 Juli Zeh, *Über Menschen*, Munich, BTB, 2022 [2021], p. 64, 67 et 70.
- 9 *Ibid.*, p. 80 et 374.
- 10 « Kaum zu glauben, dass sich ein stinkreiches Land Regionen leistet, in denen es nichts gibt. Keine Ärzte, keine Apotheken, keine Sportvereine, keine Busse, keine Kneipen [...]. Keinen Gemüseladen, keinen Bäcker, keinen Fleischer. Regionen, in denen Rentner nicht von der Rente leben können [...]. In solchen Gegenden stellt man dann noch eine Menge Windräder ab, verbietet den Pendlern den Diesel, versteigert die Felder der Bauern meistbietend an Investoren, will Menschen, die sich kein Erdgas leisten können, die Holzöfen wegnehmen und denkt lautstark darüber nach, auch noch Grill und Lagerfeuer zu verbieten, an denen die Reste von Freizeitgestaltung stattfinden. » ; *ibid.*, p. 218.
- 11 « Es gibt keine Kneipe in Bresekow. Es gibt überhaupt nichts. Es ist das Zentrum des Nichts, das sich kurz hinter Berlin auftut und bis Rostock nicht aufhört. [...] Ein hässliches Endlein der Welt, über das man besser den Mund hält. » ; Judith Zander, *Dinge, die wir heute sagten*, Munich, Deutscher Taschenbuch, 2010, p. 8.
- 12 « Ihr konntet euch nicht entscheiden, was hassenswerter war: die leeren Stunden in dem nach Grützwurst und Sägespänen riechenden Flachbau in Kiessow oder die Landluft der Praxiswochen, auf den Rübenfeldern, in den Kuhställen des Kreises Anklam. Ihr träumtet von Eutern » ; *ibid.*, p. 425.
- 13 *Ibid.*, p. 171 et 458.
- 14 *Ibid.*, p. 49 et 229.

15 Björn Kern, *Solikante Solo*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2021, p. 17, 37 et 87.

16 *Ibid.*, p. 81.

17 « eine Flusslandschaft voll ungebundener, zerstörerischer Kräfte, die auf ein finales Ausreagieren, ein letztes Ineinanderströmen, den Urknall warteten oder den Endknall » ; *ibid.*, p. 129.

18 « einem Nichtort aus kniehoch kriechenden Springkräutern und Ampfern, Wegerichen und Scharfgarben, aus flusswassergefluteten Felddaugen, trichterförmigen Vertiefungen, um welche Rohrkolben und Sumpfschilfgräser wuchsen, aus Rohrdommeln und Blesshühnern, die sich um die nährstoffreichsten Geissblätter zankten, flügelschlagend » ; *ibid.*, p. 123.

19 « Feuchtgebiete und Trockenzonen lagen hier dicht beieinander, nicht friedlich im Wechsel, sondern in einem gierigen, auf Ausgleich schielenden Ungleichgewicht, die Trockenvegetation verlangte nach Wasser, und die Faulschlämme der Polder harhten der Trocknung. » ; *ibid.*, p. 134.

20 Björn Kern, *Kein Vater, kein Land*, Berlin, Secession, 2021, p. 234 et 294.

RÉSUMÉS

Français

Dans les ouvrages à succès de trois romanciers implantés en Allemagne de l'Est, la prise de conscience écologique est pour le citadin l'occasion d'une redécouverte de la nature qui prend la forme d'une confrontation brutale avec la campagne. Chez Juli Zeh, Judith Zander et Björn Kern, le retour à la campagne est le révélateur des angoisses collectives, des illusions individuelles et des réalités sociales et historiques d'un milieu rural particulièrement éprouvé par les conséquences de la réunification. L'idylle campagnarde se brise sur les frustrations individuelles, sur les conflits hérités du passé, et sur les dérèglements anticipés de la nature.

English

In the bestsellers of three novelists from East Germany, becoming aware of one's environment is, for urban dwellers, the opportunity to rediscover nature while being violently confronted to rural areas. In the novels by Juli Zeh, Judith Zander, and Björn Kern, coming back to the countryside unveils collective fears, individual illusions, as well as historical and social realities which belong to a rural environment that has been particularly affected by the aftermath of Germany's reunification. The rural idyll is broken by

individual frustrations, conflicts inherited from the past, and anticipated natural disorders.

Deutsch

Drei in Ostdeutschland lebende Romanautoren veranschaulichen in ihren Werken die konkreten Verstrickungen des wachsenden Umweltbewusstseins. In den Bestsellern von Juli Zeh, Judith Zander und Björn Kern entwickelt sich die Wiederentdeckung der Natur durch den Stadtflüchtling zu einer brutalen Gegenüberstellung mit der Wirklichkeit des Dorf- und Landlebens. Der Traum von der ländlichen Idylle zerbricht, alte Streitigkeiten brechen auf, die lange Zeit unterdrückt wurden. Kollektive Ängste und Phantasien nähren die antizipierende Darstellung der sich anbahnenden Katastrophe und kollidieren mit der harten Wirklichkeit eines von den Folgen der Wiedervereinigung besonders betroffenen Gebiets.

INDEX

Mots-clés

écologie, Allemagne de l'Est, campagne, satire, apocalypse

Keywords

ecology, East Germany, countryside, satire, Apocalypse

Schlagwortindex

Ökologie, Ostdeutschland, ländlicher Raum, Satire, Apokalypse

AUTEUR

Jacques Poumet

Professeur émérite, Université Lumière Lyon 2, LCE (Lettres et civilisations étrangères), F-69007 Lyon, France

„Zurück zur Natur?": Zur De(kon)struktion des Mythos Stadtfluchtromantik im neuen deutschen Dorfroman

« Retourner à la nature ? » : la dé(con)struction du mythe romantique de la fuite urbaine dans le nouveau Dorfroman allemand

"Back to Nature?": Deconstructing the Romantic Myth of a Better Life on the Countryside in the New German Dorfroman

Ingeborg Rabenstein-Michel

DOI : 10.35562/textures.1205

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

Altes Land

Unterleuten

An der Grasnarbe

Stadtflucht zwischen Erwartung und Ernüchterung: eine Dekonstruktion im neuen deutschen Dorfroman

TEXTE

- 1 „Landleben – Lust oder Frust?“ lautete der Titel des 2017 vom ARD ausgestrahlten Films¹ von Tim Boehme, der ein Jahr lang mehrere Dorfgemeinschaften in Niedersachsen, Schleswig-Holstein und Mecklenburg-Vorpommern begleitet hatte, um dem Mythos Landleben nachzugehen. Er hatte feststellen können, dass der Wandel, der auch vor großen Dörfern nicht mehr haltgemacht hatte, die erhoffte Idylle oft empfindlich beeinträchtigt, so zum Beispiel, wenn wichtige Infrastrukturen² zusehend verschwinden. Trotzdem ist die Stadtflucht – zumeist verbunden mit einer imaginierten Dorfromantik – wie Untersuchungen beweisen ein steigendes Phänomen in Deutschland, nicht zuletzt verstärkt durch die Corona-Pandemie und den damit verbundenen wiederholten Lockdown-Schocks.

- 2 „Immer mehr Leute ziehen aufs Land“ stellte 2023 Insa Germerott in einem Artikel des *National Geographic* fest³. Der Trend, seit 2014 steigend zu beobachten, betrifft laut Germerott vor allem Familien, die sich von einem Umzug ins sogenannte Umland eine höhere Lebensqualität erwarten. Berlin hätte so 2020 schätzungsweise 15% seiner Bevölkerung eingebüßt, vor allem im Altersbereich zwischen dreißig bis fünfundvierzig Jahren. Die Stadtflucht⁴ (oder Suburbanisierung) wurde letzts unter anderem durch eine zunehmende Wohnungsknappheit und demzufolge steigende Wohnungspreise verstärkt. Dass dabei kleinere Städte und offenbar sogar ländliche Gebiete bevorzugt werden, wurde auch in der Tagesschau vom 5.12.2022 offensichtlich erstaunt festgestellt⁵.
- 3 Gegenstimmen wurden allerdings bereits 2019 laut: „Landleben: Nichts wie weg hier“, so die Zeit vom 20. April 2019⁶. Die Flucht ins „himmlische Dorf“⁷ gelingt eben nicht immer...
- 4 Das Thema Stadtflucht zwischen Erwartung/Verklärung und Enttäuschung/Ernüchterung soll hier am Beispiel dreier Romane belegt werden, die in einem Zeitraum von sieben Jahren erschienen sind: *Altes Land* von Dörte Hansen (2015), *Unterleuten* von Julie Zeh (2016) und *An der Grasnarbe* von Mirjam Wittig (2022). Ich verstehe sie hier als „Dorfromane“, eine Bezeichnung, die ich einem Titel von Christoph Peters⁸ entleihe und anderen eventuellen Zuordnungen (neuer Gesellschaftsroman? Eine Art zeitbedingte Variante des Anti-Heimatromans? usw.) vorziehe. In diesen drei Romanen wird ein/das Dorf als ein neuer Lebensraum empfunden bzw. erfunden, der die angestrebte Zivilisationsflucht ermöglichen soll. Dass dabei eine bestimmte Dorfromantik, die oft zur herablassenden Provinzverklärung tendiert, mitspielt, ist den „Neuen“ selten bewusst, die – wie könnten sie auch – die Dorfstrukturen nicht nur nicht kennen, sondern im Allgemeinen auch grundsätzlich verkennen. Auch sprechen sie eine völlig andere Sprache als die „Einheimischen“. Als Beispiel dafür sei der Begriff „Wald“ genannt: Für die einen ein herrliches Naturerholungsgebiet, für die letzteren hauptsächlich ein potenziell gefährlicher Arbeitsplatz ...
- 5 Christoph Peters *Dorfroman* ist die Geschichte der Rückkehr eines Erzählers in das fiktive Dorf Hülkendonck am Niederrhein, wo dieser

aufgewachsen ist. Dieses weitgehend bewahrte Dorf der Nachkriegszeit wurde in den sechziger und siebziger Jahren – eine Periode, in der eher Landflucht angesagt war – zum ideologischen Kampfschauplatz. Auf einem kircheneigenen Baugrund sollte ein Atomkraftwerk errichtet werden, ein Projekt, an dem sich die (Dorf)Geister aufs Heftigste schieden. Für die einen – hauptsächlich die Generation der Eltern des Erzählers – stellte das Kraftwerk den Fortschritt dar, der Wandel, Wohlstand und Sicherheit der Energieversorgung mit sich bringen würde. Für die Gegner des Projekts – die Generation des Sohnes – bedeutete das Projekt lange vor Tschernobyl und Fukushima Gefahr, Risiko und Zerstörung und löste ökologische Bedenken und einen für das Dorf unbekannten und höchst unwillkommenen politischen Aktivismus aus, getragen, wie von den „Alten“ behauptet wird, von Gammlern, RAF, Langhaarigen und Religionslosen⁹.

- 6 Zur Zeit der Rückkehr des Erzählers ist das Atomkraftwerk nur mehr eine in einen Freizeitpark umgewandelte Investitionsruine: Als Vorbild dient dabei das „(Kernwasser)Wunderland“ in Kalkar¹⁰, dem eigentlichen Geburtsort des Autors, das für sich jenseits jeglicher pädagogischen Intentionen als Familienpark mit Hotels, Restaurants, Events (für den 23. Juni 2023 ist so zum Beispiel ein „Superheldentag“ angesagt), und einem Businesscenter (Seminare, Netzwerktreffen und Kongresse sind willkommen) Werbung macht. Wahrzeichen des Wunderlandes ist der von Weitem sichtbare, inzwischen hübsch bemalte Kühlturm, dessen Berge, Himmel und Wolken mit dem natürlichen Hintergrund der niederrheinischen Landschaft zumindest auf dem Foto der Homepage des Parks verschwimmen. Das Dorf selbst ist kaum mehr wiederzuerkennen, die einstige Dorfgemeinschaft existiert nicht mehr. Der Wandel bzw. der Wahnsinn, wie es Julie Zeh in ihrem Roman formuliert, hat hier die „Provinz“ eindeutig schon längst erreicht.
- 7 So auch in den drei in der Folge behandelten Dorfromanen von Dörte Hansen, Julie Zeh und Mirjam Wittig, die den Mythos „Stadtflucht“ als ein Spannungsverhältnis zwischen Verklärung und Ernüchterung in drei verschiedenen Ansätzen thematisieren bzw. demonstrieren.

Altes Land¹¹

- 8 Die Rahmenhandlung von Dörte Hansens Roman ist die Geschichte einer Vertreibung und der missglückten Wiederansiedlung Hildegard von Kamckes, die nach dem Zusammenbruch des Dritten Reiches mit ihrer kleinen Tochter Vera¹² flüchten muss und bei der Obstbäuerin Ida Eckhoff mehr als ungnädig aufgenommen wird. Das, wie Ida es nennt, „Flüchtlingspack“, die „Polacken“ sind auf ihrem Hof bestenfalls geduldet, obwohl Hildegard sich nicht scheut, trotz ihres 300 Jahre alten ostpreußischen Familienstammbaums kräftig Hand anzulegen. Als Idas aus der russischen Kriegsgefangenschaft heimgekehrter kriegsversehrter Sohn Karl Hildegard heiratet, beginnt ein noch schwierigeres Zusammenleben: „Zwei Frauen und ein Herd, das ist noch niemals gut gegangen.“¹³ Und auch der Klassenunterschied ist letzten Endes zu groß, um überbrückt werden zu können. Ida erhängt sich auf dem Dachboden des Hauses – ein niederdeutsches Hallenhaus, reines 18. Jahrhundert – symbolbewusst in ihrer besten Tracht. Hildegard lässt sich scheiden und zieht nach Hamburg, wo sie sich eine neue, (groß)bürgerliche Existenz in der Großstadt aufbaut, zu der Vera nur selten und höchst ungern Zugang hat. Sie bleibt auf dem Hof, vor dem sie sich fürchtet, zurück, und wird ihn letzten Endes erben. Sie lässt ihn verfallen, bis eines Tages ihre Nichte Anne mit ihrem kleinen Sohn Leon bei ihr auftaucht. Anne ist ihrerseits auf der Flucht aus dem „szenigen“ Hamburg, aus dem sie unter anderem eine persönliche Enttäuschung vertreibt. Die Zahnärztin Vera und die Musikerin und gelernte Tischlerin Anne werden sich näherkommen als sie beginnen, auf Annes Initiative hin, das Haus zu renovieren. Auf diese Weise entsteht hier aus alten Erinnerungen und gemeinsamen Zukunftsplänen so etwas wie eine neue Familie.
- 9 In diese Haupthandlung baut Hansen die Beobachtungen zur Entwicklung des Dorfes und zum Thema Stadtflucht bei: alte Bauernhäuser werden von Städtern aufwendig kaputtsaniert, bis dahin biedere und unbekümmert mit Pestiziden hantierende Apfelbauern wie Hajo Dührkopp wittern den neuen Wind, stellen um auf Bio und werben fortan munter mit „Familienschnupperwochenenden“ im neuen „Schlarapfeland“, mit Eigenpflücken und sogar mit Patenschaft für neu gepflanzte

Bäumchen. Man verkauft zu hohen Preisen „hausgemachte“ Marmelade, die zwar aus dem Supermarkt stammt, aber mit hübschen neuen Etiketten versehen Furore macht.

- 10 Ein Ende der Tendenz scheint vorläufig nicht abzusehen: „Dirk zum Felde“¹⁴ hatte die Schnauze voll. Aber so was von. Es schienen täglich Neue anzukommen. Sinnsucher aus der Stadt, die planlos durch die Gegend liefen und ihm im Weg standen¹⁵.“ Am schlimmsten sind Stadtflüchtlinge wie Burkhard Weißwerth, ein Journalist, der in Hamburg mit einer ansehnlichen Abfindung entlassen wurde, und der das Vermarktungspotential „Land“ erkannt hat: „Jetzt schrieb er Bücher über das Landleben und Kolumnen für ein Slow-Food-Magazin. Er wurde oft von ehemaligen Kollegen interviewt und ließ sich dann für Bildstrecken mit einem Lamm, einem Ferkel oder einem Huhn im Arm fotografieren¹⁶.“ Weißwerth verkündet gern, wie sehr er diese wunderbar authentischen Typen liebt, diese herrlich unverkopften Menschen, zu denen er sich jetzt übrigens zählt. Plattdeutsche Wendungen hat er ebenfalls bereits aufgeschnappt und flicht sie immer wieder ein, um Zugehörigkeit zu demonstrieren. Auch sein Outfit hat Dokumentcharakter: Kordhose (allerdings einer renommierten Marke) und Gummistiefel (natürlich aus Naturkautschuk), aufgerollte Ärmel. Die Hände immer in den Hosentaschen. Und sein bester Freund im Dorf ist von nun an Dirk zum Felde... Dass sich dieser über ihn und seinen Landfimmel lustig macht, indem den mitgebrachten 18-jährigen Glenfiddich mit Absicht mit Cola und Sprite mischt und so vergeudet, durchschaut Weißwerth allerdings nicht. Und das ganze Dorf lacht sich kaputt über die Tatsache, dass die Brüder Jarck sein im Internet erworbenes original Altländer Hopfplaster zu Höchstpreisen intentionell schlecht, das heißt bucklig, verlegt haben...
- 11 Weißwerth ist für Dirk zum Felde einfach ein Versager: „Es kamen immer nur die Ausgemusterten, die es in der Stadt nicht geschafft hatten. Akademiker und Kreative der Güteklasse B, zu angeschlagen für das Großstadtsortiment. Gesellschaftliche Ladenhüter, die auf dem Bauernmarkt noch einmal durchstarten wollten.“¹⁷, und in deren Bild der diplomierter Agraringenieur zum Feld nicht so recht passen will. Und diese so unwillkommenen Stadtflüchtlinge gefallen sich noch dazu, allerdings meist nur kurzfristig, in der Rolle von Lektionen erteilenden Öko-Missionaren...

- 12 Auch Stadtflüchtling Anna muss bei ihrer Ankunft erkennen, dass sie das Land und die Landschaft bis dahin eigentlich nur als hübsches Sommerdekor kannte. Jetzt sieht sie zum ersten Mal:

das Alte Land in seiner kalten Blöße, die Obstbäume, die wie Soldaten in der schweren Erde standen, kahle Regimenter in endlosen Reihen und dazwischen der hartgefrorene Marschboden. [...] Große Greifvögel, deren Namen sie nicht kannte, hockten in den Ästen, als wären sie zu schwer zum Fliegen. Auf den Deichen und an den Gräben lag das Gras struppig und fahl, eine Landschaft ohne Farben¹⁸.

- 13 Ein recht beängstigendes Bild, weit entfernt von der Kalenderidylle des Landes, wo die Welt noch hell, heil und gut ist und jeder seinen Platz kennt. Und auch Annes Sohn Leon, trotz Erfahrung in der natürlich streng alternativen KITA in Hamburg, muss sich jetzt von seinem neuen Freund, Dirk zum Felde Sohn Theis, „die Welt erklären lassen“¹⁹.
- 14 *Altes Land* behandelt so ein dreifaches Fluchtmotiv: Vertreibung, Versagen und Enttäuschung führen dazu. Für Hildegard von Kamcke geht es allerdings nicht um Stadtflucht, für sie bedeutet das Dorf nur eine durch die historischen Umstände auferlegte Zwischenstation vor dem Neuanfang in der Großstadt. Weißwerth und Anne jedoch verstehen ihre Stadtflucht tatsächlich als Start in ein neues Leben, das allerdings nur Anne gelingt. Für den „ausgemusterten“ Weißwerth, dem es hauptsächlich um eine neue Karriere dank der Vermarktung einer vorteilhaft gestylten Landidylle gegangen ist, kommt das Ende recht schnell als sein Projekt einer hochwertigen Zeitschrift (geplanter Titel: *Land & Lecker*²⁰, mit einem ersten sensationellen Leitartikel zum Thema Rehwurst) platzt: Er ist inzwischen nicht mehr der Einzige, der Hochglanzmagazine, deren Titel das Wort „Land“ beinhaltet, anbietet. Er wird das Dorf, das ihm plötzlich die so positiv begonnene neue Karriere versagt und in dem er immer ein Außenseiter geblieben war, wieder verlassen, zurückziehen in die Großstadt, wo ihn der Tod seiner Mutter in den Besitz einer Villa im vornehmen Hamburg-Othmarschen bringt, und so ein „hanseatisches Großbürgerleben“²¹ erlauben wird, um das ihn seine Freunde, wie er hofft, beneiden werden.

Unterleuten²²

- 15 Bereits die Inhaltsangabe des Romans deutet auf komplexe Vernetzungen hin: sechs Abschnitte bzw. Teile²³ mit jeweils ungefähr zehn Eingängen, die mit den Namen der verschiedenen Protagonisten bzw. Antagonisten in immer wieder wechselnden Konstellationen betitelt sind und auf Konflikte – neue, aber auch so manche, die weit in die Vergangenheit des Dorfes zurückreichen – hinweisen. Gegenüber stehen sich in Unterleuten global gesehen eine trotz aller Zwistigkeiten noch recht verschworene Dorfgemeinschaft und die „Sinnsucher“, um den Begriff Hansens aufzunehmen, die zum Teil ungewollt, aber immer „in bester Absicht“ in diese weitverzweigten Konfliktsituationen des Dorfes hineingeraten und sie oft zum Eskalieren bringen.
- 16 Denn was den „Neuen“ trotz soziologischer Ausbildung entgeht ist, dass sich Unterleuten, obwohl kaum hundert Kilometer von Berlin entfernt, aus sozialanthropologischer Sicht genauso gut auf der anderen Seite des Planeten hätte befinden können, wie es Stadtflüchtling Gerhard bemerkt:

Unbemerkt von Politik, Presse und Wissenschaft existierte hier eine halb-anarchische, fast komplett auf sich gestellte Lebensform, eine Art vorstaatlicher Tauschgesellschaft, unfreiwillig subversiv, fernab vom Zugriff des Staates, vergessen, missachtet und deshalb auf seltsame Weise frei. Ein gesellschaftstheoretisches, nein, gesellschaftspraktisches Paralleluniversum. Geld spielte eine geringere Rolle als die Frage, wer wem einen Gefallen schuldete. Um in diesem System etwas zu bewegen, musste man Teil des Systems werden²⁴.

Und das eben will den Sinnsuchern nicht gelingen.

- 17 Das Stadtfluchtmotiv selbst wird in *Unterleuten* konkret an zwei Paaren demonstriert: Jule und Gerhard, Linda und Frederik sind mit ganz bestimmten Erwartungen aufs Land gezogen. Gerhard ist nach seinem Ausstieg aus der Universität zum überzeugten Naturschützer mutiert, jetzt von der Vogelschutzbehörde angestellt und beauftragt, die kleine hier nistende Kolonie von dreiunddreißig Kampfläufern²⁵ zu betreuen. Jule ist Gerhard gerne gefolgt, um so ihrer kleinen

Tochter Sophie ein Großwerden „in der Natur“ zu bieten und aus ihrer neu erworbenen „Villa Kunterbunt“ ein „echtes“ Heim zu schaffen. Bereits der erste Kontakt Jules und Gerhards mit Unterleuten rückt die erträumte Idylle jedoch in weite Ferne:

Es war Hochsommer, 32 Grad im Schatten, und sie saßen seit vier Tagen eingesperrt im Haus, ohne Möglichkeit, in den Garten zu gehen oder auch nur ein Fenster zu öffnen. Nicht einmal bei Nacht konnten sie lüften, weil Schaller²⁶, den Jule nur noch „das Tier“ nannte, das Feuer auch nach Sonnenuntergang nicht ausgehen ließ. Wenn Gerhard sich ausmalte, wie das Tier nachts alle zwei Stunden aus dem Bett kroch, um das Feuer in Gang zu halten, begannen seine Hände vor Hass zu zittern²⁷.

- 18 Alternativen zu dieser problematischen Nachbarschaft gibt es anscheinend nicht: Am See sind zu viele Mücken, im Wald kann man den Kinderwagen nicht gut schieben... Gerhard, diplomierter Soziologe (Promotion über die „Topographie des Aufstands“), hatte seine Stadtflucht als Kündigungsansage an eine Gesellschaft verstanden, „in der es nur noch darum ging, beim großen Ausverkauf der Werte die eigenen Schäfchen ins Trockene zu bringen.“²⁸ Der Umzug aufs Land stellte so für ihn kein Problem dar, sondern die Antwort auf seine Zweifel. Seine neue Anstellung beim Vogelschutzbund trifft sich dabei völlig mit seiner fast ebenso neuen Lebensphilosophie, er betrachtet es als eine heilige Aufgabe, als eine Mission, „das Bestehende gegen die psychotischen Kräfte eines überdrehten Fortschritts zu verteidigen.“²⁹ und eben damit stößt er in Unterleuten auf Unverständnis und Widerstand³⁰. Jule ihrerseits hatte am Beginn noch gedacht, ihre eigene Promotion (Thema: „Die destruktiven Auswirkungen des kapitalistischen Glücksversprechens“) im Dorf zu Ende bringen zu können, aber bald aufgegeben, da sie dafür dreimal pro Woche in die Stadt hätte pendeln müssen.
- 19 Frederik wiederum ist und bleibt ein Technofreak. Er hatte sich seinerzeit nicht mit seinem mit Videogames höchst erfolgreichen jüngeren Bruder Timo assoziieren wollen – er hatte sich von diesem Projekt keinen Erfolg versprochen. Jetzt arbeitet er für ihn zu einem guten Gehalt³¹, trotzdem würden Linda und er an ihrem „Abenteuer Stadtflucht“ dreißig Jahre lang finanziell zu tragen haben.

- 20 Linda geht es darum „Schönheit zu schaffen“, zum ersten durch die Renovierung einer alten heruntergekommenen Villa („Objekt 108“³²), auf die sie sich auf den ersten Blick verliebt hatte. Die selbsternannte Equidentrainerin und jetzt erfolgreiche Pferdeflüsterin träumt jedoch vor allem von viel Platz für ihren Deckhengst Bergamote und plant, einen Reitstall bzw. eine Pferdezucht aufzumachen³³, ein Projekt, für das sie ausreichend Land braucht und dessen unvermeidliche Koppelzäune Vogelschützer Gerhard nicht zulassen möchte. Er droht mit Nichterteilung der Baugenehmigung und gegebenenfalls Anzeige. Vorläufig ist auch ein Berliner Spekulant, Konrad Weiler, der für 2,5 Millionen Euro 250 Hektar³⁴ in Unterleuten erworben hatte, nicht geneigt, wenigstens einen Teil des für den Pferdehof notwendigen Landes an Linda zu verkaufen.
- 21 Der Hauptkonflikt, der das ganze Dorf erfasst und spaltet, entwickelt sich allerdings an einem anderen Projekt: War in Peters *Dorfroman* in den siebziger Jahren ein Atomkraftwerk geplant, so ist es jetzt – die Zeiten ändern sich – ein Windkraftpark. Und das gerade auf den Gründen von drei Besitzern (Kron, ein Unterleutner), Spekulant Weiler und Linda), deren Flächen allerdings jeweils zu klein sind, um den angekündigten zehn Windrädern genügend Platz zu bieten. Vorgestellt werden das Projekt (Motto: der Ministerpräsident wünscht mehr erneuerbare Energien) und die Frage der Lokalisierung in einer Gemeinderatssitzung von einem jungen Mann in Sakko und Jeans von der Vento Direct-GmbH, der „Lösungen“ anbietet. Ein großes Ding also, und auch ein nicht zu verachtendes, potenzielles Mittel zur Bereicherung des Dorfes im Allgemeinen, natürlich aber vor allem der drei betroffenen Besitzer³⁵, wie diese schnell verstehen. Für Gerhard – an und für sich ein leidenschaftlicher Befürworter der Energiewende – allerdings ein Albtraum: ein für Vögel gefährlicher Windpark mitten im Naturschutzgebiet³⁶! Auch Linda spricht sich dagegen aus: Wie Gerhard, der eigentlich ihr Gegner ist und nun unerwartet zum Verbündeten wird, war sie „nicht auf das Land gezogen, um zu erleben, wie der urbane Wahnsinn die Provinz erreichte.“³⁷ Jule ihrerseits beginnt, mit unterschiedlichem Erfolg, da sie die Dorfverhältnisse zu wenig kennt, um die jeweiligen Positionen zu verstehen, Unterschriften gegen den Windkraftpark zu sammeln.

- 22 Fest steht, dass das Projekt immer neue Interessenskonflikte in immer neuen Konstellationen auslöst und das Problem ungeahnte Ausmaße annimmt³⁸. Die Bilanz, die Zeh im Epilog des Romans zieht, ist erschreckend: Schaller – des Tier – wird durch einen tätlichen Angriff Gerhards schwer verletzt. Einer der nführenden Unterleutner begeht Selbstmord, seine Frau verschwindet aus dem Dorf („Und ebenso sein Hund...“)³⁹. Einer gewissen Hilde waren zwanzig Katzen abgekommen, „weshalb sie ebenfalls nicht mehr in Unterleuten lebte.“ (*ibid*).
- 23 Und die Stadtflüchtlinge? Gerhard, Urheber des Angriffs auf Schaller, wird verhaftet, aus der Untersuchungshaft jedoch bald wieder entlassen, und verliert seine Anstellung beim Vogelschutzbund. Frederik liegt nach einem eigentlich für seine Frau Linda von den Unterleutnern geplanten Autounfall mit Genickbruch im Krankenhaus. Die „Vogelfrau“ (Jule) und die „Pferdefrau“ (Linda) haben das Dorf verlassen. Und man nimmt an, dass Meiler wahrscheinlich darauf wartet, „dass sich seine Investition in die ostdeutsche Scholle durch den Bau von Autobahnen oder Einkaufszentren in eine Goldgrube verwandelt.“⁴⁰
- 24 Der Windkraftpark aber wird trotz aller Proteste auf jeden Fall gebaut werden und es wird auch nicht bei zehn Windrädern bleiben.

An der Grasnarbe⁴¹

- 25 Ein neues Stadtfluchtmotiv findet sich in Wittigs 2022 erschienenem Roman *An der Grasnarbe*, dem die Autorin ein Zitat aus Vergils Eklogen vorausstellt. Noa, die Hauptfigur, leidet unter Angstattacken und empfindet ein zwanghaftes Streben nach Sicherheit, bedingt durch die Furcht vor der Großstadtkriminalität und der steigenden Attentatsgefahr⁴². Sie flüchtet im wahrsten Sinne des Wortes aus der bedrohlichen Großstadt Paris in den vermeintlich sicheren Süden Frankreichs, wo sie als freiwillige Landhelferin bei Ella, Gregor und deren elfjährigen Tochter Jade unterkommt. Auch hier ist der erste Kontakt ernüchternd: eine kalte, verlassene Landstraße, ein klappriges Auto, in dem es nach Stroh, Schafskot und Plastik stinkt („Damit fahren wir auch manchmal die Schafe zum Schlachter...“⁴³) und eine Ankunft in einem baufälligen Haus, das nicht so recht in die Idylle passen will („Eine Almhütte mit karierten

Tischdecken haben wir hier nicht...“⁴⁴). Schon nach der ersten Nacht geht es auf eine Weide in steiler Hanglage, wo Noa in Zukunft die Schafe hüten soll. Bevor er geht, erklärt ihr Gregor noch kurz den Unterschied zwischen Sommer- und Winterweide, und den ihr unbekannten Begriff „transhumance“⁴⁵, den Wechsel der Herde von einem zum anderen Ort. Auch hier allerdings keine Spur einer Schäferromantik. Noa, deren größte Furcht ist, dass ihr ein Schaf wegsterben könnte, ist jetzt auf sich selbst gestellt und verbringt:

nun die feuchten Vormittage allein mit der Herde. Manchmal kam einer der Hunde mit, manchmal hoben sie nur müde die Köpfe, wenn ich morgens über sie stieg, um die Tür zu öffnen. Von ihrer Futterstelle oberhalb der Landstraße holte ich die Schafe ab und ging in langsamen Schritten durch den Wald. An schlechten Tagen schüttelte ich die Körner im Eimer, meist folgten die Tiere mir aber ohne Schütteln⁴⁶.

- 26 Sie lernt allerdings nach und nach auch, eine Hütte zu bauen, Zwiebeln zu pflanzen, Kartoffelkäfer zu sammeln, Tomaten auszugeizen⁴⁷ und zu mulchen und hilft, den einjährigen Schafen Ohrmarken zu verpassen. Sie sieht zum ersten Mal, wie Schafe auf die Welt kommen, aber auch wie sie geschlachtet werden, sie lernt, Steine einzusammeln, um Äcker auf den Pflug vorzubereiten ... Leben auf dem Land bedeutet, wie sie erkennt, weder verlängerte Ferien auf dem Bauernhof oder eine therapeutische Auszeit, und auch nicht das von ihr erwartete „einfache Leben“, sondern vor allem harte Arbeit in einer Natur, die weit entfernt ist von der Praxis der Städter⁴⁸. Gregor und Ella erzählen, dass sie bei ihrer Ankunft sogar an einigen Stellen roden mussten, weil gegen die Brombeeren nichts anderes geholfen hat: „Ungelogen, es waren Wälder (sic) aus Dornen. Wir haben damals gearbeitet wie die Ochsen, an allem gleichzeitig. In meiner Erinnerung haben wir nie mehr als drei Stunden geschlafen...“⁴⁹. Sturm, durch Sturzregen verursachte Hochwasser und Dunkelheit müssen verkraftet, Beziehungen zu den Dorfbewohnern aufgebaut werden. Ella und Gregor haben letzteres inzwischen (fast) erreicht, nach schwierigen Anfängen: „Als wir das erste Mal Markt gemacht haben, vor zehn Jahren, kam nur eine einzige Frau zu unserem Stand, und die hatte nur einen Bund Zwiebeln gekauft.“⁵⁰. Beide sind ebenfalls Stadtflüchtlinge: Gregor

hielt wie Gerhard in *Unterleuten* den Universitätsbetrieb nicht mehr aus – auch er ein „ausgemusterter“ Sinnsucher? –, war allerdings nicht auf Idylle eingestellt. „Natur alternativ“ hieß für ihn von Beginn an „nicht immer das Gleiche oder gleich Gute“⁵¹. Allzu große oder naive Erwartungen wurden hier demnach nicht enttäuscht, und auch Ella kommt mit dem neuen Umfeld zurecht und schmiedet Pläne: Sie möchte ausbauen, Zimmer vermieten. Ihre Tochter Jade packt mit an, aber, sagt Gregor, „die will in die Welt, ich fühle das schon, weißt du, was richtig Verkopftes, Internationales Recht, Biochemie, was weiß ich.“⁵².

27 Die Ernüchterungen kommen hier aus einer anderen Ecke: ein Autounfall, vermutlich von einer Nachbarin geplant, die die „Neuen“ weghaben will, hätte seinerzeit Ella fast ihr Baby gekostet. Und auch der Fremdenhass aus Angst vor Anschlägen und Mord – „Die stechen auch in Dörfern Leute ab.“⁵³ – hat auf dem Land Einzug gehalten: Karim, ein ehemaliger Historiker und ebenfalls ein Stadtflüchtling, der Ella und Gregor am Anfang viel geholfen hat und seit zwanzig Jahren Teil der Dorfgemeinschaft ist bzw. zu sein glaubte, wird nach und nach den Touristen, aber auch den Dorfbewohnern auf dem „kleinen und freundlichen Marktplatz“, wo er sein Gemüse verkauft, wegen seines Aussehens suspekt. Er spürt, er wird jetzt genauer angeschaut wie noch vor ein paar Jahren. Wie Noa seinerzeit in Paris⁵⁴, verdächtigt man jetzt auch schnell kleine Gruppen fremdartig wirkender junger Männer, die nicht so recht in die Landschaft passen wollen, unter dem Motto „Man weiß ja nie“.

28 Und nicht nur das. Noa wird sich zudem bewusst, dass die anscheinend intakte Landschaft (blühende Ginsterbüsche, lichter Kastanienwald, Schafsglocken aus der Ferne...), die sie inzwischen als unfassbar schön empfindet, bedroht ist. Übermäßige Hitze und Regenknappheit dokumentieren den fortschreitenden Klimawandel:

Die Wiesen, die bis kurz unter den Gesteinsspitzen den Hang hinaufwuchsen, hätte ich auf den ersten Blick nicht von denen im Tal unterscheiden können – da war kaum Grün, lang und fast grau standen die Büschel im Licht. Beim Gehen knirschte es von hartblättrigen Kräutern, und nur der Geruch bewies, dass da etwas noch frisch war und wuchs⁵⁵.

- 29 Risse zeigen sich in den Böden. Plötzliches intensives Hochwasser ist imstande, Brücken zum Einsturz zu bringen und Schafe von Flussweiden wegzuspülen. Heftige Klimaschwankungen erschweren fortan den Anbau. Trotzdem wollen Gregor und Ella bleiben: sie haben sich, wie sie sagen, festgebissen. Noa, noch nicht diplomierte Restaurateurin, wird ihrerseits jedoch nach ihrer sechsmonatigen Landerfahrung in die Stadt zurückkehren, um ihre Ausbildung abzuschließen.

Stadtflucht zwischen Erwartung und Ernüchterung: eine Dekonstruktion im neuen deutschen Dorfroman

- 30 „Soweit die Theorie, die Praxis war schwer zu ertragen“⁵⁶ lautet es lakonisch in *Unterleuten*. Hansen, Zeh und Wittig bieten in ihren Dorfromanen unterschiedliche Szenarien der Stadtflucht an, die fast immer misslingen, da das Land bzw. das Dorf jeweils als ein Umfeld fantasiert wird, das von den in der Stadt immer unerträglicheren Veränderungen (Wandel) auf wunderbare Weise verschont geblieben zu sein scheint. Hier geht es nicht um Wohnungsknappheit oder steigende Preise, sondern um einen Neustart in einer imaginierten Welt, von dem sich Anne, Jule, Gerhard, Linda, Frederik und Noa eine neue, sinnvollere Lebensform versprechen, wo sie „das Eigentliche“⁵⁷ zu finden glauben. Ihr Land, ob in *Altes Land*, *Unterleuten* oder *An der Grasnarbe*, ist ein Konstrukt, das den tatsächlichen Verhältnissen nicht standhalten wird.
- 31 Sie sind Sinnsucher im wahrsten Sinne des Wortes, die die verschiedensten Gründe zur Stadtflucht animiert hatten: Bedürfnis nach Zuflucht nach persönlichen Enttäuschungen und beruflichem Versagen, Suche nach Trost, Therapie und Auszeit vom städtischen Wahnsinn, Sehnsucht nach einer gesunden Umwelt, nach einer intakten Natur, Absage an die Gesellschaft, Notwendigkeit einer neuen Karriere ... All das soll das Dorf nun ermöglichen. Aber eben dieses Dorf verstehen sie nicht. Dieses ist für sie, wie Gerhard es ausdrückt, ein originell-skurriles Soziotop⁵⁸, mit dessen Entdeckung

sie sich Freunden gegenüber brüsten, in dem sie jedoch von Beginn an alles falsch machen, indem sie sich als naiv-überhebliche Besserwisser gebärden und so Fremdkörper bleiben.

- 32 Der Mythos Stadtfluchtromantik wird so von den drei Autorinnen unerbittlich dekonstruiert. Außer Anne, für die ihre Rückkehr ins Dorf Altes Land die Entdeckung einer gewissen Verwurzelung bedeutet, scheitern alle an ihren realitätsfernen Erwartungen: sie haben nicht verstanden, dass hier im Dorf „der Weltuntergang bereits stattgefunden hatte“⁵⁹ und es ihnen die ersehnte Lösung ihrer Probleme schon längst nicht mehr bieten kann. Noa muss einsehen, dass Fremdenhass und Rassismus auch auf dem Land gedeihen und erlebt hautnah die Bedrohung der Natur durch den Klimawandel. Frederik kommt letzten Endes zu der Erkenntnis, dass er auf die Großstadt nicht verzichten kann und es auch eigentlich nie konnte. Linda verlässt das Dorf aus Enttäuschung über ihre gescheiterten Pläne, so wie auch Weißwerth, sobald seine neue Karriere als Landvermarkter nicht mehr funktioniert. Gerhard als Einziger bleibt, aber nicht mehr als „Vogelheini“, wie ihn die Dorfbewohner verächtlich genannt hatten, sondern in der Hoffnung, durch sein neues Verhältnis mit einer Unterleutnerin doch noch Teil der Dorfgemeinschaft zu werden. Und ob ihm dieses jedoch gelingen wird, bleibt ungewiss.
- 33 Am eindrucksvollsten wird das Szenario des Scheiterns wohl an Jules (Rück)Entwicklung demonstriert:

Obwohl die Zeit drängte, [...], nahm sie ein Päckchen Zigaretten aus der Schublade, setzte sich an den Tisch und rauchte die erste seit fünfzehn Monaten. Während der Rauch in der stillen Luft zur Decke stieg, stellte sie sich vor, was der Rest des Tages bringen würde. Sie würde in Sannes kleiner Wohnung ankommen, deren Einrichtung von niemandem gestaltet, sondern einfach nur gewachsen war. Sie würden für Sophie ein Bettchen in irgendeinem alten Wäschekorb bauen, Nudeln mit Gorgonzola-Soße kochen und die halbe Nacht reden. Jule freute sich auf Berlin, wo sie sich fortbewegen konnte, ohne zu grüßen; wo immer alles woanders passierte, in der Nachbarwohnung, auf der anderen Straßenseite, in einem vorbeifahrenden Auto oder gleich am anderen Ende der Stadt. Wo sich in jeder Minute Furchtbares oder Wundervolles ereignete, ohne dass sie das etwas anging. Wo Gewaltverbrechen nicht von ihrem

Ehemann begangen wurden. Weil die Stadt niemanden gehörte, gehörte niemand der Stadt. Wenn das Verantwortungslosigkeit war, dann wollte Jule verantwortungslos werden. Sie kannte Menschen, die Freiheit dazu sagten⁶⁰.

Die unpersönliche Großstadt neuerdings als Flucht in die Freiheit?

- 34 Die Häuser der Gestorbenen, Geflohenen oder Verschwundenen überlassen die ehemaligen Stadtflüchtlinge übrigens problemlos den, wie sie sie jetzt nennen, verrückten Städtern, die ihnen mit ihren Illusionen folgen werden, und den Planern in den Städten, die für die Dörfer folgenreiche Großprojekte beschließen, obwohl sie mit den örtlichen Verhältnissen nicht vertraut sind.
- 35 In den drei Romanen funktionieren die Stadtflüchtlinge über ihr persönliches Scheitern hinaus wie Störfaktoren, die die Beziehungsraster der verschiedenen Dorfgemeinschaften empfindlich beeinflussen. Rollen, Positionen und Bündnisse werden immer neu verteilt, alte Freundschaften zerbrechen, unerwartete Allianzen kommen zustande. Denn sogar im Dorf, muss Frederik letzten Endes erkennen, „[verlieft] die entscheidende Grenze nicht zwischen den Generationen, nicht zwischen Jung und Alt, sondern zwischen Gewinnern und Verlierern.“⁶¹
- 36 Keine der Autorinnen sieht die hier beschriebenen Stadtfluchtszenarien als die große Chance für einen sinnvollen Neustart. Nur die, die wie Anne auf bestehenden Beziehungen aufbauen können oder wie Gregor und Ella keine zu großen Erwartungen haben, werden es wohl schaffen.
- 37 So ist es vielleicht nicht erstaunlich, dass es in *Unterleuten* letzten Endes anscheinend Krons kleiner, Krönchen genannten Enkelin, überlassen ist, „Hoffnung“ zu verkörpern: „Krönchen, schreibt Zeh, war der Beginn einer neuen Ära. Sie würde den Knoten durchschlagen [...] Für sie wäre Unterleuten [...] ein Ort, an dessen Gerüche man sich als erwachsener Mensch verschwommen und mit einer gewissen Wehmut erinnert.“⁶²
- 38 Ein „Zurück zur Stadt“ nach dem misslungenen „Zurück zur Natur“? Land nur noch als authentische oder aus subjektiven Gefühlen konstruierte Erinnerung?

- 39 Eine sehr zweideutige Hoffnung auf jeden Fall, in der man fast eine neue Form der Landflucht erkennen könnte.

BIBLIOGRAPHIE

- BOEHME Tim, „Landleben – Lust oder Frust?“, ARD, 8. 10. 2017, <https://programm.ard.de>phoenix> [abgerufen am 22. Februar 2023].
- BRANDT Mathias (2022), „Die Deutschen ziehen verstärkt aufs Land“, Kommentar zur Info-Grafik des Bundesinstituts für Bevölkerungsforschung, <https://de.statista.com> [abgerufen am 22. Februar 2023].
- BRUCKMOSER Josef (2021), „Flüchten wir jetzt aus der Stadt ins himmlische Dorf?“, *Salzburger Nachrichten*, 28. 8. 2021, <https://www.sn.at> [abgerufen am 30. Januar 2023].
- GERMEROTT Insa (2023), „Immer mehr Leute ziehen aufs Land“, *National Geographic*, 17.1.2023, <https://www.nationalgeographic.de> [abgerufen am 30. Januar 2023].
- HANSEN Dörte, *Altes Land*, München, Knaus-Verlag, 2015.
- PETERS Christoph, *Dorfroman*, München, Luchterhand, 2020.
- REICH Petra (2021), Rezension zu Christoph Peters *Dorfroman* vom 27. 1. 2021, <http://literaturreich.de> [abgerufen am 20. Februar 2023].
- REICH Petra, Tagesschau vom 5. 12. 2022, <https://tagesschau.de> [abgerufen am 20. Februar 2024].
- SCHIPPERGES Ines, „Landleben: Nichts wie weg hier“, *Die Zeit*, 20. 4. 2019, <https://www.zeit.de> [abgerufen am 20. Februar 2024].
- WITTIG Mirjam, *An der Grasnarbe*, Berlin, Suhrkamp, 2022.
- WUNDERLAND Kalkar, Homepage, <https://www.wunderlandkalkar.eu/de> [abgerufen am 12. Januar 2024].
- ZEH Julie, *Unterleuten*, München, Luchterhand, 2016.

NOTES

- 1 8. Oktober 2017. Siehe <https://programm.ard.de>phoenix> [abgerufen am 22. Februar 2023].
- 2 „Da beklagen sich die Politiker über sterbende Regionen und nehmen die Schließung von Arztpraxen und Kindergärten in Kauf.“

Julie Zeh, *Unterleuten*, München, Luchterhand, 2016, Seite 324.

3 17. Januar 2023, <https://www.nationalgeographic.de> [abgerufen am 30. Januar 2023].

4 Genauerer dazu auf <https://de.statista.com>, Sucheingabe „Stadtflucht“, Kommentar („Deutsche ziehen verstärkt aufs Land“) von Matthias Brandt, 6.12.2022. [abgerufen am 22. Februar 2023].

5 <https://tageschau.de>, von mir hervorgehoben. [abgerufen am 20. Februar 2024].

6 <https://www.zeit.de> [abgerufen am 20. Februar 2024].

7 Josef Bruckmoser, « Flüchten wir jetzt aus den Städten ins ‚himmlische Dorf‘? », 28. August 2021, siehe <https://www.sn.at> [abgerufen am 30. Januar 2023].

8 Christoph Peters, *Dorfroman*, München, Luchterhand, 2022.

9 Siehe dazu auch die Rezension von Petra Reich am 27. Januar 2021 auf <https://literaturreich.de> [abgerufen am 20. Februar 2023].

10 <https://www.wunderlandkalkar.eu/de> [abgerufen am 12. Januar 2024].

11 Dörte Hansen, *Altes Land*, München, Knaus, 2015.

12 Veras kleiner Bruder, ein Baby noch, ist auf der Flucht erfroren.

13 Dörte Hansen, *op. cit.*, S. 16.

14 Mitglied einer der alten Familien des Dorfes.

15 Dörte Hansen, *op. cit.*, S. 89.

16 Dörte Hansen, *op. cit.*, S. 90.

17 Dörte Hansen, *op. cit.*, S. 92.

18 Dörte Hansen, *op. cit.*, S. 84-85.

19 Dörte Hansen, *op. cit.*, S. 160.

20 Andere Titel, die sich gut verkauft hatten, waren zum Beispiel *Damals & Draußen*, *Willkommen in der Gummistiefelwelt* oder auch *Elbmenschen – knorrige Gesichter einer Landschaft*. Dieses letzte Magazin bringt dem Weißwerth eine Klage der Brüder Jarck ein, die 10 000 Euro Entschädigung wegen nicht autorisierter Verwendung ihrer Gesichter fordern, und trägt nicht unerheblich zu seiner Ernüchterung bei.

21 Dörte Hansen, *op. cit.*, S. 270.

22 Julie Zeh, *Unterleuten*, München, Luchterhand, 2016.

23 Geliebte Babys / Das Tier von nebenan / Falsche Freunde / Nachts sind das Tiere / Kommunizierende Röhren / Fallwild.

Als Fallwild wird Wild bezeichnet, das ohne jagdliche Einwirkung zu Tode gekommen ist.

24 Julie Zeh, *op. cit.*, S. 29.

25 Ein ungefähr 30 Zentimeter großer paläarktischer Schnepfenvogel.

26 Name des Nachbarn/Feindes.

27 Julie Zeh, *op. cit.*, S. 10-11.

28 Julie Zeh, *op. cit.*, S. 18.

29 Julie Zeh, *op. cit.*, S. 15.

30 Seit seiner Ankunft in Unterleuten hatte er es bereits fertiggebracht, siebzehn Bauvorhaben zu verhindern, und weitere elf mit einschränkenden Auflagen zu versehen.

31 Er arbeitet seit seiner Ankunft im Dorf an der Entwicklung eines digitalen Naturschutzgebiets.

32 Dass diese Villa noch keinem Besitzer Glück gebracht hat, haben die Unterleutner ihr geflissentlich verschwiegen.

33 Linda plant in Zukunft auch Seminare, für „2 000 Euro die Woche, inklusive Unterbringung, Verpflegung und Pferd“ (Zeh, *op. cit.* S. 61).

34 Ein niedriger Preis, allerdings zu hoch, als dass die Unterleutner mitbieten konnten. Für sie sind Leute wie Meiler „Heuschrecken“, die den Grund nur zu Spekulationszwecken erwerben und so die Bodenpreise ruinieren.

35 „Die Pacht für zehn Windräder beträgt 150 000 im Jahr. Jetzt rechnet mal aus, was das bei hundert Windrädern wäre.“ (Zeh, *op.cit.*, S. 278). Das von Pilz gegebene Beispiel deutet bereits darauf hin, dass es nicht bei den in der Versammlung angesagten zehn Windrädern bleiben würde...

36 „Das europäische Vogelschutzgebiet Unterleuten ist eins der letzten Einstandsgebiete der Kampfläufer. Gleichzeitig bietet die Unterleutner Heide Lebensraum für einzigartige Bestände an Rotmilanen, Störchen, und, wie die Anwesenden wahrscheinlich wissen, seit dem Jahr 2006 sogar für ein Pärchen Seeadler. Neuere Studien beweisen, dass Windkraftanlagen erhebliche Auswirkungen auf Brut-, Gast- und Zugvögel haben. [...] Das

Rotorblatt eines Windrads trifft mit 230 km/h auf den Körper eines Zugvogels. Da bleibt nicht viel übrig.“ (Zeh, *op. cit.*, S. 142).

37 Julie Zeh, *op. cit.*, S. 550.

38 Mit „entführten Kindern, abtransportierten Katzen und mafiösen Drohungen...“ *ibid.*

39 Julie Zeh, *op. cit.*, S. 627.

40 Julie Zeh, *op. cit.*, S. 633.

41 Mirjam Wittig, *An der Grasnarbe*, Berlin, Suhrkamp, 2022.

42 „Ich habe immer vor mir gesehen, wie ich unter einen Sitz krieche, um keine Kugeln abzukriegen, oder die U-Bahn, von außen, so eine U-Bahn-Wurst, die aufgeplatzt ist, und wie dann alle Drähte heraushängen, aber auch das blanke Fleisch – von allen, die zu nah an dem Typen ...“ (Wittig, *op.cit.*, S. 134).

43 Mirjam Wittig, *op.cit.*, S. 13.

44 Mirjam Wittig, *op.cit.*, S. 17.

45 Inzwischen zum Weltkulturerbe erhoben.

46 Mirjam Wittig, *op.cit.*, S. 34.

47 Das wöchentliche Entfernen überflüssiger Triebe.

48 Für diese ist „Natur“, wenn sie „Tomatenpflanzen auf die winzigen Balkone stellen und sich selbst zum Rauchen daneben.“ Wittig, *op.cit.*, S. 48.

49 Mirjam Wittig, *op.cit.*, S. 24.

50 Mirjam Wittig, *op.cit.*, S. 69.

51 Mirjam Wittig, *op.cit.*, S. 75.

52 Was Jade allerdings auf eine direkte Frage von Noa abstreitet. Nirgendwo habe es ihr besser gefallen als hier im Dorf, und sie hätte sich auch schon überlegt, ob es nicht geraten sein, später ganz auf Tierhaltung umzustellen. Mirjam Wittig, *op.cit.*, S. 60.

53 Mirjam Wittig, *op.cit.*, S. 164.

54 „Ich hatte auf der Straße Angst vor Anschlägen. Ich hab (sic) Leute verdächtigt... Männer, die den Schülern in meinem Kurs oder Freunden von mir genauso ähnlich sahen wie irgendwelchen Terroristen in den Nachrichten: im Einzelnen gar nicht. So ein dummes Klischee.“ Wittig, *op. cit.*, S. 83). Ein Reflex, den Noa gerne wieder gutmachen möchte.

55 Mirjam Wittig, *op.cit.*, S. 187.

56 Julie Zeh, *op.cit.*, S. 24.

57 Mirjam Wittig, *op.cit.*, S. 171.

58 „Über das Phänomen der Tauschgesellschaft konnten sie sich begeistern wie Naturforscher, die unverhofft einen neuen Käfer entdeckt hatten.“ Zeh, *op.cit.*, S. 218.

59 Julie Zeh, *op.cit.*, S. 613.

60 Julie Zeh, *op.cit.*, S. 581.

61 Julie Zeh, *op.cit.*, S. 554.

62 Julie Zeh, *Unterleuten*, München, Luchterhand, 2016, p. 612.

RÉSUMÉS

Deutsch

Der Trend, Städte und vor allem Großstädte zu fliehen, besteht, wie ein Artikel des *National Geographic* 2023 feststellt, seit 2014 und wurde durch die Corona-Pandemie und mehrere Lockdown-Schocks verstärkt. Vor allem jungen Familien versprechen sich von einem Umzug aufs Land eine höhere Lebensqualität. Die erhoffte Idylle im naturnahen Umfeld erweist sich jedoch oft als eine Enttäuschung, und nur selten gelingt eine Integration. Dieses beschreiben drei in den letzten Jahren erschienene deutsche Romane: *Altes Land* von Dörte Hansen (2015), *Unterleuten* von Julie Zeh (2016) und *An der Grasnarbe* von Miriam Wittig (2022). Auch weitaus interessiertere Motivationen (Angst vor Attentaten, rücksichtslose Ökologie, neuer Anfang nach einem Versagen in der Stadt, Karrierepläne und Profitsuche auf Kosten der Dorfbewohner usw.), die nicht unbedingt vereinbar sind mit der prinzipiellen Sinnsuche, die die „Städter“ offiziell zur Flucht aus der Stadt führt, werden von den drei Autorinnen enthüllt, und die Idylle Dorf so weitaus als eine aktuelle Illusion dekonstruiert.

Français

En 2023, un article du *National Geographic* soulignait la tendance – constatée depuis 2014 – de fuir les villes et les métropoles, renforcée par la pandémie du Covid et les confinements successifs. Les jeunes familles avec enfants surtout attendent d’une installation à la campagne une meilleure qualité de vie. Mais l’idylle espérée se révèle le plus souvent décevante et rares sont ceux qui réussissent une intégration, comme le décrivent trois romans allemands parus récemment : *Altes Land* de Dörte Hansen (2015), *Unterleuten* de Julie Zeh (2016) et *An der Grasnarbe* de Miriam Wittig (2022). Les trois autrices y dévoilent aussi certaines motivations (peur d’attentats

terroristes, diktats écologiques, un nouveau départ après un échec dans la ville, des plans de carrière et la recherche de profit sur le dos des villageois, etc.) qui ne sont par ailleurs que peu compatibles avec cette recherche de sens qui amène officiellement les urbains à quitter la ville. Dans ces trois romans, le village comme idylle relève ainsi largement d'un fantasme à déconstruire.

English

In 2023, an article in the *National Geographic* emphasized the tendency to leave the cities, reinforced by the Corona-pandemic and several lockdowns. Most of all young families with children hope to find in the country a better quality of life. But the idyll turns often into deception, and only exceptionally a kind of integration is realized. Three novels published recently in Germany describe this phenomenon: *Altes Land* (Dörte Hansen, 2015), *Unterleuten* (Julie Zeh, 2016) et *An der Grasnarbe* (Miriam Wittig, 2022). The authors also point motivations quite different from the quest of sense – the “official” reason for the urbans to leave the cities: fear of terrorist attacks, the wish to impose ecological decisions, a new start after a failure in the city, career objectives and profit seeking without regards for the interest of the village etc. In the three novels, the idyll is finally nothing but a “romantic” illusion which must be deconstructed.

INDEX

Mots-clés

Exode urbain, idylle, Dörte Hansen, Julie Zeh, Miriam Wittig

Keywords

Urban exodus, nature, idyll, Dörte Hansen, Julie Zeh, Miriam Wittig

Schlagwortindex

Landflucht, Natur, Idylle, Dörte Hansen, Julie Zeh, Miriam Wittig

AUTEUR

Ingeborg Rabenstein-Michel

Université Lumière Lyon 2, LCE (Lettres et civilisations étrangères), F-69007
Lyon, France

Modalverben in der Umweltkrise

Verbes modaux dans la crise environnementale

Modal verbs in the environmental crisis

Odile Schneider-Mizony

DOI : 10.35562/textures.1221

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

Einleitung

Von der Umweltkrise zu den Modalverben

Aufkommen der Umweltkrise im öffentlichen Bewusstsein

Sprachliche Charakteristiken des öffentlich-politischen Diskurses im

Umgang mit der Umweltproblematik

Modalverben im programmatischen Handlungsdiskurs der Politik

Von Zerstäuben des Wahrheitsgehaltes

Deagentivierung durch die infinitive Ergänzung

Mit Modalitäten vorschreiben: ein sanfter kategorischer Imperativ

Epistemischer und normativer Gebrauch

Schlussüberlegungen

TEXTE

Einleitung

- 1 Seit den siebziger Jahren des letzten Jahrhunderts wird der Einfluss menschlicher Handlungen auf die Umwelt immer greifbarer und nimmt immer mehr Platz im öffentlichen Diskurs ein, sei es über die direkten Folgen wie Umweltverschmutzung und Artenschwund oder über weiterliegende Gefahren wie den morbiden Zustand von Ozeanen und Stratosphäre. Parallel zu dieser Bewusstwerdung vieler Menschen treten Regierungen, internationale Organisationen und Medienakteure auf den Plan und thematisieren die Umweltgefährdung in Informations- und Aktionsplänen: einerseits um wissenschaftliche Fakten zu verbreiten in der Hoffnung auf eine

Verhaltensänderung der Mitmenschen, andererseits um konkrete Schritte für die Wahrung einer gesunden Umwelt anzukündigen.

- 2 Der vom Jubilar hervorbeschworene *Angelus Novus* warnt vor der Katastrophe, der die Menschheit entgegenläuft, unser sprachwissenschaftlich (diskursanalytisch) ausgerichteter Beitrag wird sich aber nicht der Frage widmen, wie sich die Umweltkrisendiskurse gestalten, sondern wie politische Instanzen mit ihren Texten auf diese Warnung des „Engels“ öffentlich reagieren. Dabei werden diskursive Konstruktionen aufgedeckt, die verschiedene Ziele verfolgen: Sie beschreiben und bezeichnen Situationen in einer Weise, die als beschwichtigend angesehen werden könnte, rechtfertigen bisherige Handlungen oder Nicht-handlungen durch wirkliche oder vermeintliche Wissenslücken und schlagen Normen vor, deren Effektivität argumentativ überhöht wird. Aus der Fülle der argumentativen Mittel, die hierfür verwendet werden (*topoi*, Metaphern, Neologismen, Konnektoren¹, etc.) werden die häufigen Modalverben aufgegriffen, die in der Textsortenauswahl einiger institutionellen Texte eher de-politisierend erscheinen, als dass sie eine ökologisch verantwortlichere Gesellschaft vorbereiten würden.

Von der Umweltkrise zu den Modalverben

Aufkommen der Umweltkrise im öffentlichen Bewusstsein

- 3 Das Wahrnehmen der zunehmenden Zerstörung der Ressourcen (Ozonloch, saurer Regen, Umweltverschmutzung) hat den Schutz der Umwelt seit den 1970er Jahren zu einem wichtigen Thema der Politik in den westlichen Industrieländern gemacht, wobei die politisch Handelnden eher versuchten, einer Panikstimmung entgegenzuwirken. Die relative „Verwissenschaftlichung“ der öffentlichen Debatte kam in den achtziger Jahren zum Teil daher, dass der anthropogene Treibhauseffekt oder die Ausdünnung der Ozonschicht sich nicht mit bloßem Auge feststellen lassen², aber auch durch den notwendigen Appell an Wissenschaftler bei der

Suche nach Lösungen. Staatliche Stellen, internationale Organisationen wurden aufgerufen, naturwissenschaftliches Wissen über Zusammenhänge und Kreisläufe der Natur zu liefern und zu verbinden, um die erforderlichen Schutzmaßnahmen zu erarbeiten.

- 4 Das existierende Wissen in diesem Feld ist allerdings innerhalb der Gesellschaft variabel, und die gesundheitlichen und lebensweltlichen Risiken für Individuen und Gruppen unterscheiden sich so stark je nach Wohnort, sozialer Klasse, persönlichem Lebenswandel oder Arbeitsumfeld, dass ein Konsens über den Handlungsbedarf zwischen Betroffenen und Regierenden schlecht erreicht werden kann. Da gesellschaftliches Wissen durch Sprache vermittelt, eingebürgert und verbreitet wird, ist die öffentliche Kommunikation über Umweltproblematiken zentral für die Konstituierung von Konsens oder Dissens über Handlungsnotwendigkeiten und -ziele. Zwar haben die politischen Reaktionen auf Umweltzerstörung je nach Land und Epoche stark variiert und es spannt sich ein Bogen von kontrafaktischer Leugnung (die radioaktive Wolke von Tschernobyl hatte sich 1986 angeblich beim Erreichen der Grenzen verflüchtigt, wie die damalige französische Regierung behauptete) bis hin zu radikalen Entscheidungen wie dem deutschen Atomausstieg 2011. Generell orientierten sich im ausgehenden 20. Jahrhundert die öffentlichen Darstellungen an populärwissenschaftlichen Tatsachenbeschreibungen und appellativ ausgerichteten Diskursen über die Notwendigkeit einer Gefahrensenkung.
- 5 So ist ein halbes Jahrhundert nach den ersten Alarmrufen die Öffentlichkeit im Bilde über die Umweltkrise. Die Nominierung von Klimabeauftragten in Firmen und Verwaltungen³ gewährleistet die Allgegenwärtigkeit der Thematik im Bewusstsein der Bürger und der Wirtschaftswelt. Aber die Thematisierung der Umweltkrise bringt kaum greifbare Resultate, was man an der Diskrepanz zwischen der Fülle an Themen, Begriffen, Neologismen, Formeln oder Bildern, die in multimedialen Texten zirkulieren, auf der einen Seite und der fortgesetzten Umweltzerstörung auf der anderen Seite abliest. Der Planet erwärmt sich weiter, Meeres- und Landtiere und -Pflanzen nehmen ab und Pestizide gelangen in die Lebensmittel oder das Leitungswasser. Der Diskurs über den Umweltschutz hat keine sichtbare Schutzwirkung für sie, wie Bürgeraktionen und Kollektive

junger Klimaaktivisten kritisieren. Für diese Abkoppelung von Diskurs und Handeln gibt es verschiedene mögliche Gründe:

- Die praktischen Auswirkungen der Umweltzerstörung auf soziale Gruppen sind so unterschiedlich, wie oben angedeutet, dass sie einen gesellschaftlichen Konsens über die durchzuführenden Maßnahmen verhindern, was „gute Vorsätze“ dämpft und ihre potenzielle Wirkung auf die Welt verringert;
- Die Kommunikation beunruhigender Umweltdaten ist an sich nicht performativ: Es müssen verschiedene Bedingungen erfüllt sein, damit die Empfänger der Informationen motiviert werden, ihr umweltschädigendes Verhalten zu ändern oder ihre CO₂-Bilanz zu senken;
- Schließlich – darauf stützt sich dieser Beitrag – zielt der massentaugliche politische Diskurs nicht aufrichtig darauf ab, einen umweltadäquaten Wirtschaftswandel zu beschleunigen.

- 6 In der Regel vermeiden politische Diskurse nämlich dramatisierende und stark agonale Argumentationen⁴ und bieten Orientierung, wobei Orientierung großenteils als Beruhigung der verängstigten oder aufgeregten Gemüter verstanden wird, wie Wallis für die 2004 von Greenpeace initiierte Debatte der „Gen-Milch“ der Firma Müller betont⁵. Diese vorsichtigen Diskursstrategien werden von Umweltschützern als „Neutralisierung“ im Sinne von Krieg-Planque analysiert⁶, und es werden folgende Merkmale dieses politischen Diskurses kritisiert.

Sprachliche Charakteristiken des öffentlich-politischen Diskurses im Umgang mit der Umweltproblematik

- 7 Der interessenabhängige Umgang mit dem Umweltwortschatz von Seiten der Industrie-, Abfall- und Energieverbände wurde von Umweltaktivisten und Ökolinquisten als absichtliche Täuschung gesehen, z.B. wenn Waldsterben als „großflächige Forstschäden“ deklariert wurde, Luftverschmutzung als „Emissionsschäden“, oder Lagerplätze für radioaktive Abfälle als „Entsorgungsparks“. Die oft auf der Idee des Fortschritts basierende Verschleierung wurde als eine

beabsichtigte Sprachlenkung dargestellt, die die Bürger beruhigen und/oder kritisches Hinterfragen behindern sollte.

- 8 Diese lexikalische Umschreibung lässt bestimmte Vorgänge günstiger erscheinen, als es der Wirklichkeit entspricht. „Freundliche“ Wortbildungen leisten hier einen besonderen Dienst, wenn eine negativ geltende Konnotation neutralisiert oder in eine positiv geltende umgewandelt wird: „Pflanzenschutzmittel“ ist die schöne sprachliche Kehrseite von „Insektengift“⁷, und auch das Verb „aussterben“, wenn es „ausrotten“ verdrängt, lässt die Verursacherfrage im Dunkeln, obwohl der wichtigste Faktor des Schwindens der Biodiversität die menschliche Tätigkeit ist. Beide Verben verdunkeln die menschliche Verantwortung bei der Schädigung der Biodiversität. Zur Entdramatisierung trägt diese Deagentivierung bei, die Peter von Polenz schon 1985 in seiner berühmten *Deutsche Satzsemantik* unter dem Etikett „Entpragmatisierung“ folgendermaßen charakterisierte:

Es entspricht einem allgemeinen Stilprinzip der modernen liberalen Sprachkultur des öffentlichen Lebens, daß man persönliche Beziehungen möglichst indirekt, uneigentlich, unverbindlich oder gar nicht ausdrückt. Man ist gewohnt, solche Texte primär als 'objektiv', 'sachbezogen' aufzufassen, nicht als Handlungen zwischen Menschen und Menschen. In den meisten offiziellen Texten wird der Handlungsgehalt weitgehend verschleiert; sie sind unpragmatisch formuliert⁸.

- 9 Zu den entpragmatisierenden sprachlichen Mitteln zählte Polenz Nominalisierungen, Passivierungen und eben Modalverben, denen sich unser zweiter Teil widmen wird.
- 10 Zu den lexikalischen Mitteln zählen ebenfalls Kurzwörter, die eine Verschleierung des Begriffsinhaltes erlauben: man vergleiche den Terminus „Castor-Transporte“, in dem CASTOR für *CAsk for Storage and Transport Of Radioactive material* steht, wodurch auf den Transport abgebrannter Brennstäbe aus Kernkraftwerken in ein Zwischenlager oder zu Wiederaufarbeitungsanlagen referiert wird. Dieser metaphorische Euphemismus abstrahiert von der Gefährlichkeit der Atomabfälle, die zumindest sprachlich unschädlich gemacht werden. Die positiven Konnotationen eines eigentlich als

niedlich empfundenen Tiers (*Castor* ist lateinisch der Biber und das Wort ist der gängige Terminus in Frankreich⁹) sind freie Natur, Bachrauschen, Interaktion zwischen Tier und Naturelement „Wasser“, was die konkrete Vorstellung von atomaren Abfällen und der Zeitdauer ihrer Strahlung vollkommen in den Hintergrund drängt.

- 11 Auch die Technisierung der Umweltprobleme weckt Vorstellungen nach dem Motto „Die Technik macht's möglich“, wonach Entsorgung, Begrenzung von Temperatursteigerungen, oder Säubern von chemisch verseuchten Flächen oder Gewässern im Rahmen des durch die moderne Wissenschaft Erreichbaren seien. Wenn von „Entsorgungsparks“ oder „Recyclingparks“ gesprochen oder geschrieben wird, bewirkt die sprachliche „Verwissenschaftlichung“ zwar keinen Schritt auf dem Weg der Lösung, wohl aber die Illusion, dass dem so wäre. Auch abstrakte typenhafte Verwaltungssprache um das Thema herum trug und trägt durch ihre Schwerverständlichkeit zur Verflüchtigung des Sinnes bei, d.h. der Gefahr, wie in:

(1) Sofern ein gemäß KSG zu erstellender Bericht der Bundesregierung an den Deutschen Bundestag in 2028 zur CO₂-Bepreisung innerhalb der EU zu dem Resultat kommt, dass auf die Sektorziele verzichtet werden kann, können diese ab 2031 obsolet werden¹⁰.

- 12 In dieser Darstellung des Umweltbundesamtes zu der Entwicklung der Treibhausgasemissionen kommen keine verantwortlichen Akteure vor, sondern Institutionen, Kürzel und Fachwörter, weite zeitliche Ziele (die aktuellen wurden verfehlt, wie es ein paar Zeilen vorher heißt) und die Projektion, dass es sich um einen lenkbaren Vorgang handelt, der im Rahmen des Machbaren angesiedelt sei. Der Krisencharakter wird durch Handlungsaussichten entschärft, und der verwaltungsfachliche Schreibduktus der Regierung verhilft zur Entdramatisierung der Verfehlung der Klimaziele. Gerade diese dämpfende und beruhigende Leistung bringen die Modalverben mit sich, wie die nächsten Ausführungen zu belegen versuchen werden.

Modalverben im programmatischen Handlungsdiskurs der Politik

- 13 Modalverben besitzen an sich keine genuin persuasive Dimension, denn sie haben eine schwer festzulegende Bedeutung, die sich nur im situativen Bezugsrahmen einstellt. Ein persuasiver Gebrauch wird erst aus der Perspektive heraus deutlich: aus dem Kontext und der argumentativen Linie des jeweiligen Polit- oder Umweltdiskurses.

Von Zerstäuben des Wahrheitsgehaltes

- 14 Die Modalität macht Aussagen über mögliche Welten, Welten, die anders sind als die tatsächliche. Manche Linguisten¹¹ sehen sie als eine Meta-Kategorie an, deren Werte ungeachtet der üblichen didaktischen Trennung zwischen Modalität und Modalisierung auf einem Kontinuum liegen. In der Modalität hat das Sollen einen prädikativen Wert – es wird so werden –, und kippt ins Deontische, das vorschreibt, „was sein muss“. Modalitäten stellen die Konstruktion der zukünftigen Welt in Aussicht, und bewirken hiermit eine Ordnung des Diskurses im Sinne Foucaults. Eine modalisierende Schreibweise ist weniger referentiell als andere und beschreibt weniger, was nicht bedeutet, dass sie keine Informationen in Form von Anweisungen transportieren würde.
- 15 Die sogenannten logischen Modalitäten, d.h. Möglichkeit, Notwendigkeit und Wahrscheinlichkeit¹² werden durch die Verben *können*, *müssen* und *sollen* vermittelt, die starre Fakten zerfasern lassen: Die Sprache sagt nicht das Wahre oder das Falsche, sondern spiegelt durch sprachlichen Ikonismus die ständige Entwicklung der Phänomene der Welt wider. Die periphrastischen Ausdrücke, die sich aus einem Modalverb und dem Infinitiv eines Vollverbs zusammenfügen, geben dem Vollverb keinen Wahrheitswert, oder dieser ist unbestimmt¹³. Modalverben zeigen Sprechakte an¹⁴: Sie äußern eine Absicht des Sprechers, *vulgo* „Versprechen“, beziehen ihre Handlungen auf materielle Zwänge oder Verpflichtungen und vollziehen damit Handlungen, die Sprechakte der Rechtfertigung sind. Als Beispiel seien Sätze aus einem Dokument zur Lagerung von

radioaktiven Abfällen zitiert, das auf der digitalen Seite der Bundesgesellschaft für Endlagerung zu finden ist. Diese Institution ist für die zukünftige Schließung eines Endlagers für schwach radioaktive Abfälle in der Region Wolfenbüttel in der Bundesrepublik Deutschland zuständig:

(2) Die Abfälle sollen über ein neues Rückholbergwerk *geborgen werden*. Anschließend werden sie in einer Abfallbehandlungsanlage fachgerecht behandelt und sicher verpackt, bevor sie in ein Zwischenlager *gebracht werden können*. Nach heutigem Planungsstand soll die Rückholung der Abfälle im Jahr 2033 beginnen¹⁵.

- 16 In diesen drei Sätzen folgen zwei Verbalgruppen auf „sollen“, eine in der Modalität des Zieles, die andere als zitierte Zeitvorausschau – entsprechend dem, was Studierenden als Modalisierung beschrieben wird –; ein Modalverb „können“ führt eine Bedingung für den Umzug der Fässer ein. Die Webseite zeigt die industrielle Zeichnung einer künftig zu bauenden Maschine zum Transport der Fässer, die durch das Eindringen von Salzwasser angefangen haben zu korrodieren, was besagten Umzug erforderlich macht, sowie Fotos der im Augenblick im Salzbergwerk laufenden Arbeiten, die den Wahrheitsgehalt des Vorhabens belegen. An sich lassen das Informationsbündel von Text, Zeichnung und Fotos sowie die Aura einer Organisation, die direkt einem Ministerium untersteht, keinen Zweifel am Willen zur Durchführung des Projektes aufkommen. Doch das Zusammenspiel der verschiedenen Modalitäten macht keinen Unterschied zwischen Postulat, Projekt und Zustand der Welt. Ein Klimaaktivist oder ein Anwohner wird sich über den weiten Zeithorizont sorgen, der sich zwischen der ersten Lagerung der Fässer (1967–1978) und dem endgültigen liegenden Umzug, dessen Datum noch nicht feststeht, spannt: Es wird erst in zehn Jahren damit begonnen, und die Riesenmaschine zur Bewältigung dieser Aufgabe ist noch zu bauen¹⁶. Das Geschriebene entzieht sich jedoch dank der Modalverben dem Vorwurf der Verfälschung der Wirklichkeit.
- 17 Da häufig Unklarheit über die Terminierung von Handlungen und ihrer Effekte besteht, trägt ihre Soll-, Muss-, Will-Bestimmung zur Verdunkelung eines möglichen hypothetischen Charakters.

(3) Festzuhalten ist jedoch, dass die Bundesregierung dafür Sorge tragen wird, dass die landgebundenen Terminals für den Umschlag von grünem Wasserstoff und / oder seinen Derivaten *geeignet sein sollen bzw. die Eignung mit vertretbarem Aufwand hergestellt werden kann*¹⁷.

- 18 In dieser Antwort des Staatssekretärs des Bundesministeriums für Wirtschaft und Klimaschutz auf die schriftliche Frage eines Parlamentariers zur Kompatibilität der Energieversorgungsmaßnahmen mit den Zielen des Klimaschutzgesetzes kommen Beteuerungen und Zukunftsprojektionen vor, deren Faktizität durch nichts als die Aussage des Unterzeichners¹⁸ untermauert wird. Die Betonung von Möglichkeit und Wünschenswertem bildet einen Deutungsrahmen im Umweltgefahren Diskurs, der auf ähnliche Weise wie die langjährige Betonung der Unsicherheit der anthropogenen Klimakrise¹⁹ dazu führt, dass Umweltprobleme ihres Dringlichkeitscharakters beraubt werden.

Deagentivierung durch die infinitive Ergänzung

- 19 Der Infinitiv des Vollverbs, den ein Modalverb einleitet, verzichtet zwangsweise auf verschiedene semantisch-grammatische Spezifikationen wie die des Modus, der Zeit und der Person, die generell mit der Angabe des Subjekts einhergeht. Ein Infinitiv bezeichnet eigentlich einen nicht aktualisierten, also virtuellen Prozess. In einem fachlichen oder politischen Text drückt er ein Programm, einen potenziellen Vorgang aus²⁰. In Verbindung mit einem Passiv ohne Agensangabe oder mit einem abstrakten Subjekt für das Modalitätsverb überlässt er es dem Schicksal, die betreffenden Handlungen zu vollziehen. Die Deagentivierung, Detemporalisierung und Demodalisierung des Infinitivs begründen die Hilfsfunktion der Modalverben: Sie sind es, die die Virtualität des Prozesses in Szene setzen, und der Infinitiv ohne Kontextualisierungsspuren hat einen spekulativen Wert und sagt nichts über die Welt aus. Textstellen, die Modalverben und ihre ergänzenden Infinitive häufen, sind pseudo-objektiv, wobei das Verb

im Infinitiv, oft ein technisches Verb, ihm einen objektiven Charakter verleiht, während die Äußerung einer Modalität für den Pseudo-Charakter zuständig ist. In der Darstellung europäischer Klimaschutzgesetze auf der Website des deutschen Umweltministeriums eröffnen die Modalitäten des Wollens und Könnens Kausalketten ohne jede Realisierung:

(4) Anstatt einer Minderung von 80 % - 95 % *will* die EU nun netto-Null Treibhausgasemissionen („Klimaneutralität“) sowie anschließend negative Emissionen ab 2050 *erreichen*. Emissionssenkungen *können* dabei Emissionsquellen ausgleichen ²¹.

20 Eine lasche Subjektkontrolle kann zu dieser Vagheit beitragen:

(5) *Die Belastung der Umwelt soll durch Innovationen in neue Züchtungen und Pflanzenschutz minimiert werden, anstatt pauschal auf die Reduzierung von Pflanzenschutzmitteln zu setzen* ²².

indem sie beschriebene Vorgänge noch unpersönlicher macht. Im Beispiel (5) kann das Subjekt des Hauptsatzes semantisch nicht das Subjekt des Infinitivsatzes sein, der mit „anstatt“ beginnt, trotz der grammatikalischen Regel, wonach das Subjekt in der Trägerstruktur (Hauptsatz) und das Subjekt des Infinitivs im Ergänzungssatz identisch zu sein haben. Der Empfänger muss überlegen, ob es sich um die Parlamentarier handelt, an die sich der Sprecher wendet, um die Gruppe der Wissenschaftler, der der Sprecher angehört, oder um die öffentliche Meinung im Allgemeinen.

21 Ein ähnlicher semantischer Effekt wird durch Adjektivbildungen auf -bar erzielt, die Potentialität oder Unmöglichkeit ohne Agensangabe für die anvisierte Handlung oder für den Handlungsverzicht verbinden. Wenn ein Experte wie Professor Andreas von Tiedemann vor dem deutschen Bundestag erklärt:

(6) Die vorgeschlagene Verordnung der EU-Kommission zur weiteren Einschränkung des Pflanzenschutzmitteleinsatzes ist *wissenschaftlich nicht begründbar* ²³.

- 22 Dann wird der Wissenschaft selbst die Rolle zugeteilt, Empfehlungen oder Ausnahmeregelungen für Insektizide zu rechtfertigen oder nicht, wobei der Wissenschaftler, der möglicherweise eine parteiische Meinung zu diesem Thema vertritt, entlastet wird. Oder die Regierung verteidigt ihr jüngstes Klimagesetz, indem sie auf die Existenz „unvermeidbarer“ Treibhausgasemissionen verweist:

(7) Wälder und Moore sind Kohlenstoffspeicher, sogenannte natürliche Senken. Sie sind wichtig, um *unvermeidbare* Restemissionen von Treibhausgasen zu binden²⁴.

- 23 Die Aussage, die für den Leser auf Grund der Pertinenz-Maxime von Grice zur Aussage der Regierung wird, besitzt den Nimbus der unumstrittenen Tatsache.

Mit Modalitäten vorschreiben: ein sanfter kategorischer Imperativ

- 24 Eine modalverbreiche Sprache bietet Anweisungen im Vorschlag-Modus. Sie regt mehr an als dass sie lenken würde, indem sie auf Natur- und Physikgesetze verweist, die die empfohlenen Veränderungen notwendig machen: Fakten der Welt als die wirklichen Gebieter würden zur Veränderung verpflichten. So wird im folgenden Zitat, das das zuvor erwähnte Lager Asse beschreibt, aus dem „ist“ ein „muss“:

(8) Tief unter Tage liegen in dem Bergwerk rund 47 000 Kubikmeter schwach- und mittelradioaktive Abfälle. Dort *sind* sie nicht sicher. Sie *müssen zurückgeholt* und das Bergwerk anschließend *stillgelegt werden* – so lautet der gesetzliche Auftrag an die Bundesgesellschaft für Endlagerung mbH (BGE)²⁵.

- 25 Abstrakte Naturgesetze wirken als höhergestellte Prinzipien, die genau die Handlungen erfordern, von denen die Rede ist, mildern also die Gewalt, die vom Schicksal ausgeht. Im zeitgenössischen Gebrauch solcher verwandten²⁶ Sprachen wie Französisch, Deutsch oder Englisch haben Modalitätsverben einen „diskreten“ performativen Gebrauch, von „ich möchte dich bitten“ über „ich muss es ablehnen“²⁷ bis hin zu „we would like to observe a moment

of silence“²⁸. Direktives verbirgt sich unter/hinter dem Modalverb, und die Performativität ist implizit: Die englische Sprachwissenschaft spricht hier von *hedged performatives* für diese halbherzigen Sprechakte, die zwischen dem eigentlichen Sprechakt und der subjektiven Sprecherhaltung schweben.

- 26 Etwas als wünschenswert hinstellen heißt konventionell, es implizit positiv zu bewerten. Eine Formulierung mit Modalverben weist demnach zwei ineinander greifende Diskursebenen auf: eine referentielle Ebene, in deren Bereich Maßnahmen und ihre Folgen beschrieben werden, und eine ideologische Ebene, auf der diese „Ideen“ im Sinne Platos von gegenwärtigen oder zukünftigen Tatsachen mit einem Evidenz-Charakter (*müssen*) oder dem eines wünschenswerten Ziels (*müssten* mit einem Konjunktiv II mit dem Wert eines Wunschkonditionals, oder *sollen*) versehen werden:

(9) Das Ziel für die erneuerbaren Energiequellen für 2020 wurde voraussichtlich erreicht, teilweise aufgrund der fallenden Preise für Wind- und Solarenergie. Mit Blick auf das 2030-Ziel *müssen* die Ausbauraten deutlich *steigen*²⁹.

(10) Um das Ziel von -55 % weniger Treibhausgasemissionen im Jahr 2030 zu erreichen, *müssten* die jährlichen Minderungen gegenüber den Projektionen mit bestehenden Maßnahmen (WEM) fast *verdreifacht werden*. Für eine Gesamtminderung von 95 % im Jahr 2050 *müssten* sie sogar fast um den Faktor sieben gesteigert werden. Das sogenannte „Fit-For-55-Paket“ *soll* die Erreichung dieser Ziele *flankieren*³⁰.

- 27 Die verbalen Formen „müssen“ oder „müssten“ führen spekulative Infinitive ein. Die Modalitäten der Notwendigkeit (*müssen*) oder die einer ethischen Pflicht zum Handeln (*sollen*) zeichnen verantwortliche Regierungsakteure, die Quasi-Versprechungen abgeben. Einerseits handelt es sich sehr wohl um sprachliche Performativität im Sinne der versteckten Kodierung, die Leiss in Modalverben sieht³¹. Andererseits ist es bei konditionalen Verbformen der Sprecher, der den Blick in die Zukunft wagt und das Ethos eines umsichtigen, also vertrauenswürdigen Sprechers aufbaut. Der Verfasser einer solchen Informationsseite legt gerade nicht fest, wann er das hehre Ziel zu erreichen gedenkt, erzeugt aber

zwischen sich und seinen Rezipienten eine ethische Übereinstimmung. Der verstärkte Gebrauch der Modalverben intendiert das Äußern dynamischer Bedeutungen und die Vermittlung eines überzeugten Bewusstseins und Handlungswillens. Der Wille als Teilaspekt des Handlungsversprechens wird hervorgehoben, ruft natürlich bei der Zielperson keine Kritik hervor und rückt die Realisierung selber als unklar in der Zukunft angesiedeltes Phänomen näher.

Epistemischer und normativer Gebrauch

- 28 Die Dokumente, aus denen unser kleiner ad-hoc Korpus besteht, sind nicht agonale Texte, die den Widerspruch zwischen den Schwierigkeiten eines tätigen Umweltschutzes und der resultierenden geringen Wirksamkeit so weit wie möglich geglättet haben. Die denkbaren Einwände der Umweltaktivisten sind bereits (pseudo)-gelöst worden oder werden auf ein unüberwindliches Hindernis in der Welt zurückgeführt, das die Kombination „können + müssen“ gleichsam naturalisiert. Darüber hinaus wird die ideologische Haltung dieser politischen Texte als die von Akteuren konstruiert, die von einem Ethos des kollektiven Handelns zum Wohle der Menschheit angetrieben werden und sich an ethischen Normen orientieren, die häufig mit „sollen“ eingeleitet werden. Diese drei Modalverben (*können*, *müssen*, *sollen*) sind in der Tat diejenigen, die aus den sechs Kern-Modalverben des Deutschen am häufigsten verwendet werden, was sich mit den quantitativen Analysen von Müller und Stegmeier³² zum Thema Umweltrisiken deckt: *mögen* hat in ihren statistischen Erhebungen³³ ein sehr geringes Vorkommen, der Gebrauch von *dürfen* und *wollen* bleibt unter 10%, *müssen* und *sollen* liegen leicht über 22% und *können* macht mehr als ein Drittel (37%) aus. Die eigenen Beobachtungen stimmen mit solchen Größenordnungen überein, wobei die sehr ähnlichen politischen Verwendungskontexte diese Übereinstimmung erklären mögen.
- 29 Im epistemischen Kontext erinnert ein Modalverb der Potentialität an die Naturgesetze (Bsp. 12), thematisiert die Auswirkungen (es kann Menschen gefährden) und leitet daraus eine Handlungsnotwendigkeit ab: wir müssen so oder so handeln (immer noch Bsp. 12).

- 30 Im Kontext einer Zielformulierung verweist das Modalverb *soll* auf ethische und/oder soziale Normen, die das Handeln voraussetzen, nach der argumentativen Linie: wir sollten alles tun, um diese Gefahr abzuwenden. Ein Newsletter der Bundesgesellschaft für Endlagerung liefert dafür gute Beispiele, zunächst für das argumentative Spiel zwischen Können und Sollen, dann für den Verweis auf eine Handlungsethik (*one best way*, Bsp. 13) oder eine Sozialethik (Bsp. 14):

(11) Aber abgesehen davon könnten sie so, wie sie hier stehen, bereits in ein Endlager *gebracht werden*. Für jedes einzelne Gebinde *muss* allerdings eine entsprechende Genehmigung der Bundesgesellschaft für Endlagerung (BGE) vorliegen ³⁴.

(12) Hochradioaktiver Abfall hingegen entwickelt so viel Wärme, dass das Endlagergestein *beeinflusst werden kann*. Dafür *muss* das Endlager *ausgelegt sein* ³⁵.

(13) Zugleich *sollen* die Brennelemente möglichst platzsparend auf die Castoren verteilt werden ³⁶.

(14) Der Ausbau des ehemaligen Eisenerzbergwerkes im niedersächsischen Salzgitter ist aufwendig, schließlich *soll* es höchsten Sicherheitsanforderungen genügen ³⁷.

- 31 Die an sich banale Zusammensetzung von einem Modalverb und seiner Infinitiv-Ergänzung mit einer teilweisen Entsemantisierung des Modalverbes erklärt, warum sie von den Empfängern und vielleicht sogar von den Produzenten dieser Formulierungen nicht bewusst wahrgenommen werden und zu offensichtlichen Binsenweisheiten führen, wie z.B.:

(15) Im Jahr 2027 *soll* das Endlager in Betrieb gehen. Um eingelagert werden zu können, müssen die Abfälle dann endlagerfähig sein ³⁸.

- 32 Unter dem fachwissenschaftlichen Jargon verdeckt haben die modalen Ausdrücke die Fähigkeit verloren, auf die reale Welt zu referieren und drehen sich im Leeren. Die potenzielle Gefahr ist außer Blickweite geraten, und das Problem ist für die nächsten

300 000 Jahre entschärft, wie kurz danach eine andere modale Formulierung (*nicht zu rechnen ist*) uns glauben machen will:

(16) Aktuelle wissenschaftliche Untersuchungen zeigen, dass in den kommenden 300 000 Jahren *nicht* mit einer Freisetzung von Substanzen in die Biosphäre *zu rechnen ist*³⁹.

- 33 Diese kombinierten Selbstverständlichkeiten, Prophezeiungen und Zwangsanerkennungen führen zu modalitätsgebundenen Textsequenzen, die den Regierungsversicherungen eine starke Performativität verleihen. Das Ethos, das der Diskurs aufbaut, ist das von Instanzen, die effektiv für die Umwelt handeln würden, was Morena in seiner auf Französisch erschienenen Monographie als das „Régime incantatoire des super-riches et gouvernants“ bezeichnet, der dominante Diskurs der Ultrareichen und Regierungen⁴⁰.

Schlussüberlegungen

- 34 Modalitätsaussagen im ethischen Duktus sind der Argumentationsmodus von offiziellen Stellen, wenn sie getroffene oder geplante Maßnahmen gegen die Umweltkrise bekannt geben, das, was Lakoff ein *Framing* nennt⁴¹, das Konstituieren eines in sich schlüssigen konzeptuellen Szenarios, das von der Aura eines progressiven Moralsystems persuasiven Mehrwert zieht. Die deutschen Regierungsinstanzen und die para-institutionellen Medien in ihrem Umfeld verlautbaren Richtlinien, deren Wirksamkeit sich aus dem sittlichen Handeln des Menschen ergibt und nur durch den natürlichen Lauf der Dinge begrenzt wird. Die Rolle des Zufalls und die Möglichkeit beunruhigender Zwischenfälle werden durch Modalitäten wirkmächtig vernebelt. Mit Modalverben eingeleitete Schritte erscheinen umso einnehmender, als sie nur das planen und durchführen, was jedem Leser dieser Texte für das Wohlergehen der Welt wünschenswert zu sein scheint. Doch ein Diskurs in Modalitäten führt zum Verschwinden von Krise(n), die höchstens in die Zukunft weitergereicht werden, die die Probleme mit eben dem schon jetzt gezeigten guten Willen lösen wird. Die Texte des öffentlichen Diskurses, die sich mit der ökologischen Dringlichkeit befassen, schlagen ebenso diffuse wie lobenswerte Ziele vor, ohne sich lange mit der Frage aufzuhalten, ob die Mittel tatsächlich zum

Erreichen dieser Ziele genügen werden; sie multiplizieren Wünsche mit Möglichkeiten. Einerseits führt die inflationäre Verwendung der Modalverben zu einer Beliebigkeit ihrer ursprünglichen Bedeutung. Andererseits erhalten Modalstrukturen eine performative Dimension aufgrund ihrer institutionellen Legitimität und ihrer Verbreitung auf verschiedenen Ebenen des öffentlichen Diskurses, sie naturalisieren die Stagnation der Umweltmaßnahmen.

- 35 Zusätzlich zu dieser „Neutralisierung“ der ökologischen Dringlichkeit zeigt der häufige Gebrauch der Modalverben eine Stufe der Grammatikalisierung, die sie zu Trägern der Einstellungen und Urteile der Schreiber machen. Ohne die Leser zur Beglaubigung dieser zukünftigen Wahrheit zu zwingen, denn Zwang ist politisch unkorrekt, legen die Modalverben ihnen unaufhörlich nahe, was sie aus dem zu folgern haben, was ihnen in einer offenen Form dargeboten wird. Das „Kommende“ wird also von den rhetorisch vorsichtigen Modalverben getragen, aber die Entwicklung der Umweltbewegung legt nahe, dass die Aktivisten nicht oder nicht mehr an die perspektivische Konstruktion einer handelnden Regierung glauben.

BIBLIOGRAPHIE

Webseiten

Bundesgesellschaft für Endlagerung, „Schachtanlage Asse II“, <https://www.bge.de/de/asse/> [abgerufen im Februar 2025].

Die Bundesregierung, „Generationenvertrag für das Klima“, 7. November 2022, <https://www.bundesregierung.de/breg-de/themen/klimaschutz/klimaschutzgesetz-2021-1913672> [abgerufen im Februar 2025].

Spiegel Akademie, „Klimabeauftragte.r“, <https://akademie.spiegel.de/kurse/management-leadership/klimaschutzbeauftragter> [abgerufen im Februar 2025].

Umweltbundesamt der Bundesrepublik, „Europäische Energie- und Klimaziele“, 18. Februar 2022, <https://www.umweltbundesamt.de/daten/klima/europaeische-energie-klimaziele> [abgerufen im Februar 2025].

Umweltbundesamt der Bundesrepublik, „Treibhausgasminderungsziele Deutschlands“, 2. Mai 2023, <https://www.umweltbundesamt.de/daten/klima/treibhausgasminderungsziele-deutschlands>

[ausgasminderungsziele-deutschlands#internationale-vereinbarungen-weisen-den-weg](#) [abgerufen im Februar 2025].

Presse

Bundesgesellschaft für Endlagerung, *Einblicke*, Nr 16, Dezember 2022, *Radioaktive Abfälle. Warten aufs Endlager*, <https://www.einblicke.de/magazine/einblicke-16/> [abgerufen im Februar 2025].

Archive

Bundesministerium für Wirtschaft und Klimaschutz, „Schriftliche Fragen an die Bundesregierung im Monat März 2023. Frage Nr 3/527“, 6. April 2023, https://www.bmwk.de/Redaktion/DE/Parlamentarische-Anfragen/2023/03/3-527.pdf?__blob=publicationFile&v=4 [abgerufen im Februar 2025].

Deutscher Bundestag, „Uneinigkeit bei Umsetzung der ‚Farm-to-Fork-Strategie‘“, Heute im Bundestag, Ernährung und Landwirtschaft – Anhörung – hib 87/2023, 7. Februar 2023, <https://www.bundestag.de/presse/hib/kurzmeldungen-933102>, [abgerufen im Februar 2025].

Werke

CONFAIS Jean-Pierre, *Temps, mode, aspect. Les approches des morphèmes verbaux et leurs problèmes à l'exemple du français et de l'allemand*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1990.

DIEWALD Gabriele SMIRNOVA Elena, *Modalität und Evidentialität*, Trier, Wissenschaftlicher Verlag, 2011.

HASPELMATH Martin, „The European Linguistic Area: Standard Average European“, in Martin HASPELMATH, Ekkehard KÖNIG und Wulf OESTERREICHER (Hg.), *Language Typology and an international handbook*. Tome, Berlin, De Gruyter, 1492-1510.

KAISER Julia, „Absolute“ Verwendungen von Modalverben im gesprochenen Deutsch. *Eine interaktionslinguistische Untersuchung*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2017.

KAMMERMANN Nadine, *Argumentation über den Klimawandel in Schweizer Medien. Entwicklung einer sektoralen Argumentationstheorie und -typologie für den Diskurs über Klimawandel zwischen 2007 und 2014*, Berlin, Boston, De Gruyter, 2022.

KRIEG-PLANQUE Alice, „La formule “développement durable” : un opérateur de neutralisation de la conflictualité », *Langage et société*, Bd. 134, Nr 4, 2010, S. 5-29, DOI: <https://doi.org/10.3917/ls.134.0005>.

LAKOFF George, « Why it Matters How We Frame the Environment », *Environmental Communication*, Bd. 4, Nr. 1, 2010, S. 70-81, DOI: <https://doi.org/10.1080/175240309->

03529749.

LEISS Elisabeth, „Drei Spielarten der Epistemizität, drei Spielarten der Evidentialität und drei Spielarten des Wissens“, in Werner ABRAHAM und Elisabeth LEISS (Hg.), *Modalität: Epistemik und Evidentialität bei Modalverb, Adverb, Modalpartikel und Modus*, Tübingen, Stauffenburg, 2009, S. 3-24.

LIIMATAINEN Annikki, *Untersuchungen zur Fachsprache der Ökologie und des Umweltschutzes im Deutschen und im Finnischen. Bezeichnungsvarianten unter einem geschichtlichen, lexikografischen, morphologischen und linguistisch-pragmatischen Aspekt*, Frankfurt am Main, Peter Lang, Finnische Beiträge zur Germanistik, Bd. 22, 2008.

MODICOM Pierre-Yves, « Introduction : cinquante nuances du possible ? », *PhiN. Beiheft*, Nr 9, 2016, S. 1-5.

MORENA Édouard, *Fin du monde et petits fours. Les ultra-riches face à la crise climatique*, Paris, La Découverte, 2023.

MÜLLER Marcus und STEGMEIER Jörn, „Investigating risk, uncertainty and normativity within the framework of Digital Discourse Analysis. The example of future technologies in climate change discourse“, in Anna OLOFSSON und Jens O. ZINN (Hg.), *Researching Risk and Uncertainty. Methodologies, Methods and Research Strategies*, Cham, Palgrave, 2019, S. 309-335.

POLENZ Peter von, *Deutsche Satzsemantik. Grundbegriffe des Zwischen-den-Zeilen-Lesens*, Berlin, New York, De Gruyter, 1985.

SCHNEIDER-MIZONY Odile, „Infinitiv und die Rhetorik der Nullaktualisierung“, in: Jean-François MARILLIER und Claire ROZIER (Hg.), *Der Infinitiv im Deutschen*, Tübingen, Stauffenburg, Eurogermanistik, Bd. 22, 2005, S. 179-194.

SCHRODT Richard und DONHAUSER Karin, „Tempus, Aktionsrat/Aspekt und Modus im Deutschen“, in Werner BESCH, Anne BETTEN, Oskar REICHMANN und Stefan SONDEREGGER (Hg.), *Sprachgeschichte. Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung*. 3. Teilband, 2. vollständig neu bearbeitet und erweiterte Auflage, Berlin, New York, De Gruyter, 2003, S. 2504-2525.

SCHWEGLER Carolin und MATTFELD Anna, „Nachhaltigkeit und Linguistik. Sprachwissenschaftliche Innovationen im Kontext einer globalen Thematik“, *Deutsche Sprache*, Bd. 49, Nr 4, 2021, S. 289-290.

WALLIS Eric, *Kampagnensprache. Wie Greenpeace mit Sprachkritik den Umweltdiskurs beeinflusst*, Bremen, Hempen, 2016.

WIERZBICKA Anna, *English: Meaning and Culture*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2006.

NOTES

- 1 Wie sie z.B. Nadine Kammermann in ihrer Analyse der Schweizer Mediendiskurse zum Thema auflistet: Nadine Kammermann, *Argumentation über den Klimawandel in Schweizer Medien. Entwicklung einer sektoralen Argumentationstheorie und -typologie für den Diskurs über Klimawandel zwischen 2007 und 2014*, Berlin, Boston, De Gruyter, 2022.
- 2 Annikki Liimatainen, *Untersuchungen zur Fachsprache der Ökologie und des Umweltschutzes im Deutschen und im Finnischen. Bezeichnungsvarianten unter einem geschichtlichen, lexikografischen, morphologischen und linguistisch-pragmatischen Aspekt*, Frankfurt am Main, Peter Lang, *Finnische Beiträge zur Germanistik*, Bd. 22, 2008, S. 311.
- 3 Vgl. Spiegel Akademie, „Klimabeauftragte.r“, <https://akademie.spiegel.de/kurse/management-leadership/klimaschutzbeauftragter> [abgerufen im Februar 2025].
- 4 Carolin Schwegler und Anna Mattfeld, „Nachhaltigkeit und Linguistik. Sprachwissenschaftliche Innovationen im Kontext einer globalen Thematik“, *Deutsche Sprache*, Bd. 49, Nr 4, 2021, S. 289-290.
- 5 Eric Wallis, *Kampagnensprache. Wie Greenpeace mit Sprachkritik den Umweltdiskurs beeinflusst*, Bremen, Hempen, 2016.
- 6 Alice Krieg-Planque, « La formule “développement durable” : un opérateur de neutralisation de la conflictualité », *Langage et société*, Bd. 134, Nr 4, 2010 ; S. 5-29.
- 7 Annikki Liimatainen, *Untersuchungen zur Fachsprache der Ökologie*, op. cit., S. 336.
- 8 Peter von Polenz, *Deutsche Satzsemantik. Grundbegriffe des Zwischen-den-Zeilen-Lesens*, Berlin, New York, De Gruyter, 1985, S. 37.
- 9 Die Castor-Transporte gingen zum größten Teil zwischen deutschen Atomkraftwerken und La Hague in Frankreich und nach der Behandlung in La Hague zurück nach Gorleben in Deutschland.
- 10 Umweltbundesamt der Bundesrepublik, „Treibhausgasminderungsziele Deutschlands“, 2. Mai 2023, <https://www.umweltbundesamt.de/daten/klima/treibhausgasminderungsziele-deutschlands#internationale-vereinbarungen-weisen-den-weg> [abgerufen im Februar 2025].

- 11 Jean-Pierre Confais, *Temps, mode, aspect. Les approches des morphèmes verbaux et leurs problèmes à l'exemple du français et de l'allemand*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1990 ; Pierre-Yves Modicom, « Introduction : cinquante nuances du possible ? », *PhiN. Beiheft*, Nr 9, 2016, S. 1-5.
- 12 Jean-Pierre Confais, *Temps, mode, aspect*, op. cit., S. 205.
- 13 Richard Schrodtt und Karin Donhauser, „Tempus, Aktionsrat/Aspekt und Modus im Deutschen“, in Werner Besch, Anne Betten, Oskar Reichmann und Stefan Sonderegger (Hg.), *Sprachgeschichte. Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung*. 3. Teilband, 2. vollständig neu bearbeitete und erweiterte Auflage, Berlin, New York, De Gruyter, 2003, S. 2514.
- 14 Gabriele Diewald und Helena Smirnova (Hg.), *Modalität und Evidentialität*, Trier, Wissenschaftlicher Verlag, 2011.
- 15 Bundesgesellschaft für Endlagerung, „Schachanlage Asse II“, <https://www.bge.de/de/asse/> [abgerufen im Februar 2025].
- 16 Um die Modalverben im Fokus zu behalten, ist der Blick auf die Texte nicht immer so detailliert kontextualisiert.
- 17 Bundesministerium für Wirtschaft und Klimaschutz, „Schriftliche Fragen an die Bundesregierung im Monat März 2023. Frage Nr 3/527“, 6. April 2023, https://www.bmwk.de/Redaktion/DE/Parlamentarische-Anfragen/2023/03/3-527.pdf?__blob=publicationFile&v=4 [abgerufen im Februar 2025].
- 18 Es wäre perfide zu bemerken, dass dieser Staatssekretär inzwischen auf Grund einer Affäre zurücktreten musste.
- 19 Vor allem in amerikanischen Medien seit Beginn dieses Jahrhunderts, aber nicht nur.
- 20 Odile Schneider-Mizony, „Infinitiv und die Rhetorik der Nullaktualisierung“, in Jean-François Marillier und Claire ROZIER (Hg.), *Der Infinitiv im Deutschen*, Tübingen, Stauffenburg, Eurogermanistik, Bd. 22, 2005, S. 187.
- 21 Umweltbundesamt der Bundesrepublik, „Europäische Energie- und Klimaziele“, 18. Februar 2022, <https://www.umweltbundesamt.de/daten/klima/europaeische-energie-klimaziele> [abgerufen im Februar 2025].
- 22 Anhörung Professor Andreas von Tiedemann: Deutscher Bundestag, „Uneinigkeit bei Umsetzung der ‚Farm-to-Fork-Strategie‘“, Heute im Bundestag, Ernährung und Landwirtschaft – Anhörung – hib 87/2023,

7. Februar 2023, <https://www.bundestag.de/presse/hib/kurzmeldungen-933102>, [abgerufen im Februar 2025].

23 *Ibid.*

24 Die Bundesregierung, „Generationenvertrag für das Klima“, 7. November 2022, <https://www.bundesregierung.de/breg-de/themen/klimaschutz/klimaschutzgesetz-2021-1913672> [abgerufen im Februar 2025].

25 Bundesgesellschaft für Endlagerung, „Schachtanlage Asse II“, <https://www.bge.de/de/asse/> [abgerufen im Februar 2025].

26 Es wird auf die vielen grammatikalischen Ähnlichkeiten zwischen Sprachen aus dem SAE (Standard Average European) angespielt: Martin Haspelmath, „The European Linguistic Area: Standard Average European“, in Martin Haspelmath, Ekkehard König und Wulf Oesterreicher (Hg.), *Language Typology and an international handbook*. Tome 1, Berlin, De Gruyter, 2001, S. 1492-1510.

27 Julia Kaiser, „Absolute“ *Verwendungen von Modalverben im gesprochenen Deutsch. Eine interaktionslinguistische Untersuchung*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2017.

28 Anna Wierzbicka, *English: Meaning and Culture*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2006, S. 183.

29 Bundesgesellschaft für Endlagerung, „Schachtanlage Asse II“, <https://www.bge.de/de/asse/> [abgerufen im Februar 2025].

30 *Ibid.*

31 Elisabeth Leiss, „Drei Spielarten der Epistemizität, drei Spielarten der Evidentialität und drei Spielarten des Wissens“, in Werner ABRAHAM und Elisabeth LEISS (Hg.), *Modalität: Epistemik und Evidentialität bei Modalverb, Adverb, Modalpartikel und Modus*, Tübingen, Stauffenburg, 2009, S. 3-24.

32 Marcus Müller und Jörn Stegmeier, „Investigating risk, uncertainty and normativity within the framework of Digital Discourse Analysis. The example of future technologies in climate change discourse“, in Anna Olofsson und Jens O. Zinn (Hg.), *Researching Risk and Uncertainty. Methodologies, Methods and Research Strategies*, Cham, Palgrave, 2019, S. 309-335.

33 Aus Reden deutscher Politiker und Politikerinnen zum Umweltschutz, darunter von Angela Merkel.

- 34 Bundesgesellschaft für Endlagerung, *Einblicke*, Nr 16, Dezember 2022, *Radioaktive Abfälle. Warten aufs Endlager*, S. 5-6, <https://www.einblicke.de/magazine/einblicke-16/> [abgerufen im Februar 2025].
- 35 *Ibid.*, S. 6.
- 36 *Ibid.*
- 37 *Ibid.*, S. 9.
- 38 *Ibid.*
- 39 *Ibid.*
- 40 Édouard Morena, *Fin du monde et petits fours. Les ultra-riches face à la crise climatique*, Paris, La Découverte, 2023.
- 41 George Lakoff, « Why it Matters How We Frame the Environment », *Environmental Communication*, Bd. 4, Nr. 1, 2010, S. 80.

RÉSUMÉS

Deutsch

Modalverben und ihre argumentative Verwendung stehen im Mittelpunkt dieser Untersuchung von Diskursen zur Gefährdung der Umwelt. Anhand von Texten der deutschen politischen Berichterstattung (vornehmlich Informationsseiten von Ministerien oder Bundesagenturen) werden die Diskursfunktionen der Modalverben in der heutigen Phase der Umwelt- und Naturgefährdung analysiert. Weit über eine semantische Funktion hinaus ordnen Modalverben situative Redehintergründe ein, setzen Normen und füllen (scheinbar) Wissenslücken. Es spricht einiges dafür, dass die häufigen Modalverben argumentativ regulierend und de-politisierend gebraucht werden. Im öffentlichen Diskurs tragen sie zum Glauben bei, die Regierung habe alles im Griff; und wenn Diskurse als „Dispersionssysteme von Perspektiven“ (Wallis 2016) gelten können, versucht die qualitative Textanalyse, Argumentationen an den Tag zu legen, die die Umweltgefährdung im Vergleich zum überhöhten politischen Aktionismus relativieren.

Français

Les verbes modaux et leur utilisation argumentative se trouvent au centre de cette analyse des discours portant sur la mise en danger de l'environnement. Les fonctions discursives des verbes modaux dans la phase actuelle de mise en danger de l'environnement et de la nature sont analysées à partir de textes d'information politique allemands. (Principalement des sites d'information de ministères ou d'agences fédérales.) Bien au-delà d'une fonction sémantique, les verbes modaux

classent les arrière-plans de discours situationnels, établissent des normes et comblent (apparemment) des lacunes de connaissances. Tout porte à croire que les verbes modaux sont utilisés pour réguler et dépolitiser l'argumentation. Dans le discours public, ils contribuent à faire croire que le gouvernement a tout sous contrôle, et si les discours peuvent être considérés comme des « systèmes de dispersion de perspectives » (Wallis 2016), l'analyse qualitative des textes tente de débusquer des argumentations qui relativisent la menace environnementale par rapport à l'activisme politique exagéré.

English

Modal verbs and their argumentative use are at the center of this study of discourses on the endangerment of the environment. Using texts from German political reporting (mainly information pages of ministries or federal agencies), the discourse functions of modal verbs in the current phase of environmental and nature endangerment are analyzed. Far beyond a semantic function, modal verbs categorize situational speech backgrounds, set norms and (seemingly) fill gaps in knowledge. There is some evidence that modal verbs are used to regulate and depoliticize arguments. In public discourse, they contribute to the belief that the government has everything under control, and if discourses can be regarded as 'dispersion systems of perspectives' (Wallis 2016), the qualitative text analysis attempts to present arguments that relativise the environmental threat in comparison to the exaggerated political actionism.

INDEX

Mots-clés

discours sur la crise écologique, analyse du discours, verbes de modalité, discours politiques, régulation politique

Keywords

Discourses on environmental crises, discourse analysis, modal verbs, political discourses, political regulation

Schlagwortindex

Umweltkrisendiskurse, Diskursanalyse, Modalverben, politische Diskurse, politische Regulierung

AUTEUR

Odile Schneider-Mizony
Université de Strasbourg